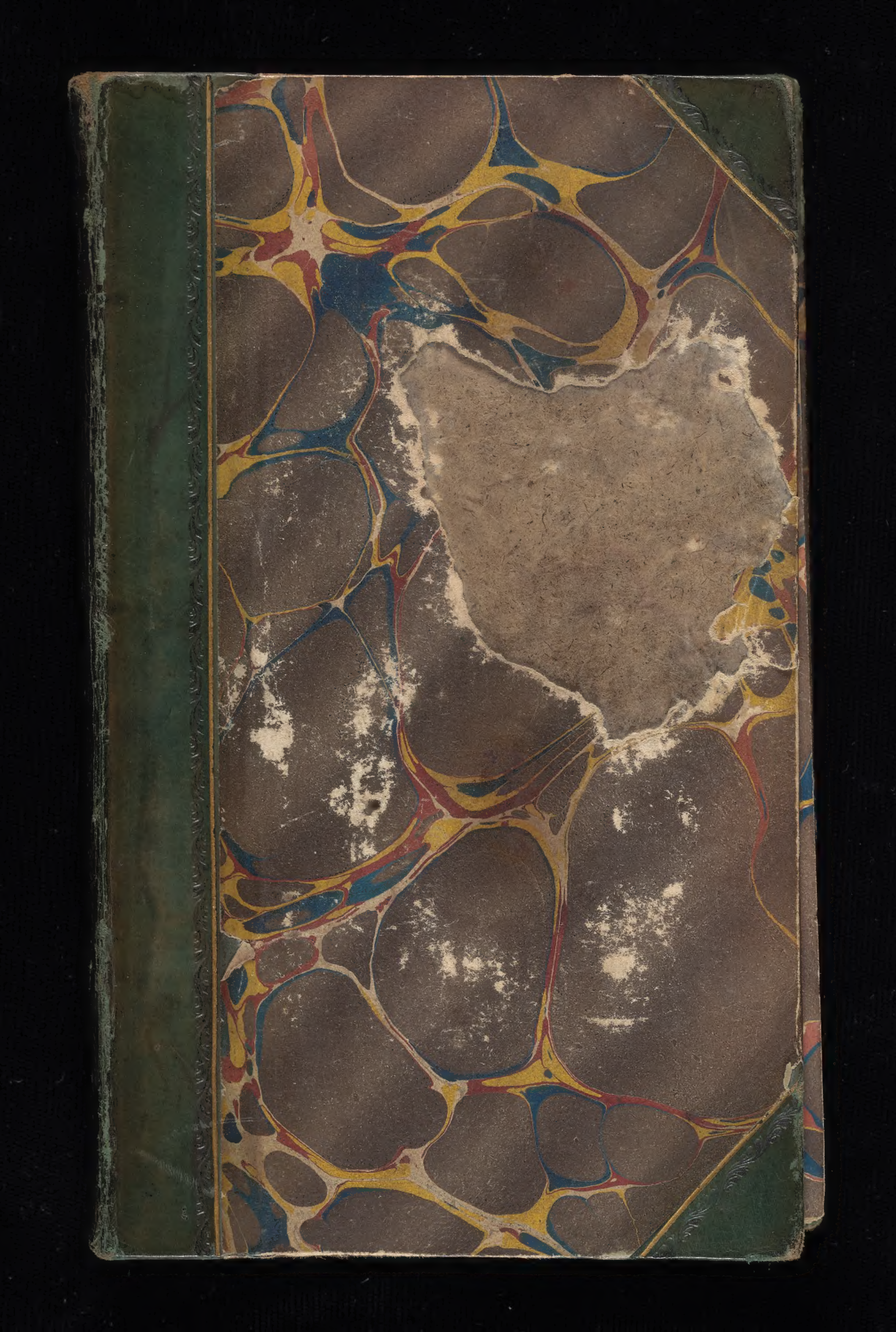
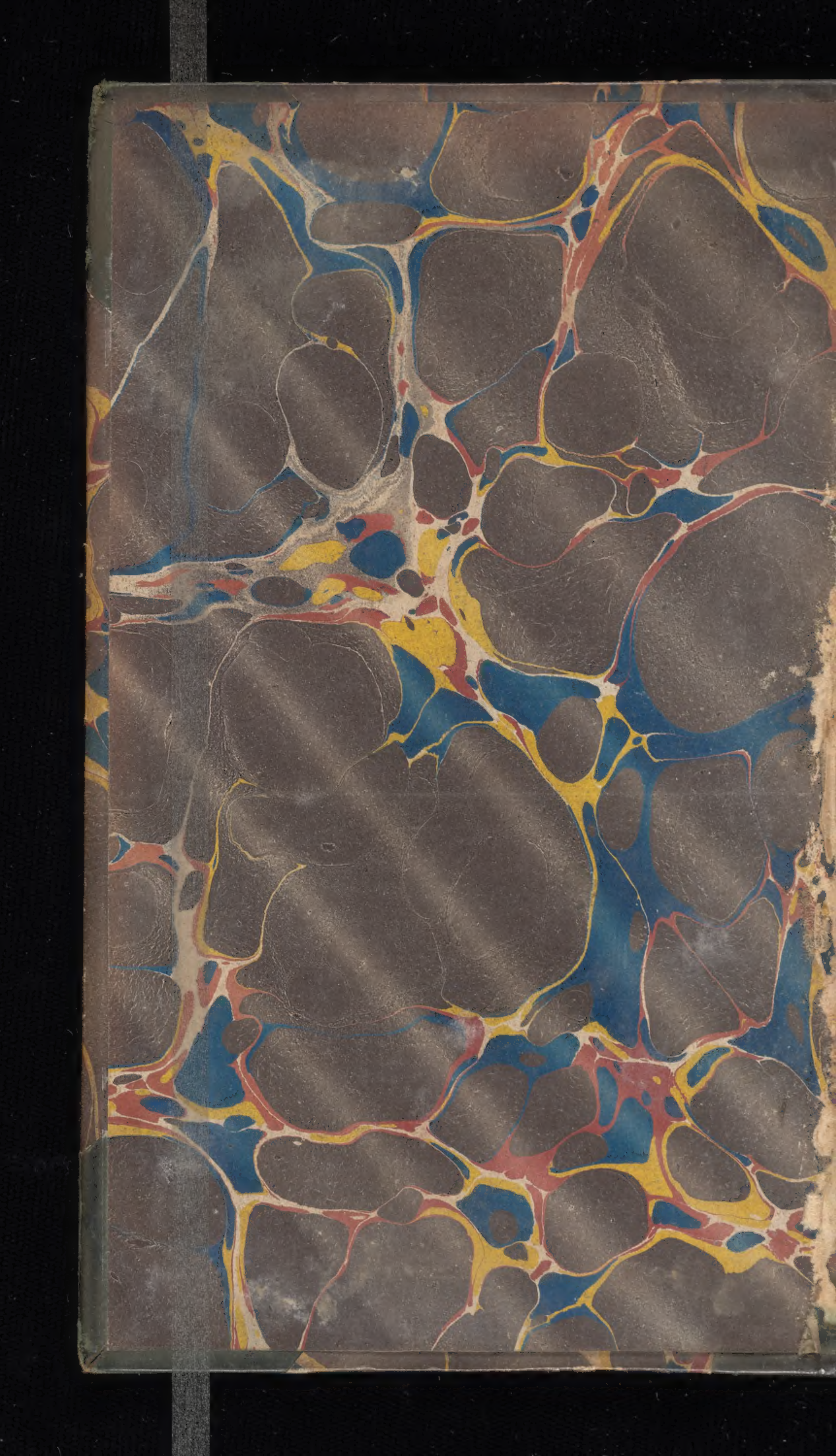
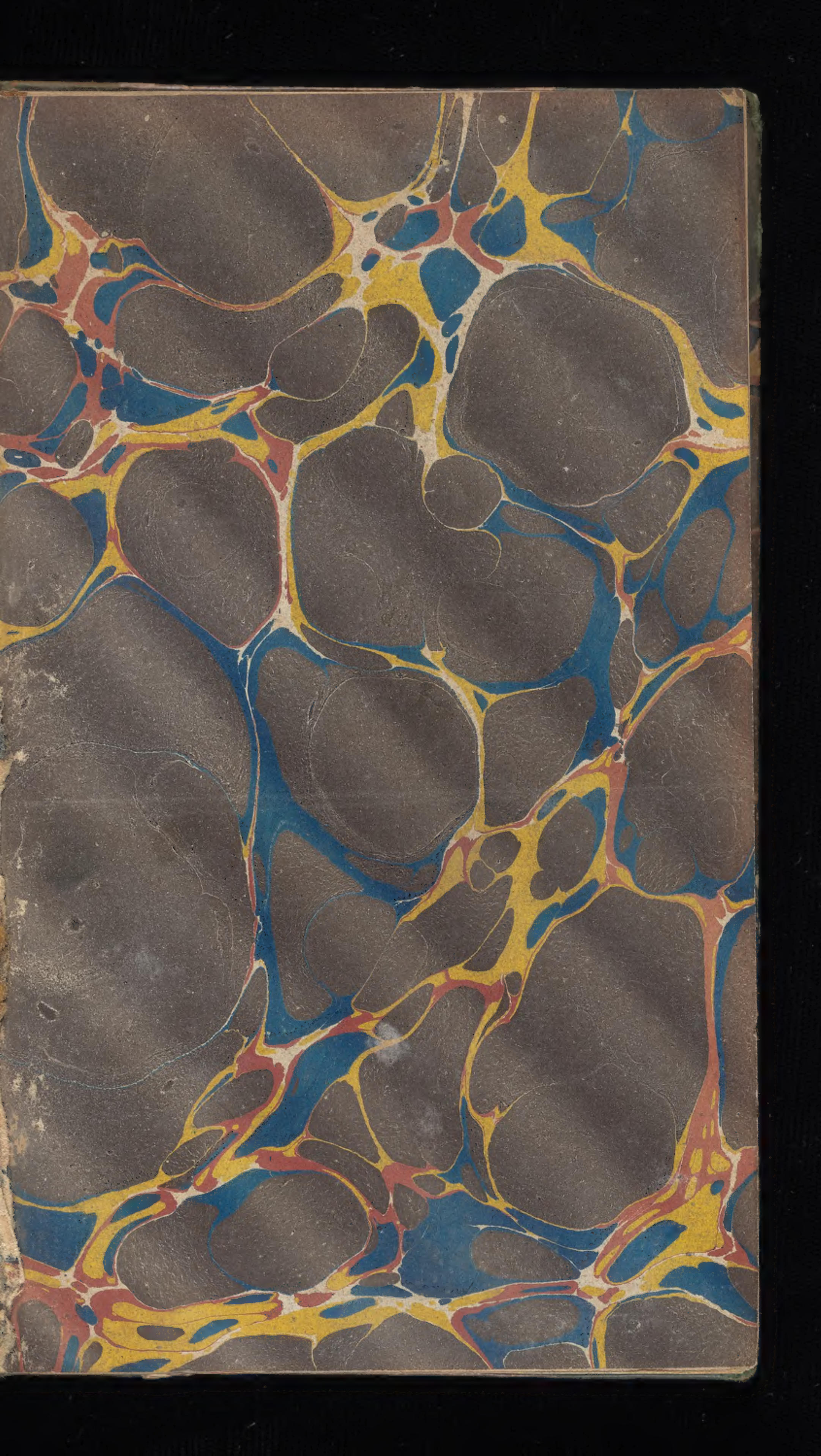
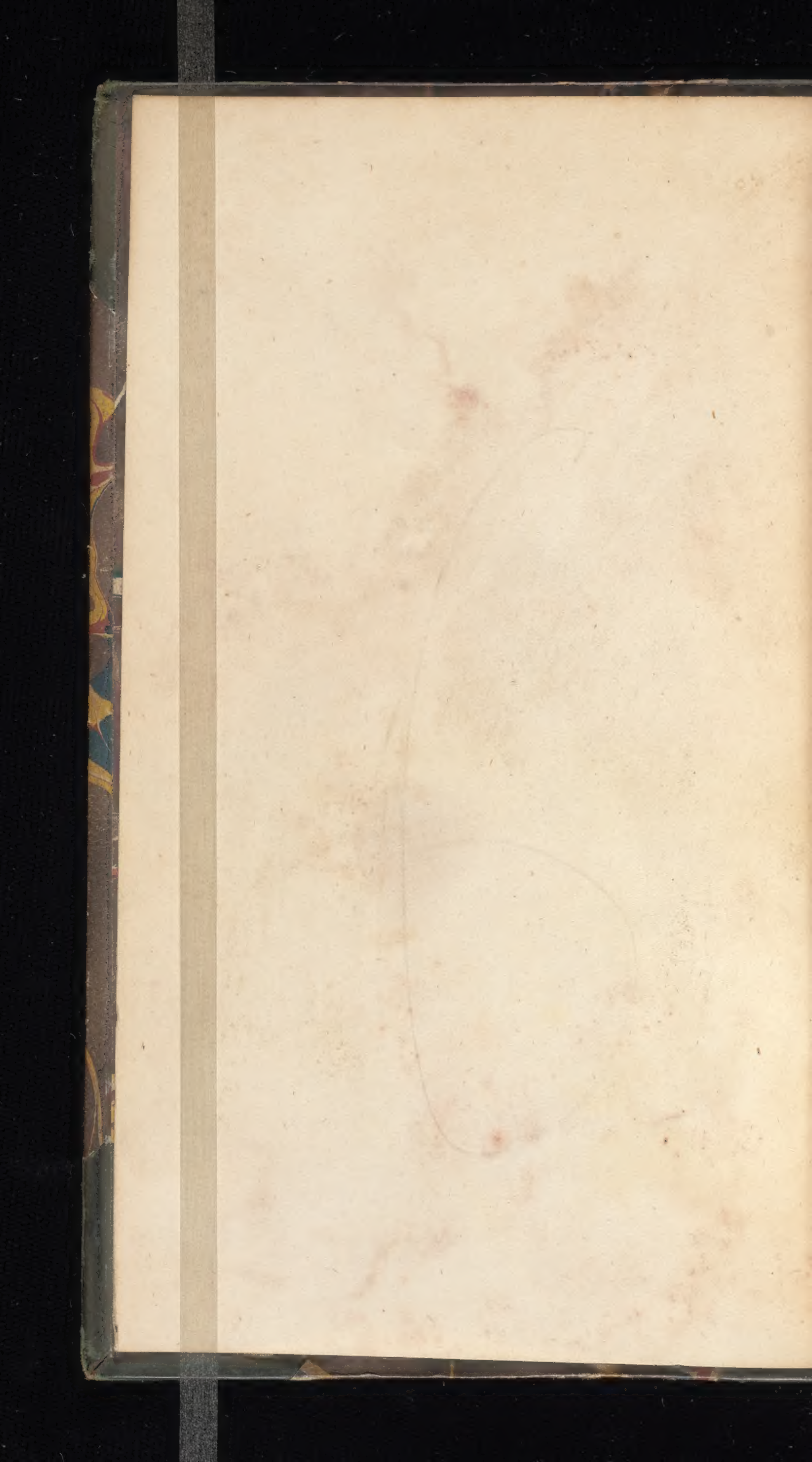


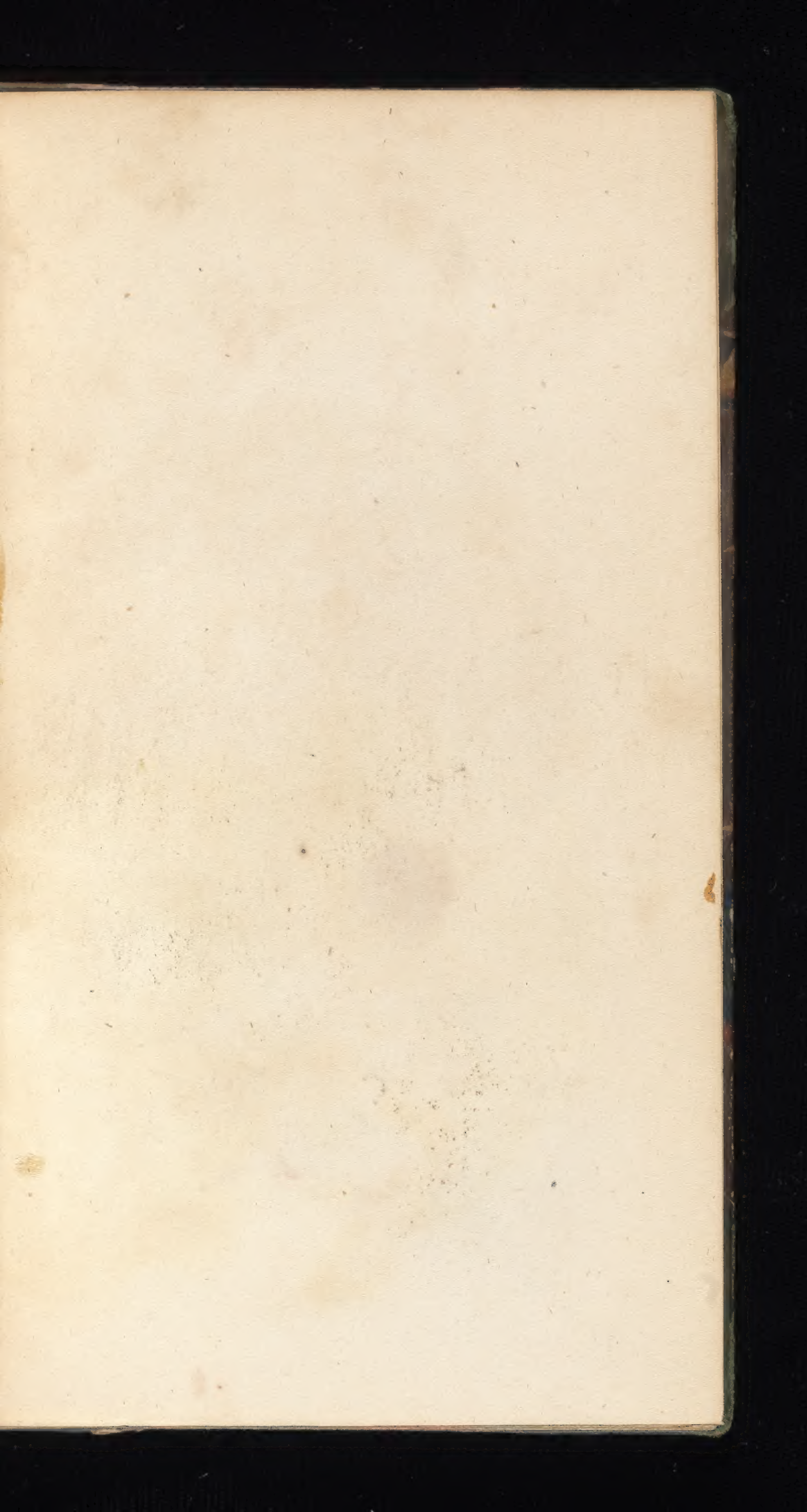


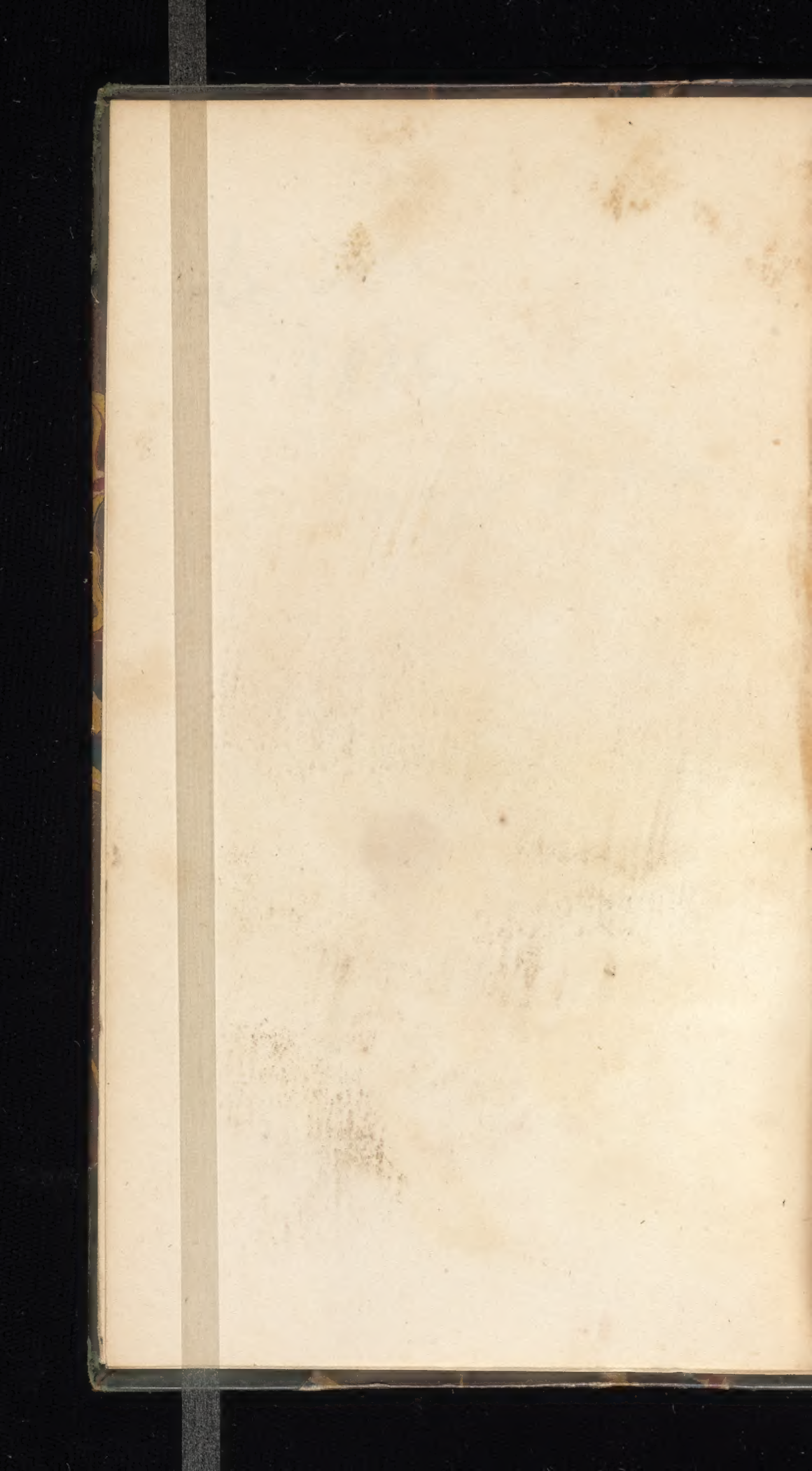


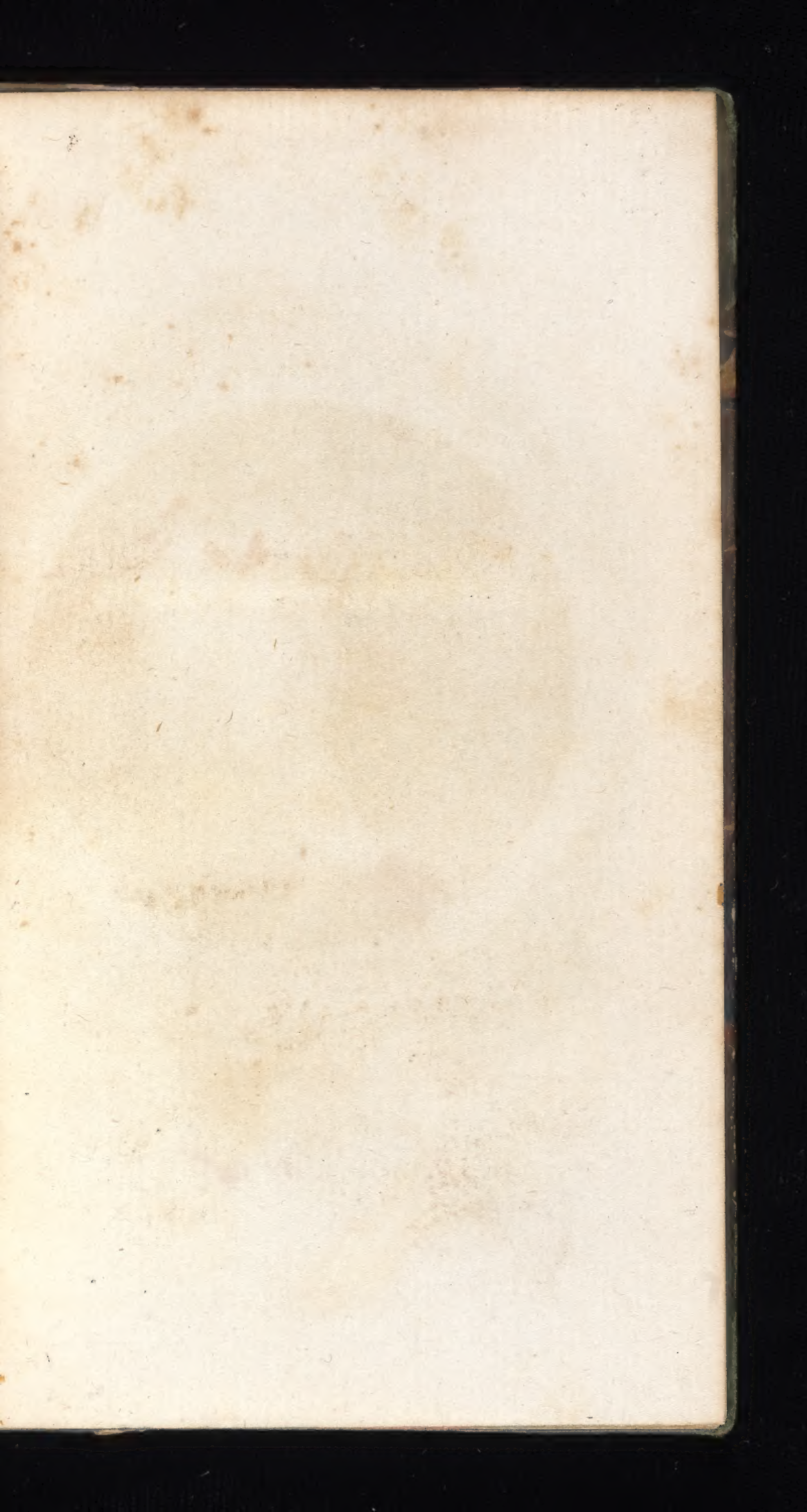


4 vols.

4 vols
1825
engrs. & maps









L'HERMITE
EN ITALIE,

OU

OBSERVATIONS
SUR LES MŒURS ET USAGES DES ITALIENS
AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE,

FAISANT SUITE

A LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES

DE M. DE JOUY,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ET A LA COLLECTION DES MŒURS ANGLAISES.

Troisième édition, ornée de Gravures.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDITEUR DU *VOYAGE AUTOUR DU MONDE*,
Et de la Collection des Mœurs françaises, anglaises et italiennes,
RUE CHRISTINE, Nº 5.
1825.







Longitude orientale du Méridien de Paris
CHAMBERY
GRENOBLE
GAP
DIGNE
TURIN
MILAN
ALEXANDRIE
GÊNES
PARME
Plaisance
Pizzighettone
Cremone
Brescia
Bergame
I T A L I E
GOLFE DE GÊNES
Rivière du Ponent
Rivière du Levant
NICE
ITINÉRAIRE
DE L'HERMITE.

PRÉFACE.

Vous le savez, mes frères, les Hermites ne sont plus des solitaires; et si saint Paul vivait notre contemporain, il quitterait sa Thébaïde pour parcourir le monde. En quittant la France pour voyager en Italie, je n'ai donc fait que ce que saint Paul aurait fait à ma place; j'ai suspendu mon froc dans ma cellule, mais je ne l'ai point jeté aux orties. Peut-être le reprendrai-je avec joie quand j'aurai parcouru ces contrées si célèbres où tant de souvenirs de gloire et de liberté font battre le cœur des étrangers, et contrastent si prodigieusement avec les molles habitudes des Italiens.

J'ai vu l'Italie sous la domination impériale française, je l'ai revue sous la domination impériale autrichienne; je confonds tous mes souvenirs. Si vous voulez m'accompagner dans les explorations que fera seule ma mémoire, vous donnerez la préférence au gré de votre caprice, soit au joug allemand, soit au joug français. Ne cherchez pas non plus à deviner les époques précises auxquelles se rapporteront mes souvenirs, car, lorsque vous croirez me tenir, je vous échapperai. En quittant mon capuce, je n'ai point renoncé à une certaine malice monacale, et, après tout, ce n'est pas la robe qui fait l'Hermite.

L'HERMITE
EN ITALIE.

— N° 1er. —

DÉPART DE PARIS.

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
LA FONTAINE.

L'ITALIE! le merveilleux voyage, le bel avenir pour celui dont le cœur bat aux souvenirs du *Latium*, dont l'imagination embellit encore les prairies émaillées, les collines riantes et les frais bosquets de l'antique Ausonie, qu'il n'a jamais vue que dans les poètes latins, charme, et quelquefois désespoir de sa jeunesse.

Je pars de Paris au mois d'octobre dans un vélocifère; le conducteur fait prendre un trot précipité, en traversant les rues boueuses de la

capitale. Sa cornemuse appelle les bons Parisiens à la contemplation de la rapide voiture, dont l'essor se soutient jusqu'à la barrière de Charenton. Alors, les chevaux reprennent leur course accoutumée ; leur modération s'accorde avec le repos nécessaire aux poumons du conducteur qui a si *brusquement* animé sa trompette, et tout rentre dans l'ordre des grosses voitures, que, par habitude, on nomme diligences.

Cinq compagnons de bonne humeur, jeunes, et la plupart militaires, se dirigent, ainsi que moi, vers les Alpes. Pas une femme avec nous.

La remarque en est faite avec une espèce de chagrin que surmonte bien vite la gaîté ; après les premières paroles de reconnaissance, on cause, on chante et l'on sommeille.

Le grand trot renouvelé, ainsi que le son aigu de la trompe, nous annoncent bientôt l'entrée d'un village ou d'un bourg. Telles sont les instructions de notre terrestre Phaéton. Il faut jeter de la poudre aux yeux, dit-on, à chaque rang : ici, c'est du bruit aux oreilles, et les ferme qui veut.

A Essonne, une affiche, placée sur la porte du cimetière, annonce la vente de l'herbe qui

verdit sur le champ du repos. Combien d'ames, au microscope de Pythagore, la faux de l'adjudication aura de nouveau moissonnées! Aucun de nous ne songe à mettre une enchère, car il nous paraît de toute justice qu'un habitant du lieu reste paisiblement en jouissance d'une herbe dont ses aïeux ont nourri les racines.

Pour le coup, c'est une ville qui se présente devant nous. Le clairon et le coup de fouet accélèrent les chevaux, et réellement notre vélocifère, rival de la poste, précède toutes les voitures, ou les atteint à *Fontainebleau*. Je remarque les rues larges, alignées et propres de cette petite ville, située sur une hauteur. Nous laissons à gauche le palais fondé par Louis VII, sous lequel les poètes français prirent naissance, lorsque les trouvères ou troubadours parurent en Provence. Achevé par François Ier, qui en fit une demeure digne des rois, ce fut dans ce palais, où Henri III vit le jour, que l'on apercevait encore il y a trente ans les traces du sang de l'homme qu'y fit périr Christine de Suède; c'est, enfin, ce palais dont le gouvernement intermédiaire a réparé les ruines révolutionnaires.

Nemours est traversé de nuit. Cette ville,

bâtie sur les restes de la ville de *Grex*, dont parle César, est la patrie de l'avocat *Hédalin*, devenu abbé d'*Aubignac*, auteur d'une *Zénobie*, tombé depuis long-tems dans le fleuve dont le dieu possède une bibliothèque plus nombreuse que toutes les bibliothèques réunies des empires civilisés.

Nous arrivons à *Montargis*, que les ténèbres nous voilent; un de mes compagnons de voyage lie la conversation en me rappelant la célébrité qu'eut en Europe une dame *Guyon*, née à Montargis en 1648. Veuve dès sa jeunesse, et toute à la spiritualité, elle abandonna ses biens à ses enfans, et se mit à répandre sa doctrine. Elle opposa Bossuet à Fénélon, et se plaisait à nommer celui-ci son fils. Enfermée, puis mise en liberté par le crédit de Mme de Maintenon, qui bientôt la délaissa lorsqu'elle la vit répandre sa doctrine à Saint-Cyr; conduite à Vincennes et à la Bastille, elle n'en sortit que pour aller finir sa carrière agitée à Blois, où elle mourut en 1717.

Nous approchons de *Cône*, et nous nous réveillons au bruit d'une dispute entre le conducteur et le postillon, qui, après avoir manqué

nous faire verser, mettait toute sa défense dans trois ou quatre juremens bien plus expressifs que ceux de Vert-Vert. Nous distingons la Loire accourant du Vivarais par de grands circuits. Cette rivière enrichit et alimente les plus belles province de France, que, trop souvent, elle désole par ses débordemens.

Nous sommes à *Cône* qui eut tant à souffrir des guerres civiles du seizième siècle; petite ville où la coutellerie commence à s'illustrer, et n'est, cependant, qu'un avant-goût d'une fabrique plus perfectionnée, celle de Moulins.

Nous avons toujours la Loire en perspective, et déjà nous voyons dans les campagnes qu'elle arrose les paysans armés de longues perches aiguës dont ils piquent, comme faisaient les paysans latins, du tems de Virgile, leurs bœufs, traçant avec lenteur des sillons pénibles. Cette vue me reporte au tems heureux des Bucoliques, et je vois déjà ces plaines embellies par une culture ingénieuse; elle rapproche le terme de mon voyage.

Nous traversons *la Charité*, dont les protestans s'emparèrent dans le seizième siècle, en franchissant ses murailles au moyen des cordes

à puits avec lesquelles certains habitans de la ville les enlevèrent des fossés où ils se morfondaient. Déjà je crois entendre, non les coups de rabot du menuisier de *Nevers*, mais les sons ingénieux de sa lyre.

Salut, *maître Adam**, que l'art n'a point fait poète, toi dont le marteau léger frappait la mesure de tes vers, et ne martela point le bon sens. Tes ouvrages intitulés le *Rabot*, les *Chevilles*, le *Vilebrequin*, rappellent ton surnom glorieux de Virgile au rabot. Tu as su nous prouver que, dans tes mains, au bout de ta plume, les chevilles peuvent être des bijoux poétiques.

Nevers, quoiqu'un peu triste et mal pavé, renferme dans ses rues étroites et tortueuses de jolies filles. L'auberge de l'Image en avait une dont la figure, d'accord avec l'heure indiquée pour le souper, nous promit une halte joyeuse, mais qui ne m'empêcha point d'assister au théâtre nivernais, sachant qu'il ne faut pas être difficile en route.

Adieu, maître Adam ; adieu, *Jacques de Marigny* ; pendant que vos œuvres divertissent les

* Il se nommait *Adam Billaut*.

gens qui gardent le coin du feu, nous roulons, chacun dans un coin de voiture, nous avançons vers d'autres climats, et déjà la ville rembrunie de *Moulins* offre à notre vue ses clochers et ses édifices. Des tourbillons de fumée s'élèvent au dessus des forges que les couteliers allument. Quelques rues y sont assez larges et quelques bâtimens réguliers ; mais, avant d'y parvenir, il faut traverser d'autres rues étroites, tortueuses, tristes, toutes pavées de cailloux. Moulins, ainsi nommé à cause des nombreux moulins qui, anciennement, l'avoisinaient, et ci-devant renommé par ses sept élections, a vu naître dans ses murs *Jean de Lingendes*, poète à sentiment ; *Gilbert Gaulium*, qui fit une Iphigénie avant Racine, et publia les Amours traduits du grec d'Isménie et d'Isménias. Cette ville a même donné le jour à un sophiste, nommé *Claude Bérigard*, et à *Nicolas Delarue*, premier médecin de la reine de Médicis. Ces messieurs, sans être d'aucune des sept élections de la ville, n'en ont pas moins fleuri dans leur tems. Quant aux grands hommes modernes de Moulins, nous en renvoyons la nomenclature à Palissot.

Les marchandes de couteaux se trouvent

ponctuellement à la descente des vélocifères, une boîte en main, qu'elles ouvrent avec appareil, et dont elles expliquent éloquemment les garnitures merveilleuses. Achetez ou n'achetez pas, du moins elles vous ont fait connaître la perfection, l'excellence, la finesse de leurs marchandises. Je me plaisais, cependant, à observer les chapeaux de paille à rebords, devant et derrière, des élégantes coutelières, ou leurs mantes noires, qui descendent à mi-taille.

Pendant qu'on relayait, le jeune homme qui m'avait rappelé à Montargis l'histoire de Mme Guyon me proposa de venir voir le tombeau de Philippe II, duc de Montmorency, décapité à Toulouse, sous le ministère du cardinal de Richelieu. « Il me semble, me dit-il en cheminant dans la rue de Paris, que vous faites pour la première fois le voyage de Lyon ?— Oui, monsieur. — Alors, vous ne connaissez pas l'histoire toute récente de la Lucrèce de Moulins ? — Non, monsieur. — En ce cas, vous ferez bien d'en enrichir vos tablettes. Nous avons ici une aubergiste, Mme Painpart, dont la vertu est en vénération dans tout le Bourbonnais. Tenez, vous voilà précisément devant

son auberge, et vous la voyez donnant des ordres à tout son monde. » Je vis en effet une femme brune, vigoureuse, bien constituée, encore fort jeune, et dont tout l'extérieur rappelait l'héroïne de Domremy. « Figurez-vous, poursuivit-il, qu'un de ses commensaux, ivre d'amour et de vin, s'étant un soir introduit dans sa chambre, commençait à jouer de la manière la plus audacieuse le rôle de Tarquin; Mme Painpart saisit un flambeau, met le feu à ses rideaux, parmi un tourbillon de flammes et de fumée applique un vigoureux coup de poing à l'insolent voyageur, qui se sauve au milieu du désordre. N'a-t-on pas eu raison de surnommer Mme Painpart la Lucrèce de Moulins? » Cependant nous étions en face du lycée, et nous obtînmes la permission d'entrer dans la chapelle où est placé le monument que Girardon* a élevé au duc de Montmorency. Le tombeau est en marbre noir, et les figures en marbre blanc. La Parque, l'Hercule, couché sur une peau de lion, et la Renommée, sont très-estimés, et

* Girardon, né à Troyes en 1627, mort en 1698.

m'ont paru d'une grande beauté. Je remarquai sur une des figures les traces d'un instrument tranchant ; comme j'en témoignais ma surprise, mon complaisant voyageur m'apprit comment ce monument avait été soustrait, au commencement de la révolution, à la fureur de l'armée marseillaise. « Mais, me dit-il, l'heure nous presse, nous causerons aussi bien en marchant. Un habitant de Moulins, poursuivit-il, a conservé cet objet d'art par une heureuse présence d'esprit. Déjà la destruction en était résolue ; déjà le marbre volait en éclats sous la hache, quand il s'avance et s'écrie : *Que faites-vous, citoyens? Vous ne savez pas que Montmorency était un bon patriote ; qu'il n'a été condamné à mort que pour avoir conspiré* CONTRE LE TYRAN *Louis XIII?* A peine eut-il prononcé ces mots, que sans sa pesanteur le monument eût été porté en triomphe. »

Ne voulant pas demeurer en reste d'érudition avec mon interlocuteur, « C'est ainsi, lui dis-je, que l'on a conservé à Paris le magnifique pavé de marbre des Invalides ; on fit comprendre aux destructeurs que là les fleurs de lis

étaient à leur place, puisque les bons républicains pouvaient les fouler aux pieds. »

Nous arrivâmes à la voiture au milieu d'une haie de marchandes de couteaux, et nous voilà sur la route de La Palisse.

L'aspect des montagnes de la Marche et de l'Auvergne commence à préparer notre vue à celui des Alpes. Les vallons se forment, et les monts, couronnés de forêts de pins rembrunis, flanqués de rochers de granit, déjà s'élèvent vers les nues. Les terres labourées sont rougeâtres ; les porcs nombreux sont couverts de crins noirs, et les femmes, aussi jolies que celles de Nevers, aux dents blanches, filent de la laine au fuseau. Nous passons sur un pont construit de granit du pays.

Les croix nombreuses élevées sur les différens territoires que nous parcourons se multiplient sur le chemin de *Rouanne*, ancienne ville du bas-Forez, bâtie sur la Loire, qui commence à porter bateau. Rouanne est l'ancienne Rodanna de Ptolémée, qui l'indique comme une des principales places des *Régusiens*, peuple de la Gaule celtique ou lyonnaise. Cette place n'a rien

de remarquable ; le pavé continue à y être aussi mauvais que dans le Bourbonnais.

Pendant trois heures, dès le matin, nous montons et nous descendons une route pratiquée au milieu des rochers et des bois.

Nous avions senti à Rouanne une douce haleine d'automne ; mais au Tarare, la gelée qui blanchit les sommités des pins, des chênes et des bouleaux, ainsi que les rives du torrent, nous atteint jusque dans notre vélocifère, et nous oblige à suivre pédestrement les sentiers tortueux qui abrègent le chemin, et alimentent la curiosité. L'amateur des beautés sauvages commence à goûter les jouissances qu'il se promet sur les Alpes. Il voit tour à tour des cimes nues, ou cultivées, ou boisées, des cascades, des précipices. Il entend le bruit des eaux qui roulent sous ses pieds, et le cri de la corneille, du tiercelet, de la bondrée qui sillonnent les airs. Soit qu'il descende ou qu'il monte, il éprouve la difficulté d'une marche incertaine sur des cailloux, dans la boue, ou sur du sable roulant, souvent forcé de s'accrocher à quelques rameaux, afin d'éviter une chute.

Nous suivîmes divers sentiers en descendant le Tarare. Un officier nous quitte pendant près de deux heures : nous le croyons égaré, et nous faisons retentir les échos de son nom, vingt fois répété. Enfin, nous le retrouvons au chemin où tous les sentiers aboutissent. Il nous fait le récit de la peur d'un paysan qu'il a vu fuir devant son bonnet de poil, ses lèvres surmontées de larges moustaches, et sa longue houppelande.

Nous sommes hors de la montagne, mais nous apercevons au devant et à côté de nous d'autres monts qui semblent enfans des Alpes, et tenir par quelques anneaux à leur longue chaîne. Ces montagnes sont cependant cultivées en grande partie, car déjà les plaines manquent.

Tout à coup nous arrivons sur la *Breuneg*. De sa hauteur, nous découvrons des sommets couverts de pins noirs, des vallées et des hameaux grisâtres; l'aspect du pays est varié par les nombreux accidens d'une nature grande et sauvage; je reste, malgré moi, en contemplation, et j'y étais encore, lorsque nous fûmes rejoints par le vélocifère, qui, heureusement,

avait pris un chemin plus long que le nôtre ; et le voilà qui s'arrête, fort à propos, pour nous délasser de cinq lieues que nous venons de faire à pied ; dans trois heures nous serons à Lyon.



— N° II. —

LYON.

Ludus animo debet aliquandò dari,
Ad cogitandum melior ut redeat tibi.
Phæd., lib. III, fab. 14.

Donne quelquefois de la distraction à ton esprit, afin qu'il redevienne plus propre à la méditation.

Il serait difficile de peindre ce qu'on éprouve, la première fois qu'on aperçoit une chaîne de hautes montagnes. Leur front blanchi, comme pour attester la vieillesse du monde, décrit à l'horizon un cercle lumineux ; placés par la nature pour marquer la limite des états, les monts bravent le tems, mais ne triomphent point de l'ambition des hommes ; leur aspect ouvre un champ plus vaste à la pensée ; mais je ne sais quoi de triste vient arrêter les élans de l'imagi-

nation. Remonté dans la voiture, je ne perdais point de vue les sommets des Alpes ; à peine avais-je prêté une légère attention à quelques débris de constructions romaines, témoins muets qu'une imbécille curiosité révère encore sur la vieille terre des Gaules, comme s'ils attestaient autre chose, sinon que nos pères ont été esclaves du peuple-roi. Cependant la nuit descendait dans la plaine, et il était six heures quand nous passâmes, en entrant dans la ville, sous les roches menaçantes de Pierre-Scise, que des mineurs travaillaient à abattre, et dont les décombres obstruaient une partie du chemin. Le soir, je n'eus d'autre soin, après avoir vérifié mon modique bagage, que de m'informer d'une bonne auberge, et l'on me conduisit à l'hôtel du Parc, sur la place des Terreaux.

Si l'on se faisait l'idée d'une cité d'après l'excellence de ses auberges, j'avoue que je serais resté quinze jours à Lyon, tant je m'y trouvais bien ; d'ailleurs, la soirée que je passai à l'hôtel du Parc ne fut point entièrement perdue pour mes observations; et la visite inattendue que je reçus au bout d'une heure, me détermina facilement à y rester deux jours, au lieu de

continuer ma route. M. de Thiard, l'un des honorables députés qui siègent aujourd'hi au côté gauche, venait d'être disgracié par Napoléon, et habitait dans les environs une fort belle terre, où il était exilé; heureux ceux qui peuvent être condamnés à passer quelques années dans une semblable prison! La personne qui vint me voir était son neveu, M. de Truchy, que j'avais connu à Paris. Ce n'était pas moi qu'il attendait, mais ayant vu mon nom sur le registre des voyageurs, il demanda où j'étais descendu, et se rendit immédiatement à mon hôtel.

Dans l'isolement où je me trouvais, n'ayant pris de lettres de recommandation que pour l'Italie, sa visite me fut on ne peut plus agréable; cependant, je ne cédai point aux instances qu'il fit pour m'emmener souper chez une de ses parentes; il y a à l'hôtel du Parc une table d'hôte; j'étais curieux de voir et d'entendre ceux qui en étaient les commensaux, et ce fut M. de Truchy qui consentit obligeamment à rester avec moi.

Pendant que nous causions, on frappe à la porte de ma chambre; je vais ouvrir, et, d'un air mystérieux, une femme d'un certain âge me

demande un moment d'entretien particulier ; je lui dis qu'elle peut parler ; alors elle me donne un billet à mon adresse, me prie de payer la commission et disparaît. Peut-être saurez-vous plus tard ce que c'était que cette lettre, mais gardez-vous de former dès à présent aucune conjecture, car vous pourriez vous tromper.

J'étais un peu fatigué, et je ne demandai pas mieux que de remettre au lendemain l'exploration de la ville de Lyon. A dix heures, le domestique de l'hôtel vint nous dire que le souper était servi, ce qui est toujours une bonne nouvelle pour un voyageur. Le souper fut d'abord silencieux, et devint ensuite un peu plus gai. A table se trouvait la femme d'un acteur du théâtre des Célestins ; elle commença par réclamer une grande promptitude dans le service, attendu que son mari, qui jouait dans la dernière pièce le rôle de Georges Dandin, avait l'habitude de la trouver rentrée avant lui. Je fus d'autant plus édifié de cette exactitude conjugale, qu'à onze heures moins un quart la dame se leva de table avant le dessert et sortit ; deux minutes après, un jeune négociant en fit autant, et s'excusa sur la crainte d'inquiéter sa famille ;

et j'avoue que ce double exemple me donna la plus haute opinion des bonnes mœurs de Lyon, malgré la lettre que j'avais reçue.

M. de Truchy vint me chercher le lendemain de bonne heure, et nous allâmes parcourir la ville.

Lyon tient le milieu entre une capitale et une ville de province. Sa situation au confluent de la Saône, qui vient marier ses eaux tranquilles aux flots irrités du Rhône, est admirable; mais, à tout prendre, c'est une vilaine ville; les rues sont étroites, irrégulières, pavées de petites pierres aiguës. En 1811, les désastres de son trop mémorable siége n'étaient pas encore effacés, et ne le sont pas même encore entièrement aujourd'hui. Là, le génie du commerce règne sans rivalité; de nombreuses manufactures font vivre une grande partie de la population, que l'on porte à cent vingt mille habitans.

Il faut parcourir les quais; on y jouit de l'aspect imposant d'un fleuve large et rapide, de grands hôtels, de hautes et belles maisons; le cours de ces quais est la promenade la plus intéressante de la ville; une partie est plantée d'arbres. Une autre promenade est ouverte au

public sur la place des Terreaux, au devant de l'Hôtel-de-Ville. Deux ponts partagent le Rhône, celui de la Guillotière et le pont Morand. Les trottoirs des quais sont larges, mais ceux que l'on trouve dans quelques rues de l'intérieur, notamment autour de l'Hôtel-de-Ville, sont fort étroits, et suffisent à peine à deux personnes qui se croisent. L'Hôtel-de-Ville est un gros bâtiment noir et antique.

La Place Belcour est plus étendue que la Place Vendôme à Paris. La cathédrale Saint-Jean n'a rien de remarquable.

Nous allâmes visiter le Musée, où Révoil, l'un des premiers peintres de l'école lyonnaise, travaillait alors à son tableau de l'Entrevue de François Ier et de Charles-Quint.

Un des bibliothécaires de la ville, auquel je fus présenté, me donna quelques renseignemens curieux sur l'antiquité de la ville de Lyon. Elle fut fondée par *Lucius Numatius Plancus*, l'an 712 de Rome, 41 ans avant l'ère chrétienne, sur le mont *Lugdun*, nommé aujourd'hui Fourvières; quoique bâtie par une colonie romaine, elle a pris son nom du Gaulois. *Lugdun* signifie *montagne de corbeau*. Ses pre-

miers habitans furent des Romains. On y voit des restes d'édifices et de monumens romains. Soixante peuples des Gaules y élevèrent un temple à la gloire d'Auguste. L'empereur *Claude*, fils de *Drusus* et neveu de *Tibère*, naquit à Lyon, mais sans honneur pour cette capitale de la Gaule celtique.

Les tréteaux et les charlatans se retrouvent à Lyon dans les rues, ou dans des baraques. J'ai vu pour 30 centimes une femme qui porte une grande barbe au menton, qu'elle offre à l'épreuve des curieux. En effet, on n'aperçoit aucune trace d'artifice, et cette femme crie lorsqu'on la lui tire en détail.

La salle du grand théâtre est assez vaste. Le parterre y est debout.

Le 29 octobre, je quittai Lyon, à deux heures après midi, et me voilà, cette fois, dans une diligence, celle de Turin ; car le vélocifère ne juge pas à propos de brûler, par sa rapidité, la route perpendiculaire des Alpes.

A mesure que, de la vallée profonde de Lyon, nous gagnons les hauteurs voisines, nous associons nos manteaux à nos redingotes.

La diligence doit faire le chemin qui conduit

à Turin en quatre jours et demi ; aussi nous ne dormirons pas, de nuit, dans les auberges : tant pis pour nous, car nos lits sont faits, disent les aubergistes : tant mieux pour eux, car il faut payer le souper et le coucher; bien entendu qu'ils observent avec cordialité que ce n'est pas leur faute. Passe, si le souper était bon, et le linge propre; mais, à la vue de nos serviettes, je ne regrette pas les draps, déjà étendus dans des lits qui sont à nous, du moins par destination.

Les femmes, à *Bourgoin*, ont le petit chapeau rond de paille sur la tête, ornée d'un chignon à la lyonnaise; portent le corset rouge et le jupon bleu écourté, ou *vice versâ*. Cet air leste ne rend cependant pas la jambe mieux faite à celles qui devraient la cacher.

Nous continuons à monter, car le chemin de Lyon à Turin est tracé sur des hauteurs presque continuelles, et disposées en amphithéâtre. Déjà nous voyons les cimes des monts s'assembler, s'étendre, les vallées sérieuses, et les torrens rouler en grondant : nous approchons des frontières de l'ancienne France.

Nous remarquons des chaumières au dessus

des précipices. La *Dhire* creuse les vallées dans le sein des montagnes qui séparent la France de la Savoie.

Nous sommes aux pieds du *Bugey*. La route se rétrécit au sein de ses roches nombreuses et ferrées ; nous entendons les eaux qui les sillonnent, versées par d'éternels réservoirs que le tems amassa et renouvelle sur la chaîne des Alpes. Des rochers gris, parsemés de châtaigniers et de plantes alpines, sont rangés en forme de longues murailles. Nous n'avons plus à suivre qu'un chemin oblique et étroit, par desssus l'onde écumeuse des cascades qui le traversent avec bruit, pour se jeter dans les puits, dans les entonnoirs, dans les précipices que nous voyons à notre droite.

Ces horribles sites sont habités. Nous rencontrons des figures humaines, mais pâles, livides, qui semblent affamées. Des enfans, des mendians, couverts de haillons, se portent lentement sur notre route, et sollicitent notre compassion.

J'aperçois une jeune fille qui garde deux chèvres blanches qu'elle quitte à l'approche de notre voiture. L'infortunée, à moitié vêtue de

lambeaux, la figure jaune, s'écrie, afin de surmonter le bruit de notre marche, et demande avec l'accent du besoin les secours des bonnes ames. Fiez-vous aux descriptions des académiciens. Au surplus, Marmontel a peut-être été plus heureux que nous, dans sa traversée des Alpes ; il aura rencontré sans doute sa jolie bergère que je n'ai plus retrouvée.

Nous avançons dans cet assemblage immense de matières qui semblent les restes bruts de celles qui ont servi à former notre globe. La route est pratiquée sur le revers des monts ; et quoique fort élevée au dessus des gouffres qui retentissent dans les profondeurs des gorges étroites, nous voyons les roches immobiles couvertes de broussailles et de pins, sillonnées par les eaux, s'élever au dessus des nuages. Des flocons blanchâtres couronnent les nues glacées.

Les palissades plantées sur le côté du précipice rassurent le voyageur, dont la vue quelquefois se trouble en mesurant l'abîme. Mais cette assurance manque par intervalles, et les écarts des chevaux, la déviation des rênes, la rencontre des voitures qui se croisent, distraient

alors de la contemplation des sites âpres qui varient à chaque pas.

Ici, des roches s'avancent en demi-voûte sur notre chemin ; leurs quartiers supérieurs, dont la pointe arrondie laisse égoutter l'humidité des brouillards, semblent près de se détacher, et menacent de leurs ruines. Là, on entend crier de gros oiseaux grisâtres blottis dans les crevasses ; on voit un aigle se lever en tournoyant, franchir les plus hautes cimes, et gagner le soleil. Les oiseaux voraces, suspendus dans les airs, fixent leur proie, ou passent rapidement pour l'atteindre. On croit marcher au sein des débris d'un monde détruit. Cette immense solitude, dont le soleil n'éclaire que le faîte, pendant quelques heures, n'est animée que par le bouillonnement des vagues et le cri des animaux, aussi sauvages que leur demeure. Ce spectacle cause une horreur mêlée à un sentiment d'admiration, qui froisse et tout à la fois dilate l'ame.

Une montagne est à peine franchie, qu'il faut en gravir une plus escarpée. Les plus élevées se montrent à travers les sinuosités de

celles que je parcours. Elles se succèdent ainsi pendant plus de quatre jours de Lyon à Turin, du Tarare au mont Cenis ; on marche de surprise en surprise. Les Alpes commencent vers la côte de la Méditerranée, près de Monaco, entre Gênes et Nice ; elles finissent au golfe de *Caruero*, qui fait partie de celui de Venise.

Nous arrivons au mont Châles. L'aspect affreux et cependant intéressant que je viens de décrire se prononce toujours plus. Les roches menaçantes, énormes, me paraissent des quartiers de l'univers attentifs à l'éclat des torrens qui, de leur côté, semblent annoncer avec fracas la grandeur et l'antiquité de ces fiers émules des nues.

A travers ce chaos épouvantable, imposant, j'aperçois des chaumières et quelques terres cultivées à l'entour. Des haies ferment un frêle verger. L'onde rapide entr'ouvre, creuse des montagnes noires, brûlées, et les taille en deux rives tellement voisines, qu'elles semblent une fêlure des enfers. Quelques arbres épars croissent dans le fond de cette ouverture. Je remarque à la fois les frimas, l'aridité et la verdure.

Ce spectacle dramatique porte l'ame à la réflexion, à la mélancolie, et même à la tristesse. Il retrace les événemens douloureux. J'étais descendu de voiture ; éloigné de ma société, j'ai redit un nom chéri aux sombres échos, et je n'ai pu retenir mes larmes. Hélas ! tout sur la terre est couvert de ruines. Ces Alpes n'en sont-elles pas ? Dans quelques années ne serai-je pas moi-même une ruine poudreuse ? Tel est le destin de tout ce qui couvre la terre ; ne nous plaignons donc pas, et subissons l'arrêt suprême.

Nous voilà aux pieds des Echelles, dans le département du Mont-Blanc, montagne ainsi nommée, parce que anciennement le sentier pratiqué dans une caverne qu'il fallait traverser ne présentait, à travers les rochers, que des degrés à monter comme ceux d'une échelle de moulin; il paraît que ce passage informe, mais qui sans doute avait exigé de grands travaux, était un ouvrage des Romains. En 1670, Charles Emmanuel II, duc de Savoie, fit faire, à côté de celui des Romains, un chemin que les bêtes de somme et les voitures ont pu pratiquer,

quoique difficilement. Le génie français a rendu ce chemin tellement facile, que les rouliers les plus chargés passent les Echelles. La largeur est d'une voie et demie de voiture, et de deux par intervalles. Il n'en est pas moins vrai que cette voie, resserrée par d'énormes rochers qui s'élèvent des deux côtés, semble former la bouche par laquelle l'Italie rejette les voyageurs sur les plaines de la France que l'on aperçoit dans l'éloignement.

Vers le milieu du trajet des Echelles, au dessus de l'ancien passage de la Grotte, que l'on ne suit plus aujourd'hui, on lisait l'inscription suivante :

CAROLUS EMMANUEL II.
Sabanduæ dux, pedem. princ. Cypri rex.
Publicâ felicitate partâ, singulorum commodis intentus,
Breviorem securioremque, viam regiam,
A naturâ occultam, Romanis intentatam, cæteris desperatam,
Dejectis scopulorum repagulis, æquatâ montium iniquitate,
Quæ cervicibus imminebant, pedibus præcipitia substernens,
Œternis populorum commerciis patefecit.
ANNO M.D.C.LXX.

Cette inscription a été en partie mutilée dans les tems révolutionnaires; mais elle a été con-

servée dans des imprimés que des femmes distribuent sur le lieu même aux voyageurs, dont la générosité n'est point taxée. J'en reçus une feuille dont j'ai extrait l'inscription principale. Le surplus en est la traduction, suivie d'un passage des écrits de MM. *Coyer*, *Ricard* et *Lalande*, sur ces Echelles, qu'ils appellent des Thermopyles. L'abbé de Saint-Réal a composé l'inscription que je viens de transcrire, et que je laisse traduire au lecteur. Il ne manquera pas d'applaudir, comme moi, au génie d'Emmanuel II. Avec moins de puissance et de ressources que les Romains, il a fait plus qu'eux. Mais le génie français lui a été supérieur. Nos ingénieurs ont ouvert une grande route sur les Echelles, et sur toutes les Alpes.

Des bœufs sont attelés à la diligence pour la conduire plus sûrement dans ce passage longuement escarpé. Les rochers ont, de part et d'autre, plus de cent pieds de hauteur, et forment une espèce de rue sombre et sonore. La voix retentit au loin dans le creux de ces rochers. Le soleil n'y vient pas luire sur les voyageurs. L'air glacé qui circule dans les re-

plis de la route est soufflé sur eux, tellement que, quand ailleurs il est agité, il est si violent ici, que les passans sont obligés de se serrer, d'unir leurs bras, afin de résister à la bourrasque qui les renverserait. Quel étrange chemin! il semble conduire au néant. Çà et là des ouvertures, des antres où les eaux jaillissent en écumant. Il faut marcher de confiance, car on ne sait que par ouï-dire qu'il mène à des lieux habités par des humains.

J'entends la détonation des rochers que la poudre fait sauter. Le bruit est répété par des milliers d'échos, et il roule comme celui du tonnerre. Les coups de marteau et les sifflemens aigus des ouvriers accompagnent ce vaste roulement. Ces ouvriers m'ont dit ne pouvoir creuser que cent cinquante toises ou neuf cents pieds, dans un an.

Hommes qui traversez les Alpes, réfléchissez donc à la rudesse de la nature, et à la force de l'art qui parvient à la maîtriser! Rendez donc grâce à l'industrie qui trace péniblement, et à de si grands frais, la route que vous suivez.

A mesure que j'avance, elle s'élève encore;

et quand nous apercevons enfin de loin les sommets des Echelles, nous remarquons qu'ils sont couverts de roches nues, amoncelées, et tellement alignées, qu'elles paraissent être les murs d'une forteresse qui domine les escarpemens.

La nature a varié à l'infini les formes de ces lieux sauvages. Les rochers eux-mêmes offrent des accessoires souvent curieux. J'en remarque un surmonté d'une espèce d'aiguille de pierre, sur laquelle est fixée une autre roche exiguë, couronnée par un bouquet de verdure.

Tout en regardant ces sites extraordinaires, nous franchissons les plus austères, et déjà nous remarquons une maisonnette isolée dans une gorge, avec un petit clos, et une espèce de bois à sa droite. Déjà nous voyons des habitans de la Savoie abattre des fruits de quelques arbres épars, voisins d'habitations solitaires. Des cabanes sont jetées dans les détours des monts supérieurs que nous venons d'atteindre, et qui semblent peser sur les Echelles. De petits chariots sur de très-petites roues circulent, traînés par des bœufs maigres, dont la grosseur est

analogue à la stérilité de la côte. Un moulin, presque en ruine, se montre dans le sein de la montagne : sa roue tourne dans les eaux d'une cascade.



— N° III. —

CHAMBÉRI.

Quanto più siamo uomini dabbene, tanto più ci costa il sospettar gli altri di non essere tali.
GUICCIARDINO.

Plus on est honnête homme, plus on a de peine à soupçonner les autres de ne l'être pas.

Au bruit des eaux, des torrens, des cascades; à la vue d'un pays qui s'anime et nous annonce l'approche d'une ville, nous entrons dans l'ancienne capitale de la Savoie, à *Chambéri*, chef-lieu du département du Mont-Blanc, dont la population est de dix à onze mille habitans. Que voir dans Chambéri? Rien, sinon l'ancienne capitale des Allobroges. Si Jean-Jacques n'eût pas daté plusieurs lettres de cette ville, je ne sais si le nom de celle-ci causerait l'intérêt qu'il inspire. Peut-être la pauvreté, la vie la-

borieuse, simple et religieuse du peuple dont elle est encore l'un des siéges principaux, le lui ont-elles d'abord mérité.

Au surplus, l'intérieur de Chambéri présente un aspect assez triste. Rues étroites, tortueuses, pavées de cailloux, gâtées dans les saisons humides par une boue presque noire; maisons couvertes d'ardoises, mal bâties, vieilles, dont les croisées sont à petit plomb, quand les carreaux ne sont pas de papier; places étroites; quelques antiques galeries de pierre, dont les voûtes basses mettent les promeneurs et les politiques à couvert du mauvais tems. La salle de comédie n'a rien de remarquable; elle est proportionnée au petit nombre des amateurs de spectacle. Il y a des fontaines en assez bon nombre avec un filet d'eau. L'eau devrait, cependant, y couler avec plus d'abondance, car Chambéri est entouré de hautes montagnes.

Les promenades sont assez belles. On fait le tour de la ville entre plusieurs rangées d'arbres, jusqu'au palais des anciens ducs de Savoie dont il n'existera bientôt plus que des ruines.

J'observe une belle maison neuve, bâtie sur

pilotis, hors de la ville, près du boulevart neuf, et dont la base descend en pointe dans la rivière d'Aix; en sorte que cette base, beaucoup plus étroite que le corps de l'habitation, soutient un assez vaste édifice. La façade de cette maison n'est, toutefois, que de bois et de mortier.

Nous passons la nuit dans cette ville; les comédiens sont partis, il y a peu de jours, me dit-on. N'ayant rien à examiner dehors, je m'occupe du tournebroche de notre auberge. Le mécanisme, sans être compliqué, mérite l'attention des voyageurs qui arrivent du centre de la France, où je n'en ai pas encore vu de cette sorte. C'est une espèce de parasol chinois, ou plutôt de cône évasé qui, fixé dans la cheminée, à six pieds de haut, et renversé, tourne au moyen de la fumée ascendante. Le mouvement qu'elle imprime se communique aux accessoires, en sorte que, sans autre ressort, les pièces attachées à la même broche sont cuites. Il faut avoir soin de nettoyer l'intérieur du cône dont la fumée engorge les parois.

A Chambéri, les femmes ont depuis longtems adopté les modes françaises, qu'elles sui-

vent avec autant de goût et d'élégance que le permet la pauvreté du pays. On y parle la langue française, excepté dans le peuple, et ce peuple est bien le plus vertueux de l'Europe. A Chambéri commence la culture des vers à soie, cette principale source de la richesse du Piémont. Mais comment faire des observations sur les mœurs, quand on voyage en diligence? J'aurais voulu séjourner parmi ces bons Savoyards; mais il fallut partir le lendemain avant le jour.

Le séjour que j'avais fait à Lyon m'avait fait perdre mes premiers compagnons de voyage. A Chambéri, nous fûmes rejoints par un nouveau voyageur, qui venait de Genève. Il parut fort inquiet lorsque les gendarmes nous demandèrent nos passeports.

Nous étions depuis long-tems engagés dans les gorges des montagnes, et nous cheminions au bruit des cascades, lorsque le jour descendit dans la vallée étroite qui côtoie les bords du torrent. La plupart de mes compagnons s'étaient endormis, et je ne sais quel mouvement de curiosité me portait à connaître celui qui avait tant redouté l'approche des gendarmes.

Dès que je pus distinguer ses traits, je vis un homme d'une quarantaine d'années, d'une physionomie triste mais affable ; ses regards fatigués, son sourire pénible, portaient dans l'ame je ne sais quoi de douloureux qui commande l'intérêt. Je me hasardai à lui faire quelques questions sur deux ou trois personnes que je connaissais à Genève, et ces questions parurent l'embarrasser ; de tems en tems il poussait de profonds soupirs, et ne retenait qu'à peine des mouvemens nerveux et presque convulsifs. Tout redoublait ma curiosité, et je n'osais tenter de nouveau de la satisfaire, me livrant à mille conjectures bizarres, quand nous arrivâmes à Montmélian, dont le vin, qui ressemble beaucoup au vin de Bordeaux, est en grande réputation dans toute la Savoie.

En arrivant à Aiguebelle, la clef de la Maurienne, mon voyageur mystérieux m'adressant la parole : « C'est ici, me dit-il, que les Français, réunis aux Espagnols, commandés par don Philippe, duc de Parme, battirent, en 1742, les troupes du roi de Sardaigne. » Puis il se renferma dans son silence obstiné.

Sur les hauteurs voisines, on voit encore de

vieux châteaux flanqués de tours en ruine, avec des restes de remparts qui, depuis plus d'un siècle, sont inhabités, au haut desquels tournoient les corbeaux qui ont envahi ce séjour ; des chapelles en mauvais état ont été bâties à des distances, sans doute calculées sur la nécessité de pourvoir à la dévotion des voyageurs. Des prêtres s'y rendent, les dimanches et fêtes, afin d'y célébrer les saints mystères.

Avant d'arriver à *Saint-Michel*, trois d'entre nous mettent pied à terre; je suis de ce nombre; nous espérons donner plus d'étendue à nos observations. Tout à coup une espèce de tourmente souffle sur nous. Le vent, qui siffle dans les tortuosités des monts, jette la poussière et le sable dans les yeux et sur le visage; l'air s'agite bientôt avec tant d'impétuosité, qu'il nous enlève ou nous renverse, et qu'il est assez violent pour étourdir, faire chanceler nos chevaux, et, peut-être, renverser la diligence, surtout dans les tournans. Au dessus de nos têtes, nous voyons la neige en poussière voiler le ciel. Nous nous attachons les uns aux autres ; nous marchons serrés contre les rochers sous lesquels nous nous arrêtons par intervalles, afin de re-

prendre haleine. Nous entendons dans la fôret de pins, élevée de mille pieds au dessus de nos têtes, le craquement des arbres déracinés. Nous voyons rouler jusqu'à nous des monceaux de neige que le choc des gros arbres a divisés; des piles de bois rangées en cordes, tout à coup enlevées, descendent éparses au dessus de nous, et menacent notre marche que nous précipitons. Elles vont se jeter avec fracas dans le gouffre où gronde le torrent. Nous trouvons enfin une retraite : la diligence s'y range, et nous remontons en voiture. Le vent se calme : nous poursuivons notre voyage jusqu'à Saint-Michel, où nous couchons pendant quelques heures. Avant de nous mettre au lit, pendant qu'il fait encore jour, nous parcourons les alentours de la bourgade; nous y observons le rocher dit de *Beaune*, d'un seul morceau, presque aussi élevé que le mont Cenis. Ce rocher aride, de pierre sèche, est assis sur une large base; les habitans le font remarquer aux voyageurs. Nous rencontrons en rentrant un pauvre montagnard jouant de la mandoline; son jeune garçon fait sonner son triangle, et ses deux filles, âgées d'environ douze à quatorze ans, dansent sauteuses, walses et montférines; enfin la mère fait la quête. Voilà,

disons-nous, une famille gaîment industrieuse, dans un pays bien triste.

Le lendemain, nous revoyons, à la pointe du jour, nos monts escarpés, tournés par l'Arc, torrent qui fuit à leurs pieds. Nous prenons plaisir à l'examen d'un hameau perché sur un rocher que porte une haute montagne, et d'autres hameaux grisâtres, qui, situés au dessous du premier, se succèdent en échelons entourés de vignes, de prés, de blés cultivés sur le revers étendu de la montagne.

Nous passons à *la Chambre*, village de structure grossière; nous en descendons à travers une prairie verdoyante ornée de mûriers, de saules, et divisée en vergers rians. Le pittoresque de la Savoie se fait surtout remarquer depuis Saint-Michel jusqu'aux monts voisins. Nous traversons bientôt l'ancienne capitale du pays, c'est-à-dire, *Saint-Jean de Maurienne*, bourg aussi mal bâti que les villages de la Savoie, dont jadis il était le chef-lieu, où il n'y a de remarquable que l'espèce de difformité des habitans, et leurs goitres.

Le lendemain matin, avant le jour, nous apercevons dans l'éloignement, au sein de la solitude montueuse et irrégulière, de gros

jets d'étincelles, dont nous cherchons à deviner la cause. L'imagination explique toujours avec exagération ce qu'elle voit dans des lieux extraordinaires. Ce n'est cependant que le feu d'un martinet, établi dans une gorge voisine. L'effet, toutefois, excite notre attention, et semble vouloir animer les masses immobiles. Nous voyons une cascade qui roule en torrens d'eau glacée ; elle tombe de près de quinze cents pieds de haut dans l'Arc, à travers les pins sombres, et presqu'à pic.

Le silence des montagnes calcinées ou couvertes de bois n'est rompu que par le tintement varié des sonnettes nombreuses que portent les chevaux et les mulets, dont la marche sonore annonce l'approche des voitures qui vont se croiser. L'une doit, avant de monter ou descendre, se mettre à l'écart dans la première place qui permettra le passage de l'autre.

Nous suivons la nouvelle route, déjà pratiquée et tracée, en droite ligne, sur le revers et à moitié des monts, dont les sommets sont encore à plus de quatre cents toises au dessus de nos têtes. Le précipice est ouvert à une affreuse profondeur sous nos pieds. Nous marchons aussi facilement que dans une plaine. Pour finir cette

route prodigieuse, il a fallu faire sauter de nouveaux quartiers de roches, détourner des chutes d'eau larges et rapides, ou construire des ponts sur leurs passages, couper, aplanir le sein des montagnes; enfin, opérer des merveilles, que les chefs des ponts et chaussées ont réalisées sous l'influence du génie français. Par intervalles, la nature des sites resserre tellement la route, que, sans les palissades et les pieux multipliés, un coup de vent pourrait précipiter le voyageur dans un gouffre.

L'aspect de ces Alpes sourcilleuses, de leurs variétés admirables, gigantesques, monstrueuses, m'engage encore avec deux compagnons à quitter la diligence dans un passage difficile. Nous jouissons dans tous ses détails de ce spectacle imposant. Sans y songer, des sentiers nous éloignent de notre voiture; nous la perdons de vue, et nous arrivons à un terme où finit le chemin des piétons; nous n'entendons pas même le bruit de nos chevaux, ni le claquement des fouets. Le passage est fermé par des roches couvertes de neige. Il faut sortir de là. Nous passons en glissant sous les rochers, ou nous les franchissons, en grimpant à l'aide de nos mains et quelquefois de nos genoux. Nous sommes

obligés de saisir des rameaux épineux pour nous élever jusqu'aux sommets. Tout est muet et solitaire autour de nous. Nous n'avons pas même la vue d'un animal vivant ; nous dévions, sans nous en apercevoir, du centre de la montagne où la route est pratiquée, de rochers en rochers, de tertres en tertres, de bois en broussailles, de chutes en courans d'eau, de neige en glaçons, dans le sable ou sur les cailloux, jusqu'au torrent, au fond du précipice. Enfin, nous avons traversé, dans la moitié de sa largeur perpendiculaire, le bois de *Bramant*, route dangereuse que suivaient autrefois les voitures.

Où aller ? Quelle direction suivre ? Franchirons-nous le torrent ? car il faut le passer, ou remonter à deux mille pieds au moins pour reprendre la route. Ce dernier parti effraie notre imagination. Sans doute nous retrouverons notre chemin, mais la diligence y aura passé depuis plus de trois heures, et ne nous aura pas attendus. Jetons-nous donc dans le torrent jusqu'à la ceinture ; heureusement il n'a pas plus de trois pieds d'eau, et nous remarquons à l'autre rive un sentier qui doit conduire à quelque lieu ha-

bité. Le lit du torrent peut avoir trente pieds de largeur : de grosses pierres roulées par intervalles, et leurs surfaces restées à fleur d'eau, secondèrent nos efforts.

Déjà l'une de nos jambes est dans les flots, dont la vitesse nous fait craindre un trajet périlleux, quand l'un de nos compagnons d'aventure s'écrie que dans un détour du mont il aperçoit la route.

En effet, la diligence avait traversé *Modane*, pendant que nous avions laissé ce village sur notre droite, sans le remarquer, distraits par l'observation de la partie inférieure de la grande cascade qui n'en est pas éloignée, et qui, plus d'une fois, avait failli nous entraîner. De là à *Termignone*, la route descend dans la plaine, en sorte que nous nous trouvions à son niveau.

Joie subite, que nous exprimons par des cris de triomphe. J'abandonne les premières eaux du torrent; nous tournons la montagne, après une marche aussi pénible, aussi variée que la précédente, après l'avoir interrompue à diverses reprises, afin de cueillir des branches d'épine-vinette, dont le fruit, tout en provoquant la soif, semble calmer la chaleur du sang; nous

abordons enfin la route hospitalière, qui, sans difficulté, nous conduit à Termignone, où la diligence relaie.

Il faut courir des aventures en voyage, autrement ils n'amusent pas. On en cause avec tant de gaîté quand on se retrouve en voiture! Chacun les conte à sa façon; on rit; on prend de l'appétit; le tems s'écoule comme une jolie cascade, et on arrive. Continuons donc notre chemin si nous voulons en voir le terme.

Toujours des monts énormes, les uns arides, calcinés, sur lesquels les eaux tracent des sillons noirs, qui sont quelquefois à sec; d'autres couverts de pins et de chênes, ou de châtaigniers. Nous trouvons des pierres ferrugineuses, des vitrifications, qui attestent d'anciens volcans éteints. Les buissons d'épine-vinette deviennent nombreux dans les basses parties de la route.

Nous voilà en voiture pour n'en plus descendre qu'à *Lanslebourg*, situé au pied du mont Cenis. Nous y arrivons à sept heures du soir, et nous ne manquons pas de descendre à l'auberge du *Soleil-d'Or*, tenue par une ancienne servante qui, du tems des guerres d'Italie, a,

dit-on, été dans les bonnes grâces de tous les généraux de l'armée française, et même de son plus illustre général en chef. Elle n'avait guère plus de trente ans, mais elle en paraissait presque le double, et je ne me rappelle pas avoir vu une femme plus laide. Bien loin de faire mystère de toutes ses illustres amours, elle en raconta les divers épisodes avec une liberté qui aurait bien pu déplaire à ceux qui en étaient les héros. Le voyageur dont j'ai parlé souriait de pitié; on nous servit un souper détestable, mais que notre appétit nous fit trouver excellent.



— N° IV. —

LE MONT CENIS.

—

Garganum mugire putes nemus, aut mare Tuscum
HORACE, lib. II, *Epod.* 1.

Vous croiriez entendre mugir le mont Gargan ou la mer de Toscane.

LONG-TEMS avant la pointe du jour, nous étions éveillés, et bien que nous ne fussions pas encore à la fin d'octobre, le froid était excessif, comme il l'est presque toujours au côté du nord des hautes montagnes. Rarement le soleil d'hiver y fait pénétrer ses tièdes rayons, et le vent y arrive, dans toutes les saisons, après s'être refroidi en passant sur les glaciers avant de s'engouffrer dans les vallées. J'avais peine à concevoir comment nous trouverions une issue à travers ces monts qui s'élèvent de toutes parts. Comment

surmonter ces roches élevées à pic de plus de deux mille pieds? La neige brillait comme la pointe d'immenses candelabres sur les sommets glacés, tandis que la base entière était dans une profonde obscurité, que des éclairs interrompaient par intervalles.

J'entre ici dans quelques détails sur un passage que tant de Français ont entrepris au tems de notre gloire, parce qu'il me semble qu'aucun voyageur n'a donné une idée exacte du mont Cenis; ou peut-être cela vient-il seulement de ce que tous les grands objets qui nous apparaissent pour la première fois, produisent sur nous des impressions différentes; mais ce qu'il y a de certain, c'est que les voyageurs qui ont parcouru l'Italie et publié la relation de leur voyage, pressés d'arriver dans la Toscane, à Rome, ou à Naples, n'ont point fait assez d'attention aux provinces de la haute Italie, si peuplées du tems des Romains. Il n'est que trop dans la nature de l'homme d'envoyer pour ainsi dire son imagination en avant, et de mal jouir du présent, dans l'impatience de dévorer l'avenir. Mes compagnons de voyage, gens fort peu intéressans, et qui ne voyaient dans la route

qu'une fatigue, aspiraient tous à être rendus, l'un à Florence pour occuper une place dans les contributions directes ; un autre pour en solliciter une à Gênes, dans la régie des sels et tabacs ; deux militaires, qui venaient de se faire guérir de leurs blessures, frémissaient à la seule idée d'arriver trop tard au dépôt de leur régiment, cantonné dans le royaume d'Italie, pour faire partie d'une compagnie qui devait aller rejoindre les bataillons de guerre à la grande armée ; enfin, le mystérieux voyageur dont j'ai parlé dans le chapitre précédent complétait avec moi la voiture, et continuait de répondre si laconiquement à mes interrogations, que je désespérais de le connaître jamais.

Cependant, après avoir dépassé plusieurs montagnes, dont nous parcourons les flancs, nous apercevons, d'une gorge profonde dans laquelle nous sommes descendus, le mont Cenis, à travers les défilés des autres monts, qui se multiplient à nos yeux. Son front perce les nuages balancés autour de ses flancs ; c'est le dernier que nous avons à franchir avant d'arriver à Turin ; mais il couronne l'œuvre pé-

nible de notre marche. Des objets toujours plus extraordinaires captivent mon attention.

La belle route commencée pour les grosses voitures n'était pas encore ouverte aux diligences, et la nôtre est démontée à *Lanslebourg*. Là, une vingtaine de mulets sont disposés. Les uns nous reçoivent sur leurs rudes selles ; les autres portent les pièces de la diligence, les malles, les caisses et tous les ballots ; chaque mule a cinq à six grelots bruyans au cou ; que l'on juge du charivari de notre caravane !

Il s'agit d'arriver à la *Novalèse*, et de franchir le mont Cenis par des sentiers raboteux, souvent tracés entre deux précipices tellement profonds, que, si le pied d'une mule vient à manquer, le cavalier et l'animal sont broyés ou mis en pièces ; mais un pareil accident n'arrive presque jamais aux mulets ; ils portent exactement leurs pieds solides dans les mêmes trous que leurs devanciers ont creusés depuis plusieurs siècles. Le voyageur ne doit tenir la bride que pour se soutenir en selle, car il lui est recommandé de ne point chercher à diriger son mulet, qui connaît mieux la route que lui. Le cavalier

doit être tranquille et ne point s'effrayer quand il voit, dans un tournant, la tête de sa monture au dessus du précipice, et ses pieds de derrière sortir des bords de l'abîme.

Nous prenons le parti d'égayer un pareil chemin ; nous marchons rangés en file, et nos chants font retentir les échos sauvages. Le torrent, dans ses profondeurs, nous accompagne ; les antres, les bois, les gorges, les vallées répètent nos chants, et les rochers les répètent. Il n'y a pas d'exemple que des voleurs aient profité de l'horreur de ce passage, de l'obscurité de ses défilés, de l'embarras des voyageurs, pour les attaquer. Notre marche se prolonge dans la nuit, et nous ne voyons que nous au milieu de cette solitude sourcilleuse.

Quand on revient de l'Italie en France, on a la ressource de se faire *ramasser*, selon l'expression consacrée, c'est-à-dire de descendre en traîneau. Deux personnes peuvent se placer sur cette espèce de voiture, avec le guide dont le bâton dirige l'équipage, tiré par une mule. Le traîneau, dans les descentes, glisse rapidement sur la neige glacée, entre deux précipices. On peut aussi se faire conduire en litière, portée

par deux hommes, qui ont deux ou quatre compagnons pour les relayer. Cette marche commode coûte vingt-quatre francs par tête; celle du traîneau se paie douze francs; la marche avec les mulets est payée par le conducteur de la diligence pour les voyageurs enregistrés. On m'a dit que cela coûtait environ six francs par personne.

A mesure que nous avançons, nous sommes saisis par le froid, qui va toujours croissant, et qui, soufflé par le vent, nous coupe la figure.

Ces lieux sauvages, surmontés par des neiges éternelles, sont sujets aux tourmentes, exposés aux avalanches. Celles-ci ont lieu dans les mois de mai et de juin, à la fonte des neiges, qui se détachent, roulent, s'amoncellent, se grossissent et couvrent, non-seulement les voyageurs, mais encore les habitations et les villages sur lesquels leurs masses s'arrêtent avec fracas. Les tourmentes sont moins rares; elles ont lieu surtout dans les mois d'hiver; elles sont causées par de grands vents qui enlèvent les neiges des monts, ainsi que les voyageurs, qu'elles aveuglent; partout ces neiges d'un gouffre à l'autre égalisent les gorges et les hauteurs, qui devien-

draient le tombeau des hommes qui ne distinguent plus les traces du sentier. Un établissement formé sur le mont annonce, par des coups de canon, l'approche de la tourmente, afin que les voyageurs se mettent promptement à l'abri, dans des loges construites en différentes places de la montagne. Lorsque la tourmente cesse, des cantiniers se répandent dans la solitude désolée, appellent et cherchent les malheureux égarés; au Saint-Bernard, ce sont des chiens qui sont dressés à cet exercice.

Au souffle de Borée, nous pressons sur nous nos habits, nos redingotes, nos houppelandes, nos manteaux, et tout ce que nous avons de vêtemens disponibles. Nous rencontrons des mulets chargés de ballots de soie qui descendent en France. En ce moment de guerre avec l'Autriche, nous croisons des militaires qui vont en Italie, ou des prisonniers autrichiens que l'on envoie en France. J'en vois un qui, par le froid rigoureux que nous sentons, porte un enfant de trois ou quatre ans, dont les pieds nus rougissent au souffle des aquilons. La femme suit avec un nourrisson, qui n'a d'autre couverture que son maillot.

Autrefois on traversait une grotte, dans laquelle passait le chemin de la Novalèse; mais ce séjour ténébreux et pénible venait d'être abandonné pour un sentier pratiqué à deux ou trois cents pas de distance; depuis, on a repris le chemin de la grotte que l'on a même beaucoup étendu, le nouveau chemin ayant l'inconvénient d'ouvrir un passage et de servir de conducteur à la tourmente.

Nous montons ainsi, pendant une grande heure et demie, jusqu'au sommet du mont Cenis, et le cortége s'arrête à la Grand-Croix. Quand je dis sommet, je pourrais induire en erreur quelques-uns de ceux qui me lisent. Ce sommet est relatif à notre point de départ, c'est-à-dire, qu'il est le plus élevé de notre route; mais ce sommet n'est guère qu'à la moitié du mont, dont les côtes, la tête et les aiguilles s'élèvent à une hauteur égale à celle que nous avons franchie, hauteur inaccessible au vulgaire des voyageurs qui ne veulent qu'apercevoir sans étudier. Plusieurs savans et voyageurs ont prétendu que c'était par le mont Cenis qu'Annibal était entré en Italie. Ce point historique ne sera jamais éclairci; mais s'il était

vrai que du haut des Alpes le général carthaginois eût montré à ses soldats les belles plaines de l'Italie, toutes les probabilités seraient en faveur du mont Viso, la seule de toutes les Alpes, depuis le Col-de-Tende jusqu'aux Alpes vénitiennes, où l'on trouve un lieu praticable, d'où l'on découvre l'Italie, c'est-à-dire le Piémont. Partout ailleurs il est impossible de se placer le long des escarpemens extérieurs. Quand on est dans les montagnes, on ne cesse point de suivre des vallées plus ou moins élevées au dessus du niveau de la mer, mais toujours dominées par des pics inaccessibles.

Il n'est pas nécessaire de décrire le besoin d'un grand feu de fagots, et encore moins la vivacité de notre appétit, que l'aquilon a si bien aiguisé. Bientôt le feu pétille; la neige, qui blanchit nos vêtemens, se fond. Déjà la truite du lac voisin répand son fumet et déride nos figures crispées. Nous voyons d'un œil avide une grande table de bois noueux, couverte d'une nappe qui a déjà réjoui d'autres convives. Des petits pains français, fermentés, ou des petits pains italiens, sans levain, sont placés sur nos assiettes de terre brune, et le vin de Montmé-

lian nous console des defectuosités du service ; enfin nous sommes à table.

Hélas ! les plus douces jouissances n'ont qu'un moment. Il se fait tard, les sonnettes des mulets nous appellent, et les jambes de la compagnie sont de nouveau largement écartées sur les bâts rembourrés du produit des carrières de Lanslebourg.

Je ne regrette point le séjour qu'habitent les hôtes de la Grand-Croix ; c'est une famille condamnée à vivre, pendant neuf à dix mois, dans les frimas, dans les neiges et dans les glaces. Quoique plus élevés que la France et l'Italie, chaque jour ils perdent de vue le soleil deux, trois ou quatre heures avant nous. Cependant, au milieu des glaces, ils peuvent voir en toutes saisons, sur certains sites du mont Cenis, des fleurs et des papillons. On peut apercevoir des places de verdure entourées de neige, et le lac qui repose sur un des plateaux du mont n'est pas glacé six mois de l'année. Les amateurs de l'histoire naturelle du mont Cenis doivent lire les ouvrages savans de MM. de *Saussure*, *Lalande*, *Bourrit*, et autres qui ont visité les Alpes. Pour moi, je me borne à dé-

crire, dans ce voyage d'agrément, les impressions, gaies ou sentimentales, auxquelles la réflexion donne quelquefois une physionomie morale.

La plaine qui s'étend sur le sommet du mont Cenis a près de trois quarts de lieue ; c'est là que, dans la conception de ses plans gigantesques, Napoléon avait résolu de faire construire une ville et l'arc de triomphe, que depuis il vota à la grande armée, quand la victoire commença à lui être infidèle ; en 1809, le prince Borghèse, gouverneur général des départemens au delà des Alpes, vint en grande cérémonie, avec toute sa cour, poser la première pierre de vastes casernes, dont la construction a été terminée postérieurement. C'est dans la plaine du mont Cenis qu'est situé l'hospice de ces bons pères qui ont si admirablement consacré leur vie à l'humanité et à l'exercice de toutes les vertus hospitalières ; ils vivent heureux et contens du bonheur qu'ils répandent, et de la satisfaction qu'ils procurent ; ils n'acceptaient alors aucune rétribution des voyageurs, qu'ils traitaient réellement en frères ; et sous l'inspection de leur digne chef don Dubois, ils parta-

geaient leur tems entre l'étude, l'exercice des soins les plus touchans, et les pratiques d'une religion sans fanatisme.

Arrivés à l'extrémité de la plaine, nous descendons le revers méridional du mont. Borée perd insensiblement le privilége d'engourdir la terre et les animaux ; du moins nous ne sommes plus immobiles sur nos selles ; nos langues sont plus libres et nos chants plus faciles.

Nous rencontrons des nuages, que nous traversons, au dessus desquels nous voyons ensuite la crête du mont Cenis, dont les rayons obliques du soleil couchant dorent les glaces.

La nuit, bientôt, l'a couvert de ses ténèbres. Tout se tait, hors le bruit de nos montures, et celui des eaux qui tombent et roulent avec fracas.

Nous voyons des lueurs mobiles dans les fonds éloignés vers lesquels notre marche est dirigée. Incertitude de la plupart d'entre nous. Ces feux s'approchent. Qui vient donc porter ainsi la lumière dans ces noirs défilés? L'intérêt, mais l'intérêt honnête, hospitalier. Tous les soirs, des habitans de la Novalèse, porteurs de fallots allumés, sont attentifs à l'arrivée des

caravanes, et même des voyageurs isolés qui descendent le mont Cenis ; ils accourent éclairer leurs pas, pour le prix de deux à trois francs qu'ils reçoivent en échange de leur bon office.

Nous arrivons, au milieu d'eux, à la Novalèse, à peu près dans le même ordre qu'à la Grand-Croix. Le vin de Montmélian anime notre souper ; car ce vin nous suit depuis plusieurs jours, du moins il est de Montmélian, comme le vin est de Beaune chez les marchands et les restaurateurs de Paris ; la qualité n'est pas si positive que le nom. Nous couchons à la Novalèse. C'est un triste village du Piémont ; il est jeté dans une gorge étroite. Nous y avons mangé et dormi, n'ayant rien de mieux à faire. On nous y a servi du pain moulé en baguettes longues et menues comme celles du noisetier*. C'est une croûte légère qui se brise comme celle du croquet, et qui, sans en avoir le goût, ne m'a pas déplu. On nous annonce que nous retrouverons cette forme à Turin, même au

* Ces pains se nomment des *gressini*. On en envoyait de Turin toutes les semaines à Bonaparte.

delà d'Alexandrie ; mais on a soin de pourvoir à tous les goûts ; et des pains d'autres qualités sont, ainsi qu'à la Grand-Croix, déposés sur la table.

Le lendemain, avant d'arriver à Suze, nous sommes frappés par la vue du fort de la Brunette, situé sur le sommet d'un mont isolé. Ce fort, qui semble imprenable, a été emporté d'assaut par les Français qui, par cette prise vraiment miraculeuse, ont fait ce que l'imagination a peine à concevoir. Enfin, nous entrons dans Suze, la première petite ville du Piémont, à mi-jambe du mont Cenis. On prétend qu'elle a été bâtie par une colonie romaine, qui vint s'y établir quand Auguste fit ouvrir une route pour pénétrer en Dauphiné. Sans doute cette colonie se proposait de commercer avec les Gaules, car le séjour de Suze n'offre aucune espèce d'agrément. Cette ville est mal bâtie, irrégulière ; le pavé écorche les pieds. On y voit encore les restes d'un arc de triomphe élevé par les fondateurs à la gloire d'Auguste, leur empereur.

De Suze à Turin, nous parcourons quarante

milles ; nous en descendons plus de moitié, et nous voilà dans une plaine, dont l'air doux annonce un climat tempéré. Nous rencontrons de jeunes Piémontaises, en jupons courts, en chapeaux de feutre ronds et surmontés de plumes noires. Les vignes embrassent les ormeaux ; les mûriers bordent la route ; les prairies sont riantes, encore vertes, et des faucheurs en coupent la dernière herbe.

Nous atteignons *Rivoli*, situé sur une colline, où plutôt sur le coude-pied du mont Cenis : c'est une maison de plaisance des rois de Sardaigne. Ce château n'offre pas le même genre de beautés que les maisons royales, bâties aux environs de Paris. Une longue, large et belle allée conduit de Rivoli à Turin, pendant environ huit milles, toujours par une pente assez douce, quoique semée de pierres, qui roulent de la montagne que nous avons à droite. La plaine à notre gauche est belle, fertile, arrosée par un grand nombre de canaux, dans lesquels se répandent les eaux de la Doire. Cette plaine se continue en Lombardie, et s'étend jusqu'au golfe de Venise. C'est au

milieu des douces sensations que nous fait éprouver l'aspect d'un pays enfin civilisé, que nous entrons à Turin par la porte de Suze et la rue de la Doire, sans contredit la plus belle rue de l'Europe.



— N° V. —

TURIN.

—

Bei marmorei, pomposi epitaffi! ma se tu le schiudi, vi trovi vermi e fetore.

Foscolo, *ultime lettere di Jacopo Ortis.*

De beaux marbres, de pompeuses épitaphes! mais si tu les entr'ouvres, tu ne vois au dedans que vers et pourriture.

Telle est partout la société, et plus peut-être en Italie que dans les autres pays de l'Europe. Cet art de plaire en trompant, que l'on nomme politesse, tient tout à l'extérieur, et voilà pourquoi on s'en laisse séduire dans l'âge heureux des illusions. On entre dans le monde avec des dispositions bienveillantes, on est porté à aimer tous ceux que l'on rencontre; mais, dès qu'on connaît les hommes, il faut les mépriser ou les haïr; un vrai sage se contente de les plaindre, et cer-

tes, il a fort à faire s'il déplore toutes leurs imperfections. L'auteur qui m'a fourni l'épigraphe de ce chapitre, au moment où je trace ces souvenirs, jouit dans sa patrie d'une grande réputation. Il habitait Milan lors de mon premier voyage en Italie. Il a peint d'un seul mot le sort de cette terre antique, en l'appelant l'éternel domaine de la victoire. C'est en vain que sous le ciel le plus beau de l'Europe, après celui de la Grèce, les arts et la poésie ont répandu leurs enchantemens; l'esclavage politique n'a cessé d'enchaîner les nations généreuses qui l'habitent, et cette terre d'où s'élançaient les légions qui marchaient à la conquête du monde, n'a plus même la liberté de choisir ses dominateurs. Italie! Italie!

C'est dans la salle de l'administration des diligences que les voyageurs de celle qui nous a conduits à Turin se séparent aussi lestement qu'ils s'étaient pris à Lyon. Après avoir bu, ri, chanté et dormi ensemble, nous nous quittons sans nous dire adieu : ainsi vont les connaissances faites en route; si les mêmes hommes ne se rencontrent plus, ils en rencontrent d'autres, ce qui suffit aux habitans d'un monde fugitif. Comme je sortais du bureau, le voyageur dont j'ai parlé

s'approcha de moi, et me dit tout bas : « Je n'ai point voulu jusqu'ici vous adresser la parole, mais vous me connaîtrez dans peu de jours; je descends à l'hôtel de Londres, sur la place Saint-Charles; ne tentez pas de me voir avant que je vienne vous chercher. » Je le lui promis, et mon inconnu disparut.

Mon premier soin fut de chercher un logement, et je m'adressai à un *cabassino*, nom que l'on donne en Piémont aux commissionnaires. Je n'osai, par discrétion, me faire conduire à l'hôtel de Londres que je savais être le meilleur de Turin; mon guide s'étant emparé de mes paquets me mena dans une petite rue basse, au coin de la grande place du Château, alors la place Impériale, et j'entrai à l'hôtel de la Bonne-Femme, ainsi nommé parce qu'il a pour enseigne une femme sans tête.

Je ne voulus point dès le premier jour faire usage de quelques lettres de recommandation; il était trois heures, le tems était fort doux, je préférai donner un premier coup d'œil à la ville, et me promener sous ces belles arcades de la place du Château et de la rue du Pô que je n'avais fait qu'apercevoir.

Le cap français de Saint-Domingue est la seule ville du monde qui pour la parfaite régularité de ses rues puisse être comparée à Turin. La ville n'est point bâtie sur le Pô, qui coule à l'extérieur, au pied de la délicieuse colline qui la domine, mais dans la plaine.

Du tems de César, on appelait Turin *Colonia Julia*, mais déjà ses habitans étaient connus sous le nom de *Taurini*, d'où Auguste donna à la ville le nom d'*Augusta Taurinorum*. On croit, sans qu'aucun auteur donne à cet égard des documens certains, que le terme générique de Taurini vient de la beauté des taureaux que fournissait à Rome, pour les combats du Cirque, cette partie de l'Italie. Il y a vingt ans que l'on y voyait encore un taureau d'airain, en grande vénération parmi les habitans; il était placé sur le haut d'une tour située au milieu de la rue de la Doire ; mais comme elle avançait un peu sur la voie, les Français l'ont fait démolir, et le taureau fut relégué dans une des salles basses de l'académie, au grand regret des habitans. Ce taureau d'airain poussait quelquefois des mugissemens, et ceci n'est point une fable; comme il était creux, lorsque le vent s'y engouffrait avec

force, il produisait un retentissement que l'on entendait d'assez loin.

D'abord soumis aux Romains, Turin fut successivement ravagé par les barbares, les Goths, les Huns et les Hérules ; cette ville fut au pouvoir des Bourguignons; les Lombards s'en emparèrent à leur tour ; les Français la prirent au seizième siècle, au dix-septième sous les ordres du comte d'Harcourt, et l'assiégèrent encore au dix-huitième, commandés par Catinat qui venait de gagner la fameuse bataille de Staffarde. Au dix-septième siècle le marquis de Leganez assiégeait le comte d'Harcourt dans son camp, tandis que celui-ci assiégeait le prince Thomas qui, dans la ville, assiégeait la citadelle; horrible complication de malheurs, pour un peuple qui devait revoir, vers le commencement du dix-neuvième siècle, des désastres à peu près semblables. Le 15 messidor an VI (3 juillet 1798) les Français occupèrent la citadelle, du consentement du roi de Sardaigne ; Suvarow s'en empara l'année suivante, après un combat opiniâtre entre la ville et la citadelle qui sont contiguës. J'ai vu dans le palais Lascaris des boulets de canon incrustés

parmi des glaces, des tableaux et des dorures, dans les endroits même où ils avaient frappé. Enfin, en 1802, le Piémont ayant été annexé à la France, il fut divisé en départemens, qu'un décret de 1807 érigea en gouvernement général des départemens au delà des Alpes. Turin en était le chef-lieu ; ce gouvernement comprenait, outre le Piémont, l'état de Gênes, et, peu de tems après, on y ajouta les deux grands-duchés de Parme et de Plaisance.

Mais quittons bien vite le ton de l'histoire. Je m'étais promené pendant deux heures ; j'entrai, à la porte de Pô, au café du Rondeau, où je trouvai un petit bossu que j'avais connu à Paris, au commencement de la révolution. Je tais son nom, mais toutes les personnes qui ont été à Turin le reconnaîtront sans doute. Rien de plus drôle, de plus gai, de plus spirituel que ce petit homme ; il n'avait presque pas eu d'éducation, mais il était impossible d'avoir reçu de la nature un meilleur cœur et un sens plus droit. Sa difformité ne l'empêchait point d'être très-bien venu du beau sexe, et personne n'était plus galant que lui. Quand je le rencontrai,

il était avec une très-grande et très-belle femme de Volpian, ville du Piémont, et que l'on appelait la Volpianina. Après avoir causé quelque tems avec lui, je craignis de déranger son tête-à-tête, et je sortis ; grâces aux renseignemens qu'il m'avait donnés, je n'étais d'ailleurs point embarrassé de l'emploi du reste de ma journée; je savais qu'un excellent restaurateur français, nommé Dufour, était établi sur la place du Château; que non loin de là je trouverais un cabinet littéraire très-bien composé, à la librairie de Charles Bocca, et que le soir même on donnait au théâtre Carignano *la Donna Soldato*, opéra de Pavesi, dans lequel j'entendrais la fameuse Gafforini. Je monte d'abord chez Dufour, où j'aurais pu me croire encore à Paris, d'après la manière dont je fus servi, et par la quantité de Français qui occupaient la plupart des tables. On me montra un noble Piémontais, le comte de S......., qui y venait fort régulièrement ; deux officiers du septième régiment de cuirassiers, dont le dépôt était alors à Turin, sachant que j'arrivais le jour même de Paris, avaient lié conversation avec

moi, et me dirent quel était cet homme dont j'avais remarqué la figure sévère. Depuis dix ans, le comte de S....... n'avait dit un mot à personne; il indiquait avec la pointe de son couteau ce qu'il voulait qu'on lui servît. Il montait souvent à cheval, et fréquentait les théâtres et les promenades; mais rien ne lui faisait enfreindre la loi du silence éternel qu'il s'était imposé à l'âge de vingt ans, jouissant d'une assez belle fortune. Il avait eu le malheur, à cet âge, de commettre une indiscrétion, qui avait causé un duel dans lequel avait succombé son plus intime ami; il résolut dès lors de ne plus prononcer un seul mot, et aucune tentative, aucune séduction ne purent ébranler sa résolution.

J'étais presqu'à la porte du théâtre Carignano, situé en face de l'immense mais lourd palais du même nom, qui était alors l'hôtel de la Préfecture. J'entre par une fort petite porte, auprès de laquelle était un petit bureau, et je demande un billet de première; on me donne je ne sais quel billet que l'on me fait seulement payer vingt sous. Je monte

l'escalier ; je marche dans les corridors ; je cherche une ouvreuse ; personne ne me tire d'embarras. Je monte plus haut, toujours personne ; enfin, je redescends et je cherche à faire comprendre au buraliste que je veux aller dans une loge ; il me répond, dans un jargon aussi barbare qu'incompréhensible, et qui ne ressemble pas plus à l'italien qu'au français, et finit par me mettre dans la main une clé, en me prenant pour cela quatre francs. Je crus réellement qu'il se trompait, et en examinant la forme de cette petite clé, je craignis d'avoir demandé tout autre chose qu'une loge de spectacle. Cependant, plusieurs personnes étant survenues, un monsieur fort poli s'aperçut de mon embarras, et m'expliqua en très-bon français d'où il provenait. Le billet que j'avais eu d'abord était un billet d'entrée pour aller dans le parterre, où faire des visites dans les loges, si j'y trouvais quelqu'un de ma connaissance. Quant à la clé, c'était celle d'une loge dont j'avais la jouissance tout entière ; le numéro de la loge était sur la clé, et selon qu'il fût à droite ou à gauche, il indiquait le côté du théâtre où était la loge. Moi, qui espérais lier conversatiou avec mes

voisines, je me trouvai tout seul aux premières, séquestré du reste de la société; et comme précisément toutes les autres loges étaient à peu près remplies, on jetait quelquefois les yeux de mon côté; genre de curiosité difficile à satisfaire, puisque la salle n'était éclairée que par deux quinquets à l'entrée du parterre, et deux de chaque côté de l'avant scène; aussi les femmes ne viennent point parées au théâtre, et avec la modicité du prix des loges pour une saison, celle du prix des abonnemens, c'est pour les familles un peu aisées une manière économique de passer son tems; et elle a bien son agrément, puisque toute la soirée on fait et on reçoit des visites. Il y a même des personnes qui font d'une loge pour toute la saison un objet de spéculation; elles envoient de tems en tems leur clé au café du théâtre, où on la loue pour la soirée, et vingt ou trente fois pendant les trois mois que dure le spectacle d'automne suffisent pour qu'on en ait joui gratis le reste du tems.

Les rideaux de soie placés au devant des loges, surmontés de draperies de même couleur, frappèrent mes yeux; le bleu, le vert, le

rouge, le citron, le violet, déposés régulièrement à chaque rang de loges, produisent un effet assez agréable, et donnent à la salle quelque chose de plus meublé que ne le paraissent nos salles françaises, où l'absence des spectateurs est beaucoup plus apparente ; c'était pour moi un spectacle nouveau, dont je m'amusai quelque tems.

Je connaissais de réputation la *Donna Soldato* et la *Gafforini*, pour qui cet opéra avait été composé ; je trouvai l'une et l'autre encore au dessus de ce qu'on m'en avait dit ; ces voix de contre-alto ont un charme prodigieux, et d'ailleurs aucune actrice italienne, avant que nous ayons vu à Paris Mme Pasta, n'avait joué et chanté avec autant d'expression que la Gafforini. On assure même que cette expression allait quelquefois si loin, que le vice-roi d'Italie, immédiatement après son mariage avec la princesse de Bavière, fit défendre à la Gafforini de chanter à Milan un certain air *che vuoi la bella Rosa*, qu'elle plaçait dans tous les opéras. Cette actrice avait d'ailleurs un autre genre de célébrité ; mais j'ignore jusqu'à quel point cette cé-

lébrité était méritée, quoi qu'ait pu me dire à cet égard mon spirituel bossu, qui était bien la chronique vivante de toute la haute Italie.

Après le premier acte de la *Donna Soldato*, je fus tout étonné de voir interrompre le spectacle quand on leva la toile pour la seconde fois. On représenta un grand ballet sérieux dans lequel je vis pour la première fois *i signori groteschi*, parmi lesquels était *il famosissimo* Calabrese, qui commençait à être un peu sur le retour, mais dont la force tenait encore du prodige. Les grotesques, hommes et femmes, s'élancèrent à tour de reins sur le théâtre, et le parterre fit éclater sa joie par des *bravi*, *bravi* vraiment frénétiques. Qu'on se figure des hommes et des femmes toujours en mouvement, sans qu'aucun de ces mouvemens soient modérés ; des tours de force succédant à des tours de force, des écarts, des sauts, des bonds, des pirouettes, des tournoiemens, dont l'œil ne saurait suivre la rapidité, tout cela sans aucune grâce, on en aura une idée parfaite.

Trois grotesques mâles et trois femmes étaient tous les six uniformément vêtus en matelots ;

l'une des femmes était fort jolie, et l'une des deux autres grosse d'au moins six mois; ce qui n'est pas extraordinaire, puisque l'Italie en a vu plus d'une interrompre les exercices de Terpsichore pour se réfugier sur le lit de douleurs de Lucine; il arrive aussi très-fréquemment, dans la toilette de ces dames, certains dérangemens qui répandent dans la salle une gaîté dont ne sont jamais intimidées ces modernes amazones. On a parfaitement dépeint la danse à la fois lourde et légère des grotesques, en disant qu'ils s'enlevaient comme une plume et retombaient comme du plomb. Aujourd'hui que j'y pense, il me semble que l'art du grotesque n'est autre chose que le genre romantique appliqué à la danse, et l'on trouverait entre les sauts périlleux de ces êtres bondissans et la danse d'Albert et de Vestris, la même différence qu'entre les romans de Lesage et les productions un peu grotesques de M. d'Arlincourt.

Après le ballet, on continua l'opéra, qui fut encore suivi d'un second ballet comique, dans lequel les grotesques firent de nouveaux tours aussi surprenans que les premiers. Le spectacle

fini, je rentrai à l'hôtel de la Bonne-Femme, où je pris quelques notes sur les premières impressions que j'avais éprouvées dans la première ville de l'Italie, et en vérité je ne pensais guère alors à en faire un jour confidence au public.



— N° VI. —

LES PIÉMONTAIS.

—

..........Carpamus dulcia, nostrum est
Quod vivis, cinis, et manes et fabula fies.
PERSE, Sat. V.

Cueillons des fleurs, elles sont à nous tant que nous vivons, car après nous ne sommes plus que vanité.

J'ÉTAIS depuis près de huit jours à Turin, quand je reçus une lettre de mon inconnu, et je dois dire que, vivant au milieu de toutes les distractions, je l'avais presque oublié. « Demain, 2 novembre, me disait-il, soyez à deux heures précises auprès de la citadelle, sur le boulevart Borghèse, en face de la fonderie de canons, et vous ne m'attendrez pas long-tems. » Cette lettre était sans signature, mais je devinai facilement d'où elle venait, et je n'eus garde de manquer au rendez-vous. Je me pro-

menais depuis une demi-heure, remarquant que tous les habitans étaient vêtus de noir, et que la plupart portaient un crêpe; car il n'y a peut-être pas de peuple qui marque par un recueillement plus solennel que le peuple piémontais la fête des morts. J'aperçus alors mon inconnu enveloppé dans un large manteau. « Monsieur, me dit-il en m'abordant, de longs malheurs ne m'ont que trop appris à juger, sur la physionomie des hommes, les pensées les plus secrètes de leur cœur; j'ai vu jusqu'à quel point j'étais l'objet de votre curiosité, et je ne vous cacherai point que je me suis plu à l'exciter; aujourd'hui je viens la satisfaire.

» Je suis le comte de Vivalda. Ma famille, riche et considérée, est l'une des plus anciennes de Milan; étant très-jeune, j'ai dissipé presque toute ma fortune; j'ai depuis voyagé dans toutes les cours de l'Europe; dans une heure j'aurai quitté Turin; songez que votre tête paierait la plus légère indiscrétion de votre part; je vais rejoindre mon monde, et rendre compte à mes amis des courses que je viens de faire pour nous assurer un honorable asile en Amérique; notre fortune est actuellement immense; je

partage avec le brave Meino l'honneur de commander les héros de Narzoli, que votre brigand couronné fait poursuivre par sa gendarmerie comme une troupe de brigands. Prenez cet anneau, et si jamais vous êtes arrêté pendant votre séjour dans toute la péninsule de l'Italie, il vous suffira de le montrer pour être traité avec respect par tous nos hommes. » Je ne pus dissimuler un vif mouvement de surprise et d'effroi. « Remettez-vous, ajouta-t-il en souriant, je ne suis point ici dans l'exercice de mes fonctions, et si vous ne partagiez le préjugé de la plupart des hommes contre notre glorieux état, vous verriez qu'il n'en est point où l'on puisse se livrer plus fréquemment à l'exercice de toutes les vertus. Il n'est point d'expédition si audacieuse qu'elle puisse nous faire reculer. Il y a deux ans, par exemple, le général Menou, gouverneur de Turin, nous faisait rechercher avec une incroyable activité; Meino et moi nous nous déguisons en officiers supérieurs de l'armée française; par nos intelligences dans la ville, nous nous étions procuré le mot d'ordre; à minuit, sous le prétexte d'un ordre d'urgence, nous entrons dans la chambre du

général, et nous restons seuls avec lui. Alors, nous nous faisons connaître, et nous disons au général : « Tandis que vous nous faites poursuivre, c'est vous qui êtes notre prisonnier ; faites cesser des poursuites inutiles, car une autre fois nous ne reviendrions pas ici pour vous donner seulement un avis. » Nous nous retirâmes alors, et avant la pointe du jour, nous avions regagné les montagnes où est établi notre quartier général. Lorsque la belle Mme Meino fut prise et conduite à Alexandrie, son mari, seul, en habit de colonel de la gendarmerie, se présenta de même chez le général, portant à sa boutonnière la croix d'officier de la légion-d'honneur, croix qu'il a bien gagnée en l'arrachant à Salicetti, cet Italien indigne qui a vendu Naples aux Français. Meino signifia au général qu'il lui donnait trois jours pour que sa femme fût rendue à la liberté ; deux jours après, Mme Meino était libre ; s'il en eût été autrement, à la fin du troisième jour, le général D*** était mort, et j'étais resté à Alexandrie pour dégager moi-même la parole de Meino. Au surplus, ne croyez pas que nous nous plaisions à répandre le sang des hommes ;

nous ne tuons que rarement, et quand on nous y contraint; notre troupe est soumise à la plus sévère discipline; jamais nous n'enlevons de femmes; jamais nous ne souffrons qu'il soit porté atteinte à leur pudeur. Si vous êtes curieux de le savoir, voici quelles sont nos expéditions habituelles : il y a en Italie un nombre considérable de riches propriétaires, nous nous emparons de leur personne; ils sont conduits dans un lieu sûr où ils sont servis et traités avec tous les égards possibles. C'est d'eux-mêmes que dépend la durée de leur captivité; nous les imposons à une somme toujours proportionnée à leur fortune; ils fixent l'époque à laquelle on devra l'acquitter; ils écrivent à leurs familles, indiquent en quel endroit la somme doit être déposée; nous nous chargeons de faire parvenir la lettre; ils restent en otage. La peine de mort est immédiate, si la moindre déclaration a été faite aux autorités; mais quand la somme est payée, nos hôtes sont reconduits, les yeux bandés, à peu de distance de leur habitation, et jamais nous n'imposons deux fois la même personne. Mais, interrompit Vivalda, il n'est si bonne compagnie qu'il ne faille quitter; adieu,

monsieur, je ne vous demande point de serment, car je n'en ai pas besoin; vous avez été curieux, sachez être discret, et ne perdez point la bague que je vous ai donnée; c'est un meilleur sauf-conduit que tous les passeports de la terre... » A ces mots il s'éloigna.

Tudieu! disais-je en moi-même, quel homme que ce comte de Vivalda! voilà une leçon dont je me souviendrai, pour ne pas faire une autre fois trop d'attention aux voyageurs silencieux. Cependant, je n'étais pas fâché d'avoir appris ces détails. J'avais peine à concilier les formes séduisantes du comte avec sa profession. J'ai appris depuis que lui, Meino et les hommes de leur troupe, après s'être plusieurs fois battus avec avantage contre la gendarmerie, avaient fini par être pris dans une ferme à laquelle on fut obligé de mettre le feu pour les en faire sortir; Meino était un jeune homme de vingt-quatre ans, de la plus remarquable beauté; ils furent conduits à Turin; ils étaient presque tous criblés de blessures. Ils furent jugés et condamnés à mort par la cour d'assises, et exécutés sur la place ordinaire des supplices, près la poste aux chevaux, dans le quartier des

Juifs. La croix de Salicetti passa de la boutonnière de Meino à celle du lieutenant colonel de la gendarmerie d'Alexandrie, qui était parvenu à l'arrêter. Alors seulement je ne me crus plus obligé à la discrétion sur ma singulière entrevue.

Cependant, je rentrai chez moi pour m'habiller en noir, car je ne connais rien de plus ridicule que de ne se point soumettre aux usages des pays où l'on est. J'allai ensuite me promener sous les arcades de la rue de Pô, et comme je vis que la foule des promeneurs se dirigeait hors de la ville, je la suivis machinalement. Je vis passer le prince Borghèse, qui faisait sa course accoutumée dans un élégant carricle attelé de deux jolis chevaux gris. Je remarquai sur toutes les figures un air de recueillement inaccoutumé; enfin, après avoir marché pendant un quart d'heure hors de la ville, au milieu d'une foule qui augmentait à chaque instant, j'arrivai au champ du repos, où autour d'une cour carrée sont construits des monumens réguliers au dessous desquels sont des caveaux destinés aux principales familles du Piémont.

On s'arrêtait auprès d'une élévation dont la terre était encore toute fraîche, et sur laquelle on avait déposé des fleurs; j'appris dans un groupe que la veille on y avait enterré une jeune et jolie fille de dix-huit ans. Réduite au dernier période de la misère, placée entre la mort et la corruption, elle s'était réfugiée entre les bras de la mort. Oh! que les riches qui sont livrés à tous les ennuis de la satiété trouveraient un bonheur facile dans l'exercice de l'humanité! L'heure s'avançait et le jour diminuait; je rentrai dans la ville après avoir suivi quelque tems les boulevarts extérieurs, qui forment autour de Turin une promenade charmante, depuis que les Français ont démoli les remparts. Je vis toutes les églises remplies de monde; les portes en étaient ouvertes et les passans s'agenouillaient jusque dans le milieu de la rue, et je me sentais plus que jamais livré à de noires idées, quand par fortune je rencontrai mon spirituel bossu qui montait en même tems que moi l'escalier de Dufour. « Tenez, me dit-il, si vous voulez que nous causions un peu tranquillement, dînons ensemble dans un cabinet;

car tout le monde me connaît, et dans les salons nous serions dérangés à chaque instant. — Très-volontiers. » A peine les garçons eurent-ils aperçu mon bossu que son nom vola de bouche en bouche, et le maître de la maison accourut lui-même pour nous demander ce que nous voulions qu'on nous servît ; il semblait que toute la maison fût à sa disposition. « Eh bien, me dit-il, quand nous fûmes seuls, comment trouvez-vous le séjour de Turin ? — Très-bien, en vérité; j'ai été présenté dans plusieurs maisons où j'ai été accueilli à merveille, et la société de ce pays me plaît beaucoup; j'ai même été présenté à la cour, et ce matin, quoique je ne sois pas un danseur, j'ai reçu une invitation de bal pour lundi prochain. — Vous verrez une réunion charmante; beaucoup de jolies femmes; moi, je n'y vais pas, et vous concevez pourquoi ; on m'a cependant pris plus d'une fois pour M. de B***, le mari d'une des plus jolies dames de la princesse, dont la taille est précisément aussi élégante que la mienne, et qui n'en bouge. — Il me semble, autant que j'en puis juger, que la société ici se compose uni-

quement de l'ancienne noblesse et des Français. — C'est cela même; la bourgeoisie vit entre elle; allez chez le riche banquier Nigra, vous trouverez des bureaux vieux et noirs, dont ne voudrait pas à Paris le commis d'un agent de change; le commerce de Turin ne connaît ni le luxe, ni les banqueroutes. Vous voyez une nuée d'hommes que l'on appelle avocats; mais ce n'est qu'un titre que prennent ici tous ceux qui ne sont ni nobles, ni artisans; nobles et avocats, tous sont bien avec moi, parce qu'étant venu dans ce pays avec les premières administrations françaises, j'ai rendu à tout le monde autant de services que je l'ai pu; une seule chose est affligeante en ce pays, c'est l'oisiveté de la jeunesse; tous les enfans des meilleures familles passent leur vie assis sur les bancs extérieurs des cafés, ou à jouer dans l'intérieur à un jeu du pays que l'on nomme *barziga;* les demoiselles, élevées très-sévèrement, ne vont pas dans le monde; quand elles sont mariées, libre à elles de continuer à être sages, ou de prendre un amant, quoique les maris soient jaloux comme des Siciliens; mais, à tout

prendre, vous ne trouverez dans aucune autre ville d'Italie autant de mœurs qu'à Turin. Les Piémontais, sous les anciens rois de Sardaigne, étaient les hommes les plus heureusement gouvernés ; c'était réellement le gouvernement paternel ; le moindre paysan qui venait à Turin pouvait entrer au palais et parler au roi, qui lui rendait justice ; mais on ne savait pas ce que c'était que l'administration ; l'usage de payer les employés était tellement reconnu, que les chefs n'avaient point de traitemens fixes, et vivaient de ce qu'on nomme des épices. — Mais comment se fait-il qu'une grande partie de la noblesse se soit attachée au gouvernement français, et remplisse tant de places de chambellans et d'écuyers de l'empereur ou du prince ? — Que voulez-vous ? Ce pays-ci est habitué à une cour, et il lui en fallait une ; on y aime en général la personne du prince, que sa qualité d'Italien rend plus propre à gouverner ce pays, quoiqu'il affecte de ne jamais dire un mot d'italien. Parmi les seigneurs, il en est plusieurs que je pourrais vous citer qui n'ont pris les places qu'ils occupent qu'après avoir écrit à

Cagliari, pour demander l'agrément du roi de Sardaigne; je crois bien que leur attachement à la France n'est pas très-sincère, et il faut convenir qu'il est assez pénible pour eux de voir ici tel Français, arrivé pour ainsi dire sans souliers à la suite du général Menou, rouler carrosse aujourd'hui, et les regarder du haut de son impertinence. Vous verrez tout le monde là lundi soir, car si je ne me trompe, il y a grand bal et souper. — Quand Napoléon est venu ici, comment y a-t-il été accueilli? — Comme un homme qui sait son monde; il a caressé les vanités du pays; il a dit que les soldats piémontais étaient avec ceux de la Bretagne les meilleurs de son armée; entrant dans la grande salle de l'Opéra, que vous n'avez pu voir, parce que l'on n'y joue que pendant le carnaval: « Je ne lui trouve, dit-il, qu'un défaut; c'est de ne pas être à Paris. » Le soir, la salle, convertie en salle de bal comme elle l'a été depuis pour la réception du prince et de la princesse Borghèse, était éclairée par des milliers de bougies, et offrait le plus magnifique coup d'œil que vous puissiez vous figurer. Il

eut soin de faire ouvrir le bal par une *montferrine*, danse du pays. Je veux vous raconter une anecdote de ce bal : Une demoiselle Alessi dansait devant Napoléon, et lui marcha par mégarde sur le pied. Celui-ci se retira en disant : « Eh! mademoiselle, vous me faites reculer. — C'est donc la première fois, répondit-elle ; » et toute la soirée il ne fut question que de la présence d'esprit de Mlle Alessi ; et je ne sais pourquoi on crut remarquer le lendemain qu'elle avait l'air un peu fatigué du bal. »

Cependant, nous avions fini de dîner, et pour la première fois depuis que j'étais à Turin, j'avais pris de bon café, parce qu'on l'avait fait exprès pour mon bossu ; quand je voulus demander la carte de notre dépense : « Nous la paierons par moitié, me dit-il ; mais permettez que je la demande pour moi ; elle coûtera moitié moins que pour vous. » Je fus en effet étonné du peu qu'il nous en coûta pour un excellent dîner, et il y aurait de l'ingratitude de ma part, si je ne payais ici un juste tribut de gourmandise aux excellentes truffes blanches du Piémont, incomparablement meilleures que toutes celles dont s'enorgueillit le Périgord.

Avant de nous quitter, nous nous donnâmes rendez-vous à huitaine, c'est-à-dire en sortant du bal, à six heures du matin, pour aller faire ensemble deux excursions *extrà muros*; l'une pour voir l'église de la *Superga*, et l'autre pour visiter le palais de campagne de *Stupinis*.



— N° VII. —

LA SUPERGA.

Tum Phœbo et Triviæ solido de marmore templum
Instituam.........
........Lectosque sacrabo,
Alma, viros.
VIRG., *Æneid.*, lib. VI.

Alors j'érigerai en l'honneur d'Apollon et de Diane un temple de marbre solide...... O déesse! je te consacrerai des hommes choisis.

Il faut bien que je dise quelque chose du matériel de Turin. La ville, qui est charmante en masse, n'est pas toujours aussi agréable en détail. La malpropreté y règne jusque dans les rues, dont le pavé rond, menu, et trop souvent aigu, offense la délicatesse des pieds parisiens; aussi les femmes ont-elles rarement un joli pied. Avant l'arrivée des Français, il n'existait pas un seul établissement de bains publics; le soir, la ville est triste, parce que les boutiques sont

fermées de bonne heure ; et comme aucune patrouille ne trouble les voleurs dans la jouissance de leur liberté individuelle, ceux-ci ont beau jeu pour frapper de réquisition la bourse des promeneurs nocturnes, quand ils ne sont point accompagnés. Cependant, l'usage des stylets était tombé en désuétude depuis qu'ils ont été défendus par la sévérité des lois françaises. Un Français, après beaucoup d'autres, avait été assassiné, mais pour un motif qui mérite d'être remarqué, puisqu'il prouve combien un assassin peut être chatouilleux sur la politesse. On sait qu'en italien on parle toujours à la troisième personne aux gens un peu distingués ; un Français, interrogé par un passant sur la chose la plus insignifiante, voulant faire voir quels progrès il avait fait dans la langue italienne, répond dans cette langue, mais à la seconde personne ; il se sent frappé d'un coup de stylet, accompagné de ces mots : « *Je t'apprendrai à me donner du* LEI. » Avec un pareil professeur, on doit faire de rapides progrès. L'été, on reste assez tard dans les rues, parce qu'il est d'usage de donner des sérénades ; le guitharriste Anelli était alors fort à la mode ; le dimanche on se

promenait dans le jardin du palais, dessiné par Le Nôtre, dans un espace fort resserré, et les toilettes ne le cédaient point en élégance à celles que l'on remarque aux Tuileries, dans l'allée du printems; le soir, on se promène en voiture, soit dans les belles allées du Valentin, château abandonné, soit sur la route de Montcallier, l'une des maisons de plaisance des rois de Sardaigne, située à une lieue de Turin, et qui alors était convertie en hôpital militaire; le beau palais de campagne de la Venerie avait été presque entièrement démoli; l'on ne trouvait plus à admirer que de magnifiques écuries, incomparablement plus belles que celles de Rambouillet. J'avais eu le tems de parcourir ces endroits assez rapprochés de la ville, et le secrétaire du prince Borghèse, dont je devais la connaissance à mon spirituel bossu, me fit voir le palais dans son plus grand détail.

Le prince habitait le palais Chablais, contigu au grand palais du roi. Celui-ci ne servait que les jours de grandes réceptions; je fus frappé de la richesse de son ameublement, et surtout de la recherche des parquets, presque tous à compartimens très-ouvragés et exécutés

en bois précieux, quelquefois même incrustés en ivoire. J'admirai long-tems les tableaux qui décoraient de vastes galeries, notamment la galerie intérieure des appartemens du roi, ornée des plus beaux ouvrages de Rembraud, fixés dans de riches trumeaux; et un petit salon où étaient un grand nombre de miniatures précieuses. Mais, ce que je ne dois point omettre dans mes souvenirs, c'est le boudoir et le prie-dieu de la reine. Sur la tablette même où elle s'appuyait pour demander au roi des rois sa bénédiction, l'artiste chargé du travail avait eu l'heureuse idée de représenter, en incrustation d'ivoire et de nacre de perle, une vue de la porte de Pô; là, des pauvres estropiés, des enfans dans la misère, sollicitaient l'aumône d'une grande dame, en lui montrant le ciel où elle trouverait sa récompense; de sorte que, dans ses prières, la reine ne pouvait oublier que le moyen de les faire exaucer était de venir au secours des affligés; la salle des gardes est aussi fort remarquable par son étendue, qui surpasse celle du salon d'Hercule à Versailles. Il y a encore à Turin, outre plusieurs palais particuliers, le palais d'Aoste, situé au milieu

de la grande place ; l'escalier est digne d'être admiré par tous les voyageurs, et imité par tous les architectes ; ce palais était occupé par les tribunaux , qui y rendaient la justice à peu près aussi bien que dans tous les pays de la chrétienté. Quand on est riche et puissant, quand on a une bonne table , un bon avocat et le bon droit de son côté, il est rare dans ce monde que l'on perde sa cause.

J'attendais le jour du bal avec une certaine impatience, sachant que je verrais réunie toute l'élite de la société. J'avais loué pour la soirée une voiture, ce qui n'est pas fort cher à Turin; et comme on m'avait dit qu'il fallait y arriver avant neuf heures, attendu qu'à cette heure-là le prince entrait dans le bal, et que quand il y était, personne n'était plus admis, je m'occupai de ma toilette : à huit heures j'endossai un habit habillé et mis mon épée à mon côté. J'arrive à huit heures trois quarts, et après avoir traversé la salle des gardes , plusieurs salons et le salon d'honneur, j'entrai enfin dans un salon immense, décoré avec richesse et élégance, choses qui s'accordent rarement ; il était tout éclairé en bougies, que portaient trois lustres et huit

grands candelabres non moins magnifiques. Je fus enchanté, pour ne pas dire ébloui, du premier coup d'œil; dans le haut du salon on remarquait un seul fauteuil; tout autour les dames étaient assises sur des chaises, et les hommes se tenaient debout derrière elles; car jamais les hommes ne s'asseyaient, excepté dans les salons où l'on jouait, comme aussi on ne quittait jamais son chapeau et son épée que pour danser. Avant le milieu de la nuit, je reconnus tout ce qu'il y avait de sage dans les conseils que donnait aux courtisans le maréchal de Richelieu, quand il leur disait : « Ne dites jamais de mal de personne; demandez toutes les places vacantes, et surtout asseyez-vous toutes les fois que vous en trouverez l'occasion. » Toutes les femmes étaient d'une élégance remarquable, et la plupart d'entre elles fort jolies; à neuf heures sonnant, un huissier annonça le prince, car jamais il ne faisait attendre, et lorsqu'il eut achevé le tour du cercle, en adressant la parole à presque toutes les dames, selon sa coutume, il ouvrit le bal avec des partners qu'il désigna, et le chambellan de service lui amena sa danseuse. Ensuite les contredanses se multi-

plièrent ; on les varia par des walses, des montferrines, des anglaises ; on dansa même l'antique périgourdine. Rien de plus animé, de plus gai que ce bal. A deux heures, le souper fut servi ; huit tables rondes étaient dressées dans deux grands salons carrés, et j'aurais peine à peindre la richesse des surtouts, des cristaux, de l'argenterie et des pièces de vermeille qui brillaient, éclairés par un nombre infini de bougies ; j'espérais que je pourrais enfin m'asseoir ; point du tout, les dames seules furent assises, et il me fallut souper de bout, le chapeau sous le bras et l'épée au côté ; malgré la beauté du coup d'œil, j'ai plus d'une fois maudit l'étiquette. Après souper, le bal recommença de plus belle, et finit quand le prince se retira, c'est-à-dire à cinq heures du matin. Je rentrai bien vite à l'hôtel de la Bonne-Femme, pour reprendre des habits bourgeois, et j'allai frapper à la porte de mon bossu, ayant résisté, non sans peine, aux argumens de la présence de mon lit, en faveur du sommeil.

Je trouvai mon homme tout habillé. « Eh bien, me dit-il, comment avez vous passé la nuit ? — Très-agréablement, je vous assure ;

mais je suis un peu fatigué. — Dormez une heure dans ce grand fauteuil, et je vous réveillerai à la pointe du jour. » J'y consentis bien volontiers. Je dormais à moitié, poursuivi par les airs de danse que je chantais malgré moi, quand il m'éveilla brusquement. « Partons, dit-il, nous prendrons un batelet sur le Pô pour aller jusqu'à la madone du Pilon, et nous ferons le reste du chemin à pied. »

Nous voilà donc sur la route de la Superga. Arrivé au vieux pont auprès duquel on commençait à faire construire le pont superbe dont le gouvernement français a embelli Turin : « Vous voyez bien cette petite église qu'on démolit, me dit mon compagnon. — Oui ! — Eh bien, il n'y a pas trois mois que toutes les bonnes femmes de Turin assuraient qu'on ne pourrait jamais l'abattre. — Pourquoi ? — Pourquoi ? Parce que la statue de la Vierge saurait bien s'y opposer. » Nous trouvâmes un bateau dans lequel nous descendîmes le fleuve jusqu'à la madone du Pilon, jolie église dont les eaux du Pô baignent les murs. Là, nous mîmes pied à terre ; nous laissons à droite la route qui conduit à Chieri, petite république long-tems indépendante sous

la domination romaine, et qui rêva encore son indépendance lors de la révolution du Piémont. Cinq des plus anciennes familles de Turin sont originaires de cette petite ville, et comme leur nom commence par un *B*, on les appelle ordinairement les cinq *B* de Chieri. Après avoir longé les rives du Pô, nous commençons à monter, et il y en a pour long-tems, car la Superga est élevée de trois cent cinquante toises au dessus du lit du Pô. Depuis plusieurs siècles, une image de la Vierge, placée sur cette hauteur, était en grande vénération dans le pays, lorsqu'au commencement du dix-huitième siècle, Turin fut assiégé par les Français; le roi alors régnant, Charles III, fit vœu d'y ériger une magnifique église, dédiée à la mère du Sauveur, si les Français levaient le siége; ils le levèrent, grâces aux prières de Charles III, et peut-être aussi grâces aux savantes opérations du prince Eugène. Autrefois, la Superga était célèbre par son séminaire, d'où sortaient beaucoup d'évêques, et d'où est sorti, entre autres, l'archevêque de Milan. Il nous fallut deux heures pour arriver au sommet de la montagne. Nous avions une lettre de recommandation pour l'excellent abbé

Avogadro, gardien de l'église, du monastère et des tombeaux, le seul des anciens chanoines qui y fût resté.

Il nous accueillit avec la plus rare obligeance, nous fit tout voir, et nous offrit même des liqueurs, hélas! de sa façon. Après avoir lu notre lettre, qui était d'une des personnes les plus considérables de Turin, il nous invita à déjeûner, et en acceptant, je crains encore que nous ne lui ayons fait commettre un péché, que l'on trouvera sûrement bien véniel. Je crois que dans l'effusion de son hospitalité, l'abbé Avogadro s'était trop avancé; il nous avait quittés depuis une demi-heure pour vaquer aux apprêts du déjeûner, quand nous entendîmes les cris d'un chien que l'on battait; nous n'y fîmes pas d'abord grande attention, quand voilà l'abbé, accourant d'un air consterné, qui nous raconte que son chien avait mangé l'omelette faite avec les seuls œufs qu'il possédât, et comme quoi il l'en avait puni. Nous eûmes pour déjeûner des macarons, de l'eau et des noisettes, et nulle part peut-être l'air n'est plus vif que sur les hauteurs de la Superga. L'église forme une croix, sur le milieu de laquelle s'élève un

dôme, où l'on monte par trois cent quarante-trois marches. Le dôme est construit, sur une échelle plus petite, dans les mêmes proportions que celui de Saint-Pierre de Rome. Dans une des chapelles latérales, est la Vierge de cire qui existait avant l'église; on fut vingt ans à terminer ce monument, qui coûta quatorze millions. Du haut de la Superga, on jouit de la plus belle vue qu'il soit possible d'imaginer. D'un côté, toute la chaîne des Alpes, qui s'élèvent comme de gigantesques remparts à une distance de vingt lieues, et qui s'en vont rejoindre à l'horizon les montagnes de la Suisse et du Tyrol vénitien; de l'autre, les Apennins, que l'on découvre au midi; et entre ces deux chaînes, les vastes et riches plaines du Piémont et de la Lombardie. Quand le tems est serein, on distingue, à l'aide de lunettes, le dôme de Milan, éloigné de trente lieues.

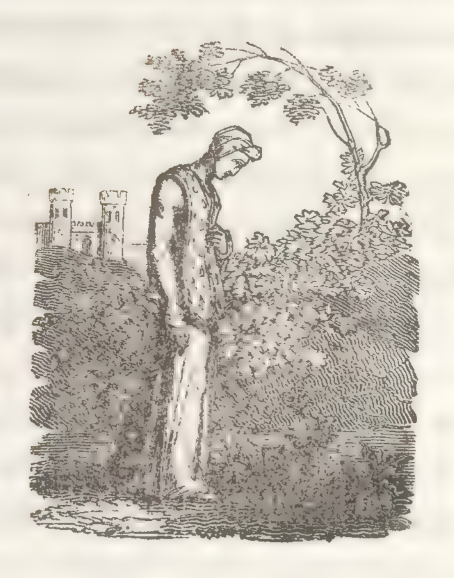
L'église de la Superga renferme dans ses souterrains les tombeaux des rois de Sardaigne, morts depuis la fondation de l'église; au tems de la révolution du Piémont, ces tombeaux allaient être profanés par la fureur d'une hideuse multitude, comme le furent à Saint-Denis les

tombeaux de nos rois; c'est à l'armée française que le Piémont en dut la conservation; ce fut le général Grouchy, alors commandant à Turin, qui fit déployer l'appareil d'une force salutaire, imposa aux furieux, et sauva de la dévastation ces religieux monumens. Dix années n'en avaient point effacé le souvenir dans le cœur des Piémontais.

L'église souterraine est divisée en trois caveaux spacieux, où, par un singulier mélange des attributs de la puissance et des débris de la mort, on remarque pour ornemens des têtes de mort, sculptées en marbre blanc, et surmontées d'une couronne. Le caveau du milieu est destiné à recevoir le corps du dernier roi; à gauche sont les tombeaux de la branche régnante, et à droite ceux de la maison Carignan; ils ne sont encore qu'au nombre de deux. Le dernier est celui de la grand'mère du jeune prince de Carignan actuel. « Voyez, nous dit l'abbé, voyez où repose la femme la plus belle et la plus vertueuse qu'ait connue le Piémont. Deux mois avant d'être atteinte de la maladie dont elle mourut, la princesse de Carignan vint visiter ces tombeaux; apercevant un rayon de soleil

qui pénétrait par ces soupiraux dans cet asile de la mort : « C'est là, dit-elle, que je veux qu'on place mon cercueil. » Comme l'abbé nous racontait ces particularités, un nouveau rayon de soleil vint briller sur la polissure du marbre, et produisit en nous une émotion difficile à peindre. Nous rendîmes grâces à l'abbé Avogadro de toute son obligeance ; nous ne pûmes retenir un sourire en apercevant le chien qui a tant de goût pour les omelettes, et nous descendîmes en causant sur tout ce que nous avions vu jusqu'à la madone du Pilon. Nous continuâmes à pied jusqu'à Turin, suivant les bords du Pô, et laissant à notre gauche les charmantes maisons de campagne disséminées tout le long de la colline, et que les Piémontais nomment *des Vignes;* les deux plus remarquables sont la vigne de la Reine et la vigne Chablais. Je passai à la poste en arrivant à Turin pour chercher mes lettres de Paris, pendant que mon bossu s'occupait de trouver une voiture pour aller à Stupinis; nous nous rejoignîmes pour déjeûner, et nous en avions grand besoin ; enfin, comme nous avions pris le tems sans le compter, il était près de trois heures quand nous songeâmes à partir ; nous

convînmes, d'un commun accord, de remettre la partie au lendemain; après une nuit et une journée aussi remplies, je ne trouvai rien de mieux à faire que de me coucher de bonne heure, et si le lecteur est aussi fatigué que je l'étais, je lui conseille d'en faire autant.



— N° VIII. —

MES ADIEUX A TURIN.

Lo scriver semplice e naturale m'è sempre piaciuto, parendomi ch'egli esprima il concetto più breve, e vivo, e chiaro, che il compilato con molt' arte.

DAVANZATI.

J'ai toujours aimé un style simple et naturel, parce qu'il me semble exprimer la pensée d'une manière plus brève, plus vive, plus claire, que les phrases travaillées avec beaucoup d'art.

J'AIME à m'appuyer sur l'opinion du célèbre traducteur de Tacite, de l'un des plus grands écrivains italiens qu'ait produit Florence, quoique Devanzati n'ait jamais été membre de l'académie de la Crusca; me voilà fort d'un pareil appui, et je continue à me livrer sans art et sans méthode au caprice de mes souvenirs, ne cherchant même pas à puiser dans des livres de quoi remplir les lacunes dont je ne suis pas le

dernier à m'apercevoir. Je devrais, par exemple, dire quelques mots de l'état des arts en Piémont, de l'académie de Turin, si bien dirigée par le savant, respectable et modeste comte de Balbe, de Mlle de Saluces, surnommée la Muse piémontaise; ne point omettre surtout que Turin a vu naître l'illustre mathématicien Lagrange; mais je parcours sans m'arrêter, semblable aux cultivateurs qui ne remuent que la superficie de la terre sans en sonder les profondeurs.

Le lendemain de mon pélerinage à la Superga, je dormais encore quand mon bossu entra dans ma chambre; il était neuf heures; une voiture nous attendait hors de la ville. « Avant de partir, me dit-il, je veux vous mener prendre le chocolat rue Sainte-Thérèse, chez Imoda Dalmazzo. » Nous entrons dans une grande pièce boisée, dont les parois avaient été noircis par le tems, et nous voilà assis à une petite table de bois, chacun sur une escabelle, savourant d'excellent chocolat, dans lequel nous trempons nos longues baguettes de Gressini. Nous étions presque seuls, car les Italiens ont pour habitude de prendre le matin une tasse de café à l'eau, qu'ils nomment du café noir, et

dans lequel il y a presque autant à manger qu'à boire ; nous trouvâmes chez Imoda un habitant d'Alexandrie que j'avais plusieurs fois rencontré ; il ne tarda pas à mettre la conversation sur le chapitre des femmes, sujet qui ne déplaît à aucun homme, et qui charmait particulièrement mon bossu. Pendant que la médisance allait son train entre mes deux convives, trois ou quatre femmes entrèrent chez le marchand de chocolat, accompagnées chacune de deux ou trois chevaliers, et le bruyant éclat de leur voix fit retentir les voûtes de la salle ; car rien n'est retentissant comme la voix des Piémontaises d'une classe un peu commune, si ce n'est celle des Piémontaises d'une classe distinguée. J'observai de nouveau combien la gaîté des femmes contrastait avec la figure des hommes, au moins sérieuse quand elle n'est pas triste, et je crois qu'en général les différences nationales sont beaucoup plus marquées entre les divers peuples, chez les hommes que chez les femmes.

Après une heure de conversation et d'observations assez amusantes, il nous parut qu'il était tems de lever le siége, et nous nous mîmes en route pour Stupinis. Le chemin qui y conduit

est charmant; des deux côtés sont des prairies arrosées par de vastes fossés garnis d'arbres, et dont l'eau est courante; car nulle part peut-être l'art des irrigations n'est porté aussi loin qu'en Piémont. Arrivé à l'embranchement de deux routes, mon bossu me fit remarquer une espèce de chaumière abandonnée. « Voici, me dit-il, une ruine moderne à laquelle se rattache un fait fort singulier, et qui prouve toute la barbarie de nos lois. Il y a six ans qu'un vol considérable fut commis à Turin. Deux voleurs audacieux, et qui jusque là n'avaient point passé pour des voleurs, s'introduisirent chez un riche particulier à l'aide d'une fausse clé. Ils furent arrêtés, jugés et condamnés à dix ans de travaux forcés. A cette heure, ils brouettent de la terre aux fortifications d'Alexandrie, et rien n'est plus juste; mais, lors de l'instruction du procès, la fausse clé ayant été saisie, on découvrit que celui qui l'avait faite était un pauvre diable de garçon serrurier, qui avait cru travailler, d'après un modèle, en tout bien et tout honneur, pour d'honnêtes particuliers. Impliqué dans le procès, la cour le condamna à cinq ans de travaux forcés. Lorsqu'il eut fini son tems, il

chercha de l'ouvrage et fut repoussé de tous les ateliers. Plusieurs maires s'opposèrent à ce qu'il s'établît dans leur commune. Ne sachant que devenir, il érigea la masure que vous avez vue, avec de la terre et quelques branches d'arbres, sur les confins de deux communes, espérant que chacun des deux maires le regarderait comme un des administrés de son voisin. Là, il vivait tant bien que mal du peu qu'il gagnait à remettre des clous aux chevaux, à faire de petits raccommodages aux voitures qui en avaient besoin; mais il fut encore inquiété dans son misérable asile. Enfin, cet homme était si malheureux, qu'il regrettait l'horrible tranquillité du bagne. Sans ressource, sans aucun lieu où reposer sa tête, il fait encore une fausse clé, s'introduit dans une maison, manifeste son intention de voler, dérobe en effet des objets de peu de valeur, et ne prend aucun soin de se soustraire aux perquisitions de la justice. On l'arrête, on le traduit devant la cour d'assises, où il se trouvait dans le cas de récidive, mais il avoua avec tant de candeur et le délit qu'il a commis et les motifs qui l'ont porté à le commettre, qu'il n'a été condamné qu'à six mois de réclusion; sa

peine expire dans deux mois, et l'on m'a bien fait espérer qu'à sa sortie l'autorité enjoindrait à un maire de le recevoir sur le territoire de sa commune. Concevez-vous une situation plus digne de pitié et d'intérêt? — Non, lui dis-je; mais puisque ce sont les hommes qui rendent la justice, il faut bien qu'elle ait ses erreurs; son essence n'en est pas moins divine. »

Cependant, nous étions engagés dans la belle route qui traverse la forêt de Stupinis; nous passons le Sangone, torrent très-calme en été, mais qui devient terrible lors de la fonte des neiges, et nous découvrons, au bout des belles avenues qui y conduisent, le palais le plus élégant que l'on puisse voir. Les rois de Sardaigne ne l'habitaient jamais; il servait seulement de rendez-vous de chasse à l'époque de la Saint-Hubert. Un cerf doré, élevé sur le haut du dôme, annonce de loin sa destination. Des communs de toute beauté, de belles écuries, des casernes, de vastes bâtimens réguliers, construits à droite et à gauche, s'étendent jusqu'à la cour d'honneur. Stupinis me parut réellement un séjour enchanté. Sous le dôme est une vaste rotonde, ornée de belles peintures à fresque; au

milieu de son élévation, règnent de larges galeries, par lesquelles on communique dans les appartemens du premier étage; le rez-de-chaussée, que l'on chauffe à l'aide de douze cheminées, donne d'un côté sur le parc, de l'autre sur la cour, et conduit aux appartemens d'honneur. Le concierge, en l'absence du marquis de Luzerne, qui en était le gouverneur, nous fit parcourir tous les appartemens, les jardins et les galeries. « Je veux, me dit mon bossu, vous racconter une anecdote dont ce palais a été témoin, pendant que Bonaparte y séjourna au moment où il se rendait à Milan pour se faire couronner roi d'Italie; mais je ne vous la dirai que dans la chambre même où le fait s'est passé. »

Il connaissait les tours et les détours de Stupinis aussi bien que s'il en eût été l'architecte; il me fit donc monter un petit escalier, situé au bout d'une galerie, dans l'angle gauche du palais, et me conduisit au premier dans un long corridor, des deux côtés duquel régnait une suite de petits appartemens; nous entrons dans l'un d'eux, où je remarque plusieurs portraits

de papes, et il me fait asseoir. « Cette chambre, me dit-il alors, était celle de la jolie Mme..., attachée à la maison de l'impératrice Joséphine. Napoléon, qui avait un passe-partout, vint une nuit dans sa chambre, sur les deux heures du matin; il ouvre; on l'entend, et la dame n'était pas seule; un des aides de camp de l'empereur lui tenait très-intime compagnie; celui-ci n'a que le tems de se laisser tomber du lit par la ruelle, et de se cacher dessous. L'empereur dépose sa lanterne sourde, allume des bougies, remarque beaucoup d'embarras, et distingue au milieu du désordre certains vêtemens qui ne font point partie de la toilette des dames. « Il y a un homme ici, s'écria-t-il; qui que vous soyez, je vous ordonne de vous montrer. » Il fallut bien obéir; l'aide de camp se montre, s'habille et s'en va; il craignait pour le lendemain la mauvaise humeur du maître, mais oncques depuis celui-ci ne lui reparla de cette aventure. — Ah! lui dis-je, je suis convaincu que vous exagerez; comment avez-vous pu savoir tous ces détails? Aucun des trois acteurs de cette scène ne l'aura sûrement racontée? —

Non, sûrement; mais allez dans l'appartement contigu et vous entendrez ce que je dis comme si vous étiez près de moi. » J'en voulus faire l'expérience, et je vis qu'en effet mon bossu pouvait bien avoir raison. Depuis mon retour d'Italie, je me suis quelquefois trouvé dans le monde avec la belle dame, et j'avoue que j'aurais préféré la rencontrer dans un bal masqué, tant je suis pénétré du devoir des historiens de vérifier les points litigieux de l'histoire.

La journée était magnifique, et nous dînâmes à Stupinis; mon bossu me raconta encore bien d'autres aventures scandaleuses de la cour du prince Borghèse, pendant que la princesse y fit un court séjour; mais je ne suis pas fâché d'avoir oublié ce qu'il me dit, tant j'aurais peur de succomber aujourd'hui au désir d'être indiscret. Il était nuit quand nous remontâmes en voiture, et, le long de la route, nous fûmes encore escortés, quoique la saison fût avancée, par des essaims de lucioles qui brillaient et scintillaient au dessus des prés nouvellement coupés pour la quatrième ou cinquième fois, car les herbages du Piémont donnent quelquefois jusqu'à cinq récoltes. A huit heures et demie, nous rentrâmes

en ville, et nous fûmes frappés en arrivant par la vue d'un incendie qui venait de se manifester dans le quartier de la Consola, nom que lui donne une église appelée Chiesa della Vergina Consolata. « Ce ne sera rien, me dit mon bossu ; ici un incendie n'a rien d'inquiétant ; le nivellement de la ville est si parfait, qu'au premier son d'une cloche, on fait venir dans les rues l'eau de la Doire, et au bout de très-peu de minutes, elle coule abondamment devant la maison incendiée. » En effet, nous nous dirigeâmes du côté où était le feu, et quand nous arrivâmes, il était déjà éteint. Ces eaux de la Doire sont si bien aménagées, qu'il suffit d'une très-petite quantité pour faire tourner les vingt-deux roues du moulin à poudre, placées en escalier à vingt pieds l'une de l'autre, de telle sorte que l'eau qui sort de l'une s'en va faire successivement tourner toutes les autres ; cette usine est citée avec raison comme l'une des plus parfaites. Je souhaitai le bonsoir à mon bossu et je rentrai chez moi.

Le lendemain, je voulus voir l'église de la Consola, que jusqu'ici j'avais oubliée dans mes explorations. Les dorures, les marbres, et le

maître-autel surtout, sont d'une grande beauté; mais ce qui me frappa le plus, c'est un genre de dévotion, alors nouveau pour moi. On ne peut se figurer la quantité immense d'*ex-voto* dont tous les murs de l'église supérieure, et ceux de l'église souterraine, sont tapissés depuis le haut jusqu'en bas. Dès qu'il arrive un événement extraordinaire, soit heureux, soit malheureux, on en fait le sujet d'un petit tableau, dont on fait hommage à la Vierge, et ceux que ces événemens intéressent vont s'agenouiller devant ces images. Là, on voit représentés des hommes tombant d'une fenêtre, des chevaux qui s'emportent, des enfans venant au monde estropiés, un nombre prodigieux de femmes en couche, des jambes, des bras amputés, des bateaux chavirant sur la rivière; tous ces tableaux y sont par milliers, et tous plus mal peints que les plus mauvaises enseignes; pendant que je me promenais dans l'église, une dévote cherchait le sacristain pour lui donner le portrait.... d'un ami? — Non. — D'une sœur, d'un frère? — Non. D'un amant? — Vous n'y êtes pas; le portrait d'un petit chien, que ses soins venaient de sauver d'une maladie.

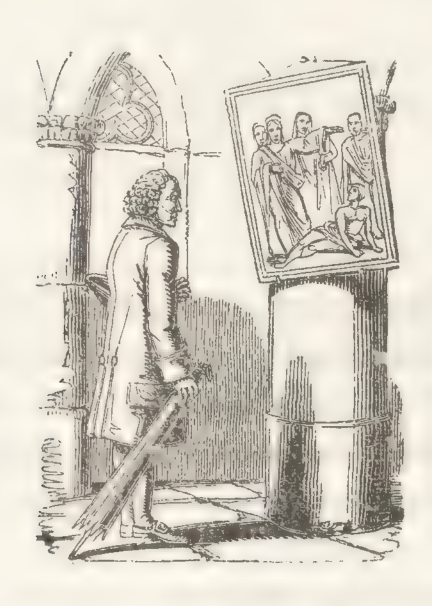
Je restai encore quelque tems à Turin, menant une vie fort agréable ; mais nous étions au vingt novembre, et je me déterminai à partir, comme la politesse veut que l'on sorte aujourd'hui d'un salon, sans rien dire à personne, excepté à mon bossu, qui m'avait tenu trop fidèle compagnie ; il me procura des lettres pour la plupart des autres villes d'Italie ; je vendis à un juif mon habit habillé et mon épée, pour ne pas être tenté d'aller à d'autres cours, et je ne m'occupai plus que de louer une place dans un voiturin ; chemin faisant, j'entrai, comme cela m'arrivait quelquefois, chez un distillateur, prendre un verre de *rosa bianca*, ou d'*alkermes* ; j'y répugnais d'abord un peu, mais je vis ensuite que la bonne compagnie ne dédaignait pas de boire, comme nous disons en France, la goutte sur le comptoir. On sait de quelle réputation jouissent les liqueurs de Turin. Les bouteilles sont fort chères, mais les consommateurs en ont beaucoup dans le fond d'un grand verre pour une petite pièce de quatre sous. Aussi, j'entendis raconter comment un Français très-original s'y était pris pour faire sa provision avec économie : il entre un jour, auprès de l'hôtel de la mairie, chez Mi-

chel Armandi, dont la distillerie est la plus renommée; il était accompagné d'un *cabussino* portant des bouteilles vides dans un panier, et il demande hardiment deux cents portions de liqueur de diverses espèces. A mesure qu'on les lui sert, il en remplit ses bouteilles, qui lui revenaient tout au plus à quarante sous, au lieu de cinq francs. Armandi, qui est fort riche, s'amusa beaucoup de cette originalité, qui, par le fait, contribua à achalander son magasin.

Je trouvai plus de voiturins que je n'en voulais; cette espèce de conducteurs peuple à certaines heures une rue où ils se tiennent habituellement. Douze au moins vinrent à moi en même tems, et vous n'aurez l'idée de leur empressement, que si vous avez voulu prendre une petite voiture de Saint-Cloud sur la place Louis XV, ou si, faisant le voyage de Châlons à Lyon, par eau, vous vous êtes arrêté à Tournus pour y dîner, sans être bien déterminé sur le choix d'une auberge. « Monsieur, me dit l'un d'eux, j'ai une excellente calèche et deux bons chevaux; je suis prêt à partir pour tous les pays; à cent lieues, deux cents lieues. — Je

veux aller à Alexandrie. — A Alexandrie ? Il vous en coûtera vingt-cinq francs ; votre souper et votre coucher à *Asti* seront payés. — Comment, mon coucher ? Nous serons donc deux jours en route pour faire vingt lieues ? — Nous arriverons après-demain de bonne heure à Alexandrie. — Comment, après-demain ? Pourquoi pas demain ? — Parce que nous ne partirons pas aujourd'hui. — Mais je veux partir dans une heure. — En ce cas, cherchez un voiturin qui n'attende plus que vous. » Alors un autre m'offre de partir tout de suite, si je veux donner cinquante francs. C'était l'associé du précédent. Un troisième se contente de quarante-cinq francs, un autre de quarante ; voulant en finir, et retirer de cette bagarre mes habits, sans être déchirés, je rappelai le premier qui s'était offert ; je m'arrangeai avec lui pour le lendemain ; comme je me disposais à lui donner des arrhes, il me mit dans la main un écu de Piémont. « Voilà, dit-il, qui vous garantit une place dans ma voiture ; je serai demain, de grand matin, à l' hôtel de la Bonne-emme. » Le lieu du rendez-vous me convenait très-fort ; je pas-

sai la journée avec mon bossu, qui aurait bien voulu que je restasse tout l'hiver à Turin; la vérité est que j'en fus plus d'une fois tenté, mais, comme dit La Fontaine, le désir de voir et l'humeur inquiète l'emportèrent enfin.



— N° IX. —

ALEXANDRIE.

—

O fera notte! Andiam : doman, col sole.....
ALFIERI.

O nuit cruelle!..... Allons : demain, avec le soleil.....

Ce ne fut pas avec le soleil, mais bien avant, car je ne dormis pas long-tems; mon voiturin, qui n'avait pas voulu partir la veille, à midi, vint m'arracher au sommeil dès les deux heures du matin, et nous voilà en route pour Alexandrie.

Le pas de nos mules me donnait le tems d'observer les plaines du Piémont. Je remarquai sur les parties montueuses des petits bœufs, couleur de café au lait, attachés à un timon, dont l'extrémité supérieure, courbée vers la voiture, s'élève à une coudée au dessus des

cornes. Quelques-uns de ces bœufs conduisent des petites charrues sans roues.

Nous avons dîné à *Villanova*, avec des pains sans levain d'une demi-livre, faits à peu près comme nos talmouses, compacts et faciles à rompre, au moyen des lignes qui divisent les trois parties d'un pain. Nous avions au surplus des gressini que je préférai.

Les têtes des paysannes étaient couvertes d'un long voile blanc, tombant derrière et sur leurs épaules.

La campagne me parut alors aussi fraîche qu'aux premiers jours d'automne en France ; elle conserve ici une température agréable un mois au moins plus tard que celle des environs de Paris.

On vend, dans ce pays, les poires, les pêches et les raisins à la livre de douze onces. Une livre de belles poires fondantes me coûta trois sous de France. J'en avais cinq, qui eussent valu trois sous pièce à Paris.

Je couchai à Asti, ville du *Montferrat*. *Victor Alfieri*, qui a créé la véritable tragédie en Italie, est né dans cette ville. Les Italiens

disent que cet homme célèbre réunit la grandeur de Corneille à la tendresse de Racine. Il mourut à Florence avec le regret de n'avoir pu fonder une académie permanente, et un théâtre italien.

Le lendemain matin, nous déjeûnâmes à *Quatordio*, et nous arrivâmes sur les deux heures après midi à Alexandrie, ville de guerre, hérissée de fortifications, de canons, et remplie de militaires français. Là, on n'entend qu'une musique guerrière. On ne voit d'abord que des bonnets de poil et de larges moustaches.

La ville est sale; les rues sont étroites, tortueuses et sombres; le pavé est menu, aigu; la place d'armes peut avoir l'étendue de la place Royale à Paris; elle est carrée. L'hôtel-de-ville, vieux bâtiment en briques, d'un style sévère, est construit sur le haut de la place. Dans la foule des promeneurs qui parcouraient cette place, j'ai remarqué beaucoup d'abbés, confondus avec des militaires, et très-peu de bourgeois, à l'exception des fonctionnaires civils français, que le gouvernement envoyait dans le Piémont et dans le pays de Gênes. Les prome-

nades m'ont paru tristes : il n'y en a pas d'autres que les remparts, qui n'offrent qu'obus, mortiers, canons, et sourcils froncés de factionnaires armés.

On dit que cette ville renferme trente mille habitans ; mais ils sortent peu de leurs maisons, surtout depuis qu'ils ont une nombreuse garnison française. Les élégantes de la ville se montrent rarement sur les promenades et dans les rues ; on y remarque des Françaises, femmes d'employés ou de militaires.

La citadelle, bâtie au nord, est estimée l'une des plus fortes de l'Italie. Un grand nombre de soldats travaillaient à réparer les fortifications, sous l'inspection des ingénieurs français. Trois mille forçats étaient employés aux travaux.

De Turin à Alexandrie, ainsi que dans cette dernière ville, l'air m'a paru lourd, épais et presque tiède. On n'entend à Alexandrie que tirer les canons et sonner les cloches. Un pont couvert s'étend sur le *Tanaro*, d'environ quatre cents toises de longueur. Les voitures le passent, ainsi que les gens à cheval et à pied. Il est fort curieux, et la perspective des deux côtés est remarquable.

Les pauvres y sont en grand nombre, comme dans toute l'Italie, presque nus, couverts de plaies et rampans.

A l'heure du spectacle, j'entrai au parquet. La salle est un peu moins grande que celle du théâtre de Carignan ; mais la bigarrure des rideaux et des draperies qui bordent le devant des cinq rangs de loges, offre un coup d'œil d'une irrégularité originale. A Turin, chaque rang de loge a sa couleur unique ; à Alexandrie, chaque loge a la sienne ; en sorte que les couleurs y sont tellement variées, qu'elles surprennent d'abord les voyageurs.

Les Italiennes occupent les loges ; elles sont mises avec assez de goût ; mais leurs modes ne sont pas d'une date aussi récente que celles des Françaises, qui prennent place au parquet avec les étrangers et des habitans de la ville.

L'orchestre et le chant, sans être aussi parfaits que dans les villes d'Italie du premier ordre, attestent toutefois l'étude italienne. Les grotesques, mâles et femelles, d'Alexandrie me parurent encore plus vigoureux, plus souples, plus disloqués qu'à Turin.

En général, l'aspect de la salle du théâtre

d'Alexandrie a quelque chose de plus rude et de plus étranger que celui des salles de Turin. Au surplus, la ville et ses monumens ont une teinte militaire, étrangère au poli des villes industrieuses.

Revenu à mon auberge, située sur la place d'armes, j'entrai dans un lit dont la paillasse était remplie de larges et grosses feuilles de maïs. Que l'on s'imagine le bruit que font ces feuilles sèches, pressées par le corps qui s'étend et se meut sur elles. Je ne m'endormis qu'après en avoir été vingt fois étourdi.

Le lendemain, il plut à notre voiturin de remettre à dix heures du matin notre départ pour Tortone. Le bruit de mes feuilles de blé turc m'avait éveillé à la pointe du jour. Tout en réfléchissant aux inconvéniens de ce bruit, propre à trahir certains secrets nocturnes, je me levai, et dirigeai mes observations vers la place d'armes.

C'était, à ce que je crois, un jour de marché. Les provisions me parurent abondantes. Les dames françaises, le panier au bras, confondues avec les cuisinières et les servantes ita-

liennes, parcouraient la triple haie des marchands et des femmes de campagne, enlevaient ou laissaient les provisions dont le prix me parut très-modéré. De beau et bon raisin ne valait qu'un sou de France, la livre de dix onces, et ainsi des autres fruits; à Turin, la livre est de douze onces.

J'avais parcouru toute la ville, observé quelques églises grisâtres et peu curieuses; je commençais à être rassasié de la vue sérieuse d'une ville de guerre, quand j'entendis l'airain sonner l'heure de mon départ. Notre direction était à Tortone, éloigné de quatre lieues de poste d'Alexandrie.

Me voilà donc encore une fois en voiture; je n'y étais pas seul, et j'y fis, comme on le verra bientôt, connaissance avec un Français qui habitait l'Italie depuis 1805. Nommé procureur impérial près du tribunal civil de Bobbio, il était venu passer quelques jours à Alexandrie, et retournait à sa résidence; je fus enchanté de me trouver avec un compatriote, et l'on verra par les chapitres suivans combien il avait recueilli de renseignemens précieux sur les peuplades renfer-

mées comme dans des tombeaux dans les vallées profondes des Apennins, peuplades dont les mœurs, presque primitives, sont aussi ignorées des Italiens eux-mêmes que le sont en France les mœurs des habitans des campagnes de la Basse-Bretagne.

Cependant, nous avions passé la Bormida, dont les eaux baignent le côté sud d'Alexandrie, et se joignent au dessous de la ville à celles du Tanaro, et déjà nous traversions les plaines à jamais célèbres de Marengo. Croirait-on, et je ne rapporterais pas ici une pareille puérilité, si elle n'était vraiment historique, croirait-on que l'astronome Lalande demanda que l'on changeât le nom de cette bataille qui venait de rendre de nouveau la France maîtresse de l'Italie, d'imposer à l'Autriche et de préparer la paix d'Amiens, sous le prétexte que le nom de *Marengo* ressemblait trop à celui de *Madame Angot*. Bonaparte, qui déjà songeait à descendre du faîte de sa gloire consulaire sur un trône impérial, eut de la peine à pardonner cette mauvaise plaisanterie à son confrère de l'institut.

L'abbé Delille, dans son poëme de l'*Imagi-*

nation, a chanté l'impression produite par l'aspect des objets extérieurs ; cette impression n'est jamais plus vive que sur un champ de bataille. Les yeux fixés sur la colonne élevée près du chemin, en face du village de Marengo, mon compagnon de voyage et moi nous ne nous parlions point, mais nos pensées étaient les mêmes ; tous deux nous voyions Desaix atteint d'un coup mortel, après avoir assuré le gain de la bataille ; c'est lui qui fut vainqueur, *tulit alter honores.*

J'avais d'abord résolu de me rendre directement à Florence, par Plaisance et Parme ; mais la société de mon nouveau compagnon de voyage me fit changer de direction, et je voulus l'accompagner à Bobbio. Nous étions encore sur le champ de Marengo, quand je me souvins d'un de ces faits dont fourmille l'histoire, mais qui n'en frappent pas moins, tant ils semblent parler en faveur d'une inconcevable fatalité : deux frères jumeaux, habitans d'un village des environs de Colmar, furent pris au commencement de la révolution par la première réquisition. Enrégimentés dans des corps différens, ils ne s'étaient point revus depuis la maison pater-

nelle; l'un, qui avait reçu plus d'éducation, était parvenu au grade de capitaine; l'autre était resté simple grenadier. Les deux frères se trouvaient à Marengo. L'affaire à peu près terminée, le capitaine obtient la permission d'aller embrasser son frère, dont le régiment était peu éloigné; à peine sont-ils dans les bras l'un de l'autre, qu'ils tombent tous deux frappés par un boulet de canon. Eh! qui pourrait expliquer les jeux cruels de la fortune!

Nous arrivâmes à un pont construit depuis peu d'années par les ingénieurs français. Ce pont a plus d'un quart de lieue de longueur; nous le passâmes à pied. L'extrémité de ce beau pont, établi sur un torrent, aboutit à la distance d'une petite demi-lieue de Tortone. Le torrent qui court sous ce pont s'étend ou se dessèche tour à tour; quelquefois réduit à un filet d'eau, il grossit tout à coup avec tant de force, il acquiert un volume d'eau si considérable, qu'il embrasse la largeur du pont, entraîne les hommes et les bestiaux qui traversaient son lit, dans la confiance que l'onde ne pourrait tomber des montagnes voisines avec une rapidité ca-

pable de les atteindre ; il ruinerait le pont lui-même, si l'on n'avait prévenu l'effet de ses chocs violens.

C'était un dimanche ; les bourgeois, les ouvriers de Tortone venaient par curiosité se promener vers ce pont, qu'ils observaient, ainsi que nous, en le traversant. Enfin, nous entrons, sur les trois heures après midi, dans une auberge qui nous parut un bâtiment vieux et irrégulier, dont l'aspect annonçait une des habitations mesquines d'une ville petite et grisâtre des *Apennins*. Le voiturin nous laissa dans cette auberge ; il avait à continuer sa route vers Voghera, et d'après ma nouvelle détermination, nous devions prendre le chemin des montagnes sur la gauche, pour nous diriger vers *Bobbio* par *Godiasco* et *Varzi*, situé sur le torrent de la *Stafora*.

Nous demandâmes deux mulets et un conducteur ; car dans ces montagnes, il n'y a de voie ni pour deux, ni pour quatre roues. En cherchant un loueur de chevaux que notre hôte nous avait à peu près indiqué, nous entrâmes dans une espèce de café. Deux petites chambres con-

tiguës, presque désertes, offraient cinq à six escabelles et autant de petites tables de bois à l'amateur de café, vraiment *à l'eau*, et d'une chaleur soutenue au même degré depuis trois ou quatre jours.



— N° X. —

RÉCIT.

Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose.
Boileau.

Pendant que nous prenions le café et le rossoglio, nous remarquâmes dans une seconde pièce trois ou quatre prêtres, et quelques bons bourgeois de Tortone, dont l'opinion flexible nous parut au thermomètre du jour, et nous avions peine à croire au dévoûment des abbés à Napoléon, au moment surtout où il venait de tenir envers le pape une conduite que ses plus zélés admirateurs n'ont jamais pu excuser. « C'est dans ce café, me dit le procureur impérial, que je m'arrêtai il y a plusieurs années, quand je vins pour la première fois à Bobbio; et puisque vous êtes curieux de détails sur les circonstances qui ont accompagné ma première entrée dans ce

pays, je vais vous satisfaire autant que ma mémoire me le permettra. Nous étions à la fin d'octobre 1805. Comme aujourd'hui, je vis une nuée d'abbés discourir avec enthousiasme sur la grandeur du gouvernement français qu'ils exècrent au fond du cœur. Je m'acheminai par des rues sombres et tortueuses vers le loueur de montures chez lequel je vais vous conduire; et puisque nous ne pouvons partir que demain, le récit de mon voyage d'alors vous donnera un avant-goût de celui que nous allons faire. Ces débris que vous avez aperçus sont les restes des fortifications et de la citadelle, dont les Français s'étaient déjà emparés en 1642; elles furent reconstruites, mais Tortone a été entièrement démantelé il y a quelques années. Vous avez remarqué sûrement, parmi les promeneuses qui sont venues jusqu'au pont, que les femmee de ce pays étaient lestes et jolies; mais le ciel vous préserve des auberges de ce pays; maîtres et valets, tous sont également malhonnêtes; car il n'y a point ici comme en France de femmes attachées au service des auberges.

» Ma figure française peut avoir contribué à obscurcir les figures des Piémontais auxquels

j'avais à faire. Je dois cependant faire une exception en faveur du maître de l'auberge de *Verone* à Tortone, ainsi que de sa famille, dont les physionomies m'inspirèrent de la confiance.

» Enfin, je fis marché pour un guide, un cheval et un âne, à défaut de mulet. Je devais les payer quatre-vingt-seize livres tournois. Le trajet à faire était de douze lieues de pays environ, et j'ai su depuis qu'en ma qualité d'étranger, et surtout de Français, je donnais quarante-huit livres de trop.

» Le lendemain matin, je fis placer une malle et des porte-manteaux sur les deux côtés du bât de l'âne; je montai le cheval paisible, qui ne dépassait guère le pas *asinier;* et mon guide, après avoir attaché une paire d'échasses sur l'âne, se mit à marcher en avant.

» Réellement mon équipage était comique, et je vis avec satisfaction, en sortant de la ville, la fin du divertissement que j'avais causé à quelques curieux. Mais j'étais là *incognito*, et le nom de l'auteur désintéressé n'aura pu être prononcé, d'autant mieux qu'aucun surveillant, ni l'hôte de l'auberge de Verone, n'avaient pris note de mon passeport.

» Nous voilà par monts et par vaux, que l'âne faisait parfois retentir de ses sons grossiers et discords. Mon guide quittait souvent la tête du cortége pour en pousser la queue ; bien entendu que mon cheval précédait l'âne qui portait mon butin, imprudence que je commettais, car je pouvais être lestement dévalisé, sans m'en apercevoir. Cependant, je ne perdis rien, grâces à l'activité de mon guide, qui parcourait fréquemment les deux extrémités de l'équipage, et que j'aimais à suivre des yeux.

» Nous montions et nous descendions alternativement des côtes aussi droites, aussi roides que celles décrites par le vieux chapelain. Nous franchissions des rochers à travers une chaîne des Apennins, tantôt nue, tantôt couverte de bois; nous suivions des sentiers étroits, baignés par des eaux roulantes, semés de cailloux et de pierres. Nous rencontrions des pauvres montagnards qui, pour nourrir leurs maigres bestiaux, leur donnaient à manger des feuilles de châtaigniers qu'ils battaient : ces gens ne récoltent ni paille, ni foin.

» Quand nous atteignions la cime d'une montagne, mon guide, pour me réjouir, s'écriait

en mauvais italien que nous allions enfin marcher en plaine. Eh ! quelle plaine ! c'était une montée moins rude, à la vérité, mais qui valait bien celle de Paris à Montmartre.

» Nous avions à traverser fréquemment un torrent qui, par ses sinuosités, se multipliait sous nos pas. Alors, mon guide détachait ses échasses, les ajustait sous ses pieds et sous ses bras, puis enjambait d'un pas large le torrent. Parfois il piquait, du bout de ses échasses, l'âne qui voulait ou boire, ou s'étendre au milieu des flots, avec la malle et les porte-manteaux.

» Plusieurs fois ce guide s'égara dans les détours des monts. Ne sachant alors où me diriger, il ordonnait une halte, puis courait de rochers en rochers jusque sur le plus élevé, afin de découvrir un passage. Lorsque ce moyen ne lui suffisait pas, ou qu'il rencontrait plusieurs sentiers, il cherchait la vue d'un homme, et déployant au loin la force de ses poumons, il demandait son chemin. Souvent même il allait trouver, à un quart de lieue, peut-être au delà, un pâtre avec lequel il s'expliquait, et revenait aussitôt à sa petite caravane, qu'il remettait en haleine.

» Je ne pouvais me défendre du sentiment que le comique de ma situation excitait, et tout en riant, nous arrivâmes enfin pour le dîner à *Godiasco*. Le Piémontais, déridé par l'espoir du bon salaire qu'il avait lieu d'attendre d'un Français qui donnait quatre louis pour faire douze lieues, avec dix jambes, ce guide courageux, dis-je, me fit voir avec un cri de joie, jeté à sa façon, le village sur lequel nous allions descendre. Il paraissait triompher d'avoir surmonté une route aussi difficile, comme s'il eût découvert pour la première fois le village qu'offrait à notre vue une espèce de plaine couverte presque entièrement du lit d'un torrent, en ce moment à sec, mais chargé de grosses pierres, jetées au milieu de cailloux sans nombre.

» Nous voilà donc à *Godiasco*, village que j'ai nommé plusieurs fois, parce que nous désirions ardemment d'y arriver, et qu'il valait pour mon guide, fatigué d'une route qui lui était à peu près inconnue, la plus belle ville du globe. Mon Piémontais pouvait être comparé, à l'égard de Godiasco, au Portugais *Alvarez Cabral*, lorsqu'en 1501 celui-ci découvrit la belle côte du Brésil.

» Un cabaret m'offrit une heure de repos. L'hôtesse pouvait être l'une des bonnes cuisinières de ces montagnes, mais elle m'avoua qu'elle ne savait pas faire une soupe au lait. J'insistai, en indiquant la manière de faire cette soupe. Mes indications furent exactement suivies. J'avais omis de comprendre le sel dans le mode prescrit, et on me servit une soupe au lait *au naturel*.

» J'examinai ensuite les habitations, que je trouvai pauvres, environnées de fumier, de poules, d'oies et de porcs. Je remontai le plus tôt possible sur mon cheval, et nous côtoyâmes pendant à peu près quatre heures les bords de la *Stafora*, dont les eaux, ce jour-là, restaient suspendues sur les hauteurs des monts voisins. Nous descendions un chemin assez doux, distant d'une demi-lieue environ de *Varzi*, lorsque j'aperçus deux cavaliers vêtus de noir. L'un d'eux s'arrête, descend de cheval, et pendant qu'il fait à terre la recherche de l'un des fers de sa monture, je l'atteins et le salue; ces deux voyageurs étaient prêtres.

» Mon salut m'est honnêtement rendu; le fer est retrouvé, l'ecclésiastique remonté, et nous marchons ensemble, avec son confrère.

» La conversation s'établit bientôt entre nous; l'ecclésiastique l'avait engagée le premier en français.

» Je ne cédais pas sur-le-champ à ses demandes; il cherchait à savoir où j'allais, et ce que j'étais. De mon côté, je l'interrogeai, et il me répondit franchement qu'ils étaient deux chanoines de *Bobbio;* qu'ils y retournaient par Varzi, où ils allaient passer la nuit chez l'archiprêtre, son ami et frère de son compagnon. « Je suis charmé, leur dis-je alors, de rencontrer des habitans estimables d'une ville où je vais exercer des fonctions publiques. »

» Les deux ecclésiastiques, curieux de connaître le caractère avec lequel j'arrivais dans leur ville, me nommèrent plusieurs des fonctions qui restaient à remplir, lorsque enfin j'avouai celle de procureur impérial près le tribunal civil.

» Alors je fus complimenté par mes deux chanoines, qui avaient déjà placé mon cheval entre les leurs, mais en file, car le chemin n'avait de largeur que pour la marche d'un seul. Mon premier chanoine me dit qu'il était impossible que j'arrivasse le jour même à Bobbio; qu'il n'y

avait que des cabarets malpropres à Varzi, remplis d'ailleurs de paysans venus à la foire, et qu'il était décidé que je les suivrais chez M. l'archiprêtre, curé de Varzi. Le frère m'assura que le curé se ferait une fête de me recevoir, et que nous souperions gaîment chez lui. J'objectai que je croyais devoir descendre chez le juge de paix du canton; mais les deux bons prêtres m'assurèrent que je me devais, comme étranger catholique, au curé du lieu, et ils piquèrent leurs chevaux qui poussèrent aussi le mien. Mon guide et son âne arrivèrent un quart d'heure après nous. Je n'entendis personne railler mon cortége, tout risible qu'il était; cependant j'assurai que je n'avais pu en trouver un autre à Tortone, et que l'âne devait être considéré comme une ressource du pays, à défaut d'autres montures. J'avais, au surplus, payé tout ce qu'il fallait pour obtenir un équipage plus convenable.

» Je fus accueilli par l'archiprêtre, qui vint à ma rencontre, au devant de sa porte d'entrée. Son frère le chanoine était accouru le prévenir de mon arrivée.

» Introduit dans sa maison, je fus frappé d'une

odeur forte qui, sans être agréable, ne me déplut cependant pas : un petit maître y aurait succombé. Je fus instruit que c'était celle des truffes blanches, si rares en France, abondantes dans ce pays, frontières du Montferrat. Les habitans les envoient aux puissances de Gênes, qui n'en ont pas tous les jours. Nous en mangeâmes en salade au souper.

» Avant le souper, je fus visité par des fonctionnaires publics, et par des prêtres de Bobbio, qui se trouvaient à la foire de Varzi. Un avocat, frère de l'archiprêtre, vint aussi me complimenter. C'était un assez bel homme, grand, mais jaune et réservé comme un Piémontais. Il parlait un peu français, et moi j'essayais l'italien, en sorte que nous nous entendîmes. Il devait retourner le lendemain à Bobbio.

» Le repas fut plus gai que je ne m'y attendais, surtout en Piémont, ou du moins dans un pays qui y touche de si près. On me donna la place principale qui, en Italie, est à une table d'un carré long, celle de l'extrémité supérieure, opposée à la porte d'entrée. J'étais entre l'archiprêtre et mon premier chanoine, l'un des vi-

caires de l'évêque du diocèse et du nom de *Conti*.

» Un curé de village fut le *goguenard* du souper, après toutefois qu'il eut bien bu et bien mangé. Au dessert, il chanta les *psaumes*, le *kirie*, le *magnificat*, sur le ton et avec la figure grimacière de son maître d'école, qu'il contrefit à faire pâmer de rire tous les assistans. Il copiait aussi le chant de ses paroissiens réunis, si bien que ce curé me parut formé pour figurer avec succès partout ailleurs qu'en chaire ou à l'autel. Cependant, il ne jouait que les ridicules de ses bonnes ouailles, sans songer aux siens.

» Je fus conduit de la table à ma chambre de repos, et je dormis paisiblement jusqu'au lendemain.

» Après le déjeûner, je reçus la visite du juge de paix, jeune homme d'une trentaine d'années, ayant la physionomie piémontaise, c'est-à-dire le visage brun, les traits prononcés, la figure sérieuse et le regard sous cape. Cependant il chercha à paraître franc avec moi, en me disant qu'il était bien fâché de ne m'avoir pas reçu chez lui; que le juge de paix pouvait espé-

rer de m'y voir descendre ; qu'il ne s'était déterminé à venir me voir que le lendemain de mon arrivée, parce qu'il n'y avait pas de liaison entre l'archiprêtre et lui. La même raison combattait sa visite du lendemain; mais je ne lui en fis pas la réflexion, et je me tins obligé de son honnêteté, en lui attestant que je regrettais qu'il m'eût prévenu. Vous saurez qu'en Italie l'usage est d'aller faire visite aux personnes que l'on considère, aussitôt qu'elles arrivent.

» Le juge de paix me pressa de passer chez lui la journée, en observant qu'il m'avait fait préparer une chambre, et que je devais au moins partager mon séjour entre l'archiprêtre et lui. Je me défendis de mon mieux; j'objectai que j'avais renvoyé mon guide et ses montures, de sorte que je n'avais, pour me conduire à Bobbio, que mes deux chanoines, qui partaient à l'instant, et qui avaient eu la bonté de me trouver deux chevaux. Ce brave juge insistait. « J'ai, disait-il, invité quelques amis pour vous tenir compagnie à dîner. Nous nous faisons une fête d'être à table avec vous. — Je ne puis absolument; je vous ai fait part de mes motifs. — Les chevaux vous attendront; on

s'arrangera avec le maître. — Remettons la partie à mon prochain retour à Varzi. » Pendant cet assaut de politesses, les chevaux avaient été sellés, mes bagages placés sur l'un d'eux; et, chose surprenante, mais qui se voit assez fréquemment en Italie, mon jeune avocat voulut tenir la bride du cheval pendant que je le montais, et l'un de ses amis me donna l'étrier. J'étais confus de tant de prévenances. A peine mes deux chanoines s'étaient-ils avancés à cheval, en plaçant le mien entre les leurs, que je vis arriver cinq à six autres cavaliers, prêtres et laïcs, qui accouraient des diverses rues du bourg. Ils se joignirent à nous, se placèrent en avant, en arrière, et formèrent un cortége, dont le fracas sur les cailloux de Varzi avertissait au loin les curieux. Chacun devisait, sans doute, suivant l'opinion qu'il avait des Français, et de ceux qui se montraient leurs amis de circonstance.

» Nous avions pris congé d'une douzaine de personnes, restées au devant de la maison de l'archiprêtre; les complimens, les saluts, les serremens de main, rien n'avait été oublié. Bientôt la cavalcalde se trouva engagée dans les

vallons et sur les montagnes. En sortant de la bourgade, on me fit observer les boutiques et les tentes, formées de feuillages plantés et courbés en berceaux, qui renfermaient, ou les marchandises de la foire, ou des buveurs, ou des danseurs. Ces nombreuses cabanes, qui se renouvellent ainsi chaque année, pendant cinq à six jours, donnaient au vallon un aspect pittoresque qui fixa mon attention.

» On descend, on monte pendant quatre grandes heures, de Varzi à Bobbio. Cette ville est séparée du bourg que nous avions quitté par le *Penice*, montagne des Apennins extrêmement élevée, et qui pourrait figurer avec celles des Alpes. Nous la franchîmes à moitié par le chemin pratiqué sur le revers.

» C'est de la hauteur où nous parvînmes que s'offrit enfin à mes yeux le but de mon voyage. Mes compagnons s'écrièrent, presqu'à la fois : « *Signore ! signore ! eccolo ! eccolo !* — Qu'est-ce ? répondis-je. — *Bobbio ! si, Bobbio !* » en me l'indiquant de leurs doigts. Ils me le montraient, non pas comme une ville remarquable, mais comme celle où j'étais appelé à résider

indéfiniment. « Voilà votre demeure, » semblèrent-ils me dire; et moi je repris tacitement, après l'avoir regardée : « Voilà ma prison. »

» Quelle découverte! quel aspect! une petite enceinte de maisons, aux tuiles jaunes, aux laves grises, jetée dans le fond d'un vallon étroit aux pieds du mont Penice, sur laquelle on descend pendant deux grandes heures, disparaissant et se remontrant tour à tour, selon les circuits d'un chemin tracé à travers les lignes dont, au nord, elle est environnée. Ce pays, que décrit Tacite, en parlant de la bataille livrée en l'an 536 de Rome, ne paraît pas avoir changé. Il n'y a que le pampre que saint Colombau y a fait croître qui depuis a pu adoucir ce site sauvage.

» Nous entrâmes avec éclat à Bobbio, petite capitale des bourgs et villages disséminés dans cette partie des Apennins, bâtie par saint Colombau, fondateur d'une maison de bénédictins en ces contrées.

» Je descendis chez mes deux chanoines, qui logeaient ensemble. La ville, coupée par des rues étroites, mal pavée, sale et sombre, est sur-

nommée, par les habitans des plaines voisines, l'*orinale del l'Italia;* cette expression la caractérise suffisamment. Elle est située sur les bords de la *Trebia*, torrent célèbre par la bataille qu'Annibal livra sur ses rives, près de notre bourgade, à Sempronius, consul romain, et par la victoire du général carthaginois.

» Le coup d'œil de l'intérieur n'effaça pas les impressions qu'avait produites sur moi le premier aspect de Bobbio. Je vis d'abord beaucoup de prêtres en robe d'un vieux noir rougi ; des laïcs en longues redingotes, la plupart trouées, et aux manches pendantes ; car ils placent leurs bras sous ces vêtemens : enfin, les oies et les cochons noirs criant ou grognant de toutes parts. Nos chevaux heurtaient ces animaux, qui ne leur cédaient la place qu'au moment de tomber sous leurs pieds, et la reprenaient aussitôt. Les maisons mal bâties, entourées de murs presque en ruines, n'inspiraient pas le désir de franchir leurs portes. Les demi-fenêtres étaient couvertes de papiers huilés et troués.

» Cette ville peut avoir douze cents habitans, et je n'y remarquai pas quinze maisons bâties avec soin.

» Notre arrivée mit la bourgade en mouvement. Il est rare d'y voir venir des étrangers ; et depuis la visite des Carthaginois jusqu'aux combats que les Français, conduits par Macdonald, ont livrés aux Russes, en 1799, sur la *Trebia*, je crois qu'il a été facile de tenir note des étrangers assez intrépides pour se jeter dans cette aspérité profonde. Les habitans se couvrirent de leurs souquenilles, et debout au devant de leurs maisons, ils ouvrirent de grands yeux à notre passage. Mes compagnons de voyage étaient connus, aussi je remarquais tous les regards fixés sur moi. Les curieux interrogeaient ; les promeneurs politiques des humbles arcades de l'unique et petite place du Dôme surent bientôt qu'un Français venait de tomber dans la ville, afin de compléter leur nouveau tribunal.

» Comme les habitans des montagnes sont malins, ils n'ont sans doute pas manqué de s'avouer réciproquement que je ne démentais pas ma nation, et que je devais avoir un grand courage. Quel autre Européen viendrait habiter Bobbio ? On ne comptait depuis un siècle

qu'un Piémontais, le dernier évêque et un commandant de place allemand, qui avaient fixé leur résidence dans cette sombre avenue du séjour ténébreux. »



— N° XI. —

BOBBIO.

—

Quod fuit durum pati, meminisse dulce est

SÉNÈQUE.

On aime à se souvenir du mal que l'on a souffert.

Mon narrateur s'enthousiasmait en me parlant des horribles beautés de sa résidence ; et quand par momens il s'interrompait : « J'espère, me disait-il, obtenir bientôt mon changement. » Tel est en effet le cœur de l'homme : il se plaît à embellir, aux yeux des autres, ce qui cause ses tourmens ; et ceux qui vantent le plus les charmes de la médiocrité, sont presque toujours ceux qui ambitionnent le plus les honneurs. Moi-même, ce n'est pas sans plaisir que je me rappelle ces vallées de l'Apennin, ces villages ensevelis au fond des vallées, et ces habitans

dont la plupart gagneraient beaucoup à ressembler au portrait que La Fontaine nous a laissé du paysan du Danube. Le lendemain, nous nous mîmes en route de grand matin, et mon procureur impérial, pour ne me laisser aucune surprise, reprit ainsi son récit:

« Aussitôt après mon arrivée, je reçus les visites de mes collègues, des nouveaux juges de paix; enfin, de tous ceux qui composaient le tribunal. Loin de ressembler aux Romains, qui adoptaient les lois des peuples vaincus, et plaçaient leurs dieux au Capitole, Napoléon voulait que les provinces réunies *librement* à son empire parlassent français, et renonçassent aux lois que leur situation topographique, leurs relations, leurs mœurs avaient établies depuis plusieurs siècles. Cette obligation jetait les administrateurs et les juges dans des opérations ou dans des interprétations souvent bizarres et ridicules.

» Nous fûmes bientôt à table. Elle était couverte d'un tapis de laine colorée, puis d'une nappe, puis d'un surtout. Chaque gobelet reposait sur un petit porte-verre de tôle peinte. Les bouteilles et les pots à l'eau étaient placés de même sur de plus larges pièces de fer battu;

sous chaque porte-verre et chaque porte-bouteille, on avait placé une feuille de mûrier ou de pampre, en sorte que la table était parsemée d'une verdure assez pittoresque. Nos serviettes étaient larges comme un petit mouchoir de poche, mais effilées avec art tout autour. Je ne savais où placer la mienne. Deux ais mobiles de bois, longs, attachés l'un à l'autre, revêtus de papier de couleur, tenaient d'un bout au plancher, et descendaient en éventail, à un pied de distance au dessus de la nappe : un domestique était chargé de faire mouvoir cette pièce sur toute la longueur de la table, au moyen d'une petite corde qui la mettait à sa disposition, et parvenait, par l'agitation de notre atmosphère, à la rafraîchir et à chasser les mouches, précaution sans laquelle elles auraient pris la majeure partie du dîner. Le repas commença par un verre de *vermout*, boisson jaune et amère. Les Italiens ne mangent pas beaucoup. On servit les potages : l'un de *lassagua*, sorte de pâte plate et large d'un demi-pouce ; l'autre de *vermicello*, long, arrondi, et gros comme un tuyau de plume.

» Vint ensuite la friture : il n'y a pas un repas

en Italie où l'on n'en serve d'abord sur un gros plat ; puis la poule bouillie, le bœuf avec des petits morceaux de foie découpés ; enfin, un gâteau de riz demi-cuit, garni d'ailerons, de foies de volailles, et jauni de safran. J'ai omis de noter le plat de figues qui fut servi, et mangé avec les entremets, c'est-à-dire avec la soupe.

» Nous ne fûmes pas servis avec symétrie. Une foule de mets étaient déposés sans aucun ordre. Un plat figurait seul ; un autre le suivait, ainsi de suite jusqu'au dessert. Les plats et les assiettes étaient d'étain, comme chez les montagnards d'Italie et les moines de France. Je n'ai pas trouvé la cuisine de mes chanoines fort délicate.

» Le dessert fut composé d'un melon, d'un fromage parmesan et de fruits. Le vin n'était pas mauvais : c'est une production du pays. On en servit peu de rouge ; la boisson la plus commune à Bobbio est un vin blanc ; mais il y a du choix, car, en beaucoup de maisons, on en sert de bien mauvais. Il n'y avait ni café, ni liqueurs après le repas. Le café à l'eau se prend le matin à jeun, et le rossoglio, c'est-à-dire la liqueur, assez mauvaise, du pays, et les bonnes liqueurs

de Turin, se boivent dans le cours des visites de la journée.

» Il est d'usage à Bobbio d'offrir un grand verre de vin blanc choisi, ou un petit verre de liqueur fine à celui qui vient, dans l'après-midi, faire une visite. Le domestique n'attend pas l'ordre du maître. Lorsqu'il voit entrer quelqu'un, il suit avec les verres sur un plat d'étain, et avec les bouteilles de vin ou de rossoglio. Le bon ton est d'accepter; c'est à celui qui fait des visites à en mesurer le nombre sur sa soif, et sur la force de sa tête.

» Le soir, je me mis à table, pour figurer seulement; on nous servit la soupe, de gros plats de viande, chargés de sauces au sucre, aux raisins, à la cannelle, au poivre en grain, et enfin un grand bassin de salade et des fruits, le tout ensemble en forme d'ambigu.

» J'eus beaucoup de peine à trouver du pain français, c'est-à-dire fait avec du levain; heureusement l'arrivée des Français en Italie avait introduit, même à Bobbio, l'usage du levain. Les pains sont petits, ronds et d'environ un quarteron.

» Je remarquai, en montant dans ma chambre

à coucher, que les portes étaient à deux battans, chacun trop étroit pour le passage d'une personne, de sorte qu'il faut ouvrir les deux indistinctement à tous venans, ce qui aurait contrarié l'étiquette française, et tout autre que moi. Remarquez qu'il faut, avant tout, écarter une grosse et lourde tapisserie qui couvre les deux battans, afin d'intercepter le courant d'air.

» Les demoiselles qui sont élevées chez leurs parens ne mangent pas ordinairement avec les étrangers ; si quelques-unes ont la permission de se montrer à table, elles mangent en silence, et n'attendent pas toujours le dessert pour disparaître.

» Le plus grand nombre des appartemens me parurent nus et froids. Ils sont vastes et pavés ; les murailles d'un blanc jauni ne sont revêtues que de glaces, longues de deux pieds environ, et larges de six pouces seulement, suspendues à plus de dix pieds de haut, autour de la chambre, au nombre de dix à douze ; elles ne sont que pour l'ornement, car il faudrait monter sur une échelle pour y porter la tête. Comme ces glaces sont un objet de dépense, car les manufactures en sont rares en Italie, les propriétaires écono-

mes ou peu fortunés suspendent à leurs murs des pans longs et étroits de papiers peints, collés sur bois, qui en tiennent lieu. Il n'y a pas de plafonds.

» Les Italiens sont mimes; ils ont des exclamations dont le monosyllable vaut des phrases entières. Leurs gestes expressifs, leurs grimaces même, qu'ils entendent parfaitement, sont un véritable langage.

» J'appris, le lendemain de mon arrivée, qu'un hôtel fort beau pour une si petite ville était habité par une marquise seule, noble de Bobbio, et d'une très-ancienne famille. On ne parlait pas du marquis, attendu qu'il habite fort peu avec elle; sa résidence est à Pavie, à huit lieues de distance. La marquise préfère le séjour d'une bourgade, parce qu'elle y est la première dame, et qu'elle y rassemble une petite cour. Elle s'appelle *Malaspina*. « Il était de mon devoir, me dit-on, d'aller lui rendre mes hommages dès le soir même. » Je remis la visite au lendemain, parce que je n'avais pas encore ouvert ma malle. Cette négligence fut une faute pour moi, et un délit pour le président du tribunal. Les petites villes d'Italie sont, comme celles de France, le

siége des rivalités et du caquetage. On dit à la marquise que le président m'avait laissé croire que ma visite n'était pas urgente. Ce brave homme accourut presque essoufflé, le lendemain matin, me prévenir qu'il venait d'être réprimandé à ce sujet par la marquise ; il m'engagea à venir, le soir même, rendre mes devoirs respectueux à Mme Malaspina, et lui faire mes excuses sur l'impossibilité à laquelle ma garderobe m'avait réduit la veille. « A ce moyen, nous serons, ajouta-t-il, vous et moi, excusés. »

» Je me prêtai volontiers à cette réparation, par égard pour l'un et l'autre, et j'arrivai un peu avant l'heure de l'assemblée à l'hôtel. Nous entrâmes d'abord dans une longue galerie, garnie des portraits des aïeux et aïeules du marquis et de son épouse. Je n'ai remarqué l'ordonnance de cette longue pièce que plusieurs jours après, car à ma première présentation il faisait nuit, et la galerie n'était pas éclairée. Je suivis de très-près le président pour ne pas m'égarer. Il s'arrêta avec moi devant un long canapé, sur lequel il déposa son chapeau, son vieux manteau blanc, son parapluie, sa canne. Il m'y fit jeter ma houppelande et mon chapeau. Nous parcourûmes les

pièces suivantes la tête nue; nous traversâmes deux pièces mal éclairées : le président marchait devant. Nous pénétrâmes enfin dans la plus petite pièce, dont le président m'avait ouvert la porte. Il me conduisit à un cercle de dames sérieuses, qui ne bougèrent pas de leurs places, et me présenta à celle qui occupait le côté droit de la cheminée, car il y avait du feu. Je vis à l'instant une quinzaine de têtes remuer de haut en bas à plusieurs reprises, y compris celle de la marquise qui, en ouvrant la bouche, me montra qu'elle avait les dents noires. Elle répondit en français à mon compliment, tourné en italien, que j'avais appris dans des livres. Les hommes étaient debout; plusieurs me rendirent, avec roideur, mon salut. Sur une douzaine d'hommes, je comptai huit à dix prêtres. La musique reprit aussitôt. C'était un abbé, jeune et joli, qui touchait du piano, dont il accompagnait une *aria buffa*. Je fus frappé des traits délicats, de la voix sonore, agréable, de l'aimable ecclésiastique, et j'en faisais un compliment intérieur à la marquise. Dans les momens de repos, je causai de musique avec l'abbé, qui me répondit d'un air joyeux et vraiment avec grâce.

Je l'ai toujours revu avec plaisir. Il était curé de Saint-Colombau depuis la suppression de ce couvent.

» Quelques jours après la marquise me tira à l'écart, un soir d'assemblée, et m'invita à venir dîner chez elle le lendemain. Je m'y rendis avec le président, et un prêtre ou deux. La table était couverte d'un tapis et d'une nappe, comme dans les maisons bourgeoises ; mais le linge était plus fin, et les serviettes plus amples. Nous fûmes servis en terre de pipe anglaise, et les mets avaient une odeur française, ce qui aiguisa mon appétit. Le *vermout* précéda la soupe. Il nous fut versé par les domestiques ; il n'y avait ni verres, ni bouteilles, ni aiguières sur la table ; par intervalles, ou quand nous faisions un signe, deux domestiques approchaient, chacun avec deux assiettes, l'une couverte d'un gobelet, et l'autre de deux très-petites bouteilles de verre blanc, contenant séparément du vin rouge ou blanc, et de l'eau. Le convive devait prendre chaque flacon, se servir à volonté, boire et rendre son verre. On servit le café et la liqueur dans la pièce où nous passâmes après le dîner.

» Je retrouvai chez la marquise à peu près les

usages français, et presque la conversation enjouée de nos salons. La marquise était âgée d'une trentaine d'années. Elle était blanche, fraîche et un peu grasse. Sa toilette ne me parut point étrangère. Elle recevait le journal des modes parisiennes, et consultait la gravure de chaque numéro. Quand il présentait quelques nouveautés à la portée des dames de la ville, elle leur faisait passer le précepteur du goût.

» Après le dîner, nous jouâmes au volant avec le sous-préfet, chevalier servant en première ligne de la marquise, avec une douzaine de prêtres ou d'abbés, qui arrivèrent successivement : chacun d'eux prit la raquette à son tour. Les Italiennes me parurent posséder l'art de contenter tout le monde. Le soir, l'assemblée se grossit encore d'une vingtaine d'affidés, tant dames qu'ecclésiastiques et laïcs. Une table longue d'une douzaine de pieds, sur trois de large, couverte d'un tapis vert et mobile, fut placée contre le mur blanc de la chambre. Les sigisbés se rangèrent exactement à côté de leurs dames ; celle qui en a deux les conserve à droite et à gauche. Si le nombre excède celui de deux, ils se posent par rang de privilége ;

c'est ce que l'entourage de la marquise me fit remarquer, d'après les indications d'un avocat, qui, complaisamment, dirigea mes découvertes. Les égards que les dames ont pour les étrangers sont tous subordonnés à ces dispositions, qui ne varient que selon les accidens auxquels les plus belles unions sont sujettes.

» On commença le jeu de la société, nommé *chuchu* (prononcez *coucou*), convenable aux réunions nombreuses. Ce jeu est composé de dix-neuf cartes doubles, portant chacune un numéro, depuis un jusqu'à quinze; cinq cartes du numéro cinq à quinze représentent *une prison*, un *chat*, un *cheval*, un *bregou;* enfin, le *chuchu*, qui est un hibou couronné, et la meilleure carte. D'autres cartes offrent les peintures grotesques d'un *fou*, du mot *nulla*, d'un sceau qui vaut moins que nulla; enfin d'un masque jaune, à hautes oreilles, qui vaut moins que le sceau, et qui est la plus mauvaise carte.

» Les cartes de ces deux jeux, mêlées par le tailleur, sont distribuées, après que cinq jetons ont été remis à chacun des joueurs, et que le panier a reçu leurs quotes parts en argent. Ce-

lui qui se trouve à la droite du tailleur, doit, s'il n'est pas content de sa carte (chaque joueur n'en a qu'une), la passer à son voisin, à moins que celui-ci n'ait une carte capable d'arrêter la sienne : alors il est tenu de la garder, toute mauvaise qu'elle puisse être. Ce passage de cartes s'opère ainsi successivement par les joueurs, à l'exception de celles qui arrêtent les autres, jusqu'à ce que le tour du cercle soit terminé au joueur qui est à la gauche du tailleur, obligé lui-même, s'il ne peut arrêter la carte de son voisin, de subir l'obligation de l'échanger.

» Quand un joueur rencontre la *prison*, le *bregou*, ou le *chuchu*, sa carte est arrêtée, et il paie un jeton au panier. S'il rencontre le chat, sa carte retourne de joueur en joueur, jusqu'à celui qui le premier lui a fait prendre un tour. S'il rencontre le cheval, il saute du joueur qui tient ce cheval au joueur placé au dessus de lui; les deux joueurs, par qui les deux fous se rencontrent, tirent chacun un jeton du panier, c'est ce qui s'appelle *faire farine*. Enfin, quand le tour est achevé, celui ou ceux à qui la plus basse, ou les deux moindres cartes restent, mettent un

jeton au panier ; ces tours sont répétés jusqu'à ce que tous les jetons, moins un, soient épuisés. Le joueur qui conserve ce dernier gagne, et tire l'argent du jeu.

» Voilà l'éternel jeu des soirées de Mme la marquise, qui occupe une nombreuse société. Ce jeu se vend surtout à Plaisance, où les fabricans l'intitulent : *Nuovo e dilettevole giuoco del Chuchu, o giuoco del matto in Piacenza ;* c'est-à-dire, nouveau et délectable jeu du coucou, ou jeu du fou à Plaisance.

» On peut être à peu près réputé fou, quand on se rend, tous les soirs, à ce jeu ; mais on ne l'est plus en jouant, à moins que les joueuses ne distraient leurs voisins par des douceurs, des tricheries qu'elles imaginent, pour des sacrifices que les sigisbés ne font qu'à leurs dames ; enfin, par ces variétés intéressantes, qu'une sensible Italienne conçoit si bien. J'eus bientôt remarqué que toutes les règles du jeu étaient sacrifiées au succès réciproque *della signora e del caro cavaliere*.

» En France, plus une femme a de goût pour

un homme aimable, plus elle se plaît à piquer son attention par des espiègleries, par des contrariétés : en Italie, ce procédé serait intolérable : tout est sentiment et tendresse. La moindre raillerie romprait la plus douce union.

» J'appris à cette époque, en deux mots, l'histoire de la famille du marquis *Malaspina*, dont la devise est *bona spina bonis et mala spina malis*. Elle est très-ancienne ; tout le pays des montagnes de Bobbio, les vallées de la Trebia, et celles de la Stafora, s'appelaient jadis : *Lingua di Malaspina*. Les fiefs de ces contrées relevaient tous de cette noble famille, dont les chefs furent des militaires enrichis par les souverains qu'ils avaient avantageusement servis ; mais cette famille s'est tellement étendue, elle a tellement multiplié ses rameaux, que ses descendans sont répandus dans toute l'Italie, et jusqu'à Vienne en Autriche. Aujourd'hui, beaucoup de Malaspina sont pauvres, et réduits à exercer des travaux ignobles. Un Malaspina de *Zerba* a épousé une paysanne, et fait à Bobbio, non loin de l'hôtel de la marquise, le métier d'un mince tailleur. Il m'a fait des commissions. Les

malins disent que M. Malaspina de Bobbio est un notaire qui s'est enté sur la bonne souche, en achetant ce droit de quelques membres pauvres de la famille.

» Je mangeais à la table du receveur particulier, mon voisin, qui me reçut au mois. Je trouvai difficilement du lait pour mes déjeûners. Il n'y en a que de brebis, fort peu de chèvre, et point de vache ; encore ce lait de chèvre ou de brebis est-il apporté d'une lieue à Bobbio. Que l'on juge des ressources de ce puits des montagnes !

» Le froid prit décidément à la fin de novembre. La neige tomba en aussi grande abondance que dans les pays les plus froids de la France. Le vent du nord la jeta dans la vallée profonde de la Trebia, au point que les précipices furent comblés, et que la ville en fut couverte, à la hauteur d'un à deux pieds.... »

Cependant, nous poursuivions la route que mon compagnon de voyage m'avait décrite avec une exactitude que je reconnus à chaque instant, et le soir nous arrivâmes à Bobbio, où il me donna l'hospitalité ; j'y passai trois jours,

pendant lesquels il me présenta chez la marquise dont il m'avait parlé ; et je n'aurai point l'indiscrétion de faire part à mes lecteurs de certaines conjectures que je leur laisse à deviner ; je regrettais sincèrement de ne pouvoir étudier les mœurs de ce pays, plus inconnues en France que les mœurs de toutes les peuplades des deux Amériques ; mais je voulais arriver à Gênes assez tôt pour y rencontrer un officier de marine de ma connaissance, qui devait s'embarquer au commencement de décembre sur *le Breslaw*, vaisseau de 74 canons, que l'on venait de lancer à la mer, et dont la destinée fut depuis, hélas ! trop semblable à celle de tant de bâtimens français : j'ignore dans quel port de la Grande-Bretagne il est actuellement.



— N° XII. —

DE BOBBIO A GÊNES.

Adieu, Gênes détestable,
Adieu, séjour de Plutus;
Adieu, l'ennui qui m'accable;
Mes yeux ne te verront plus.
MONTESQUIEU.

C'EST au moment où je me disposais à franchir le reste de l'Apennin, et à sortir des gorges où j'étais enseveli par un chemin encore plus affreux que celui par lequel j'y étais parvenu, que les vers du président de Montesquieu me revinrent à l'esprit ; et j'avoue qu'aujourd'hui j'ai peine à concevoir l'injustice de ce grand homme envers une ville qui mérite si bien le nom de *Gênes la Superbe*, que les Italiens lui ont donné, et que lui donnent aussi tous les étrangers qui vont la visiter. Je n'avais pas encore vu cette

magnifique cité, et ce que m'en disait mon hôte redoublait ma curiosité. Nous approchions de la fin de novembre, et la neige, qui commençait à tomber pendant les nuits, ne me permit pas de prolonger mon séjour. On aurait peine à se faire une idée des sites sauvages qui bordaient la route pendant ma traversée. Je pris un guide et partis de grand matin, après avoir reçu les adieux de mon hôte, qui me promit de m'écrire et de m'envoyer de nouveaux détails sur les mœurs des habitans de l'Apennin. Je suivis un sentier étroit que l'art n'a point tracé; les hommes à pied et les mulets en ont seuls marqué les sillons. Monter, descendre, remonter, redescendre encore, presque toujours entre deux précipices; telle fut ma route pendant deux journées, et j'eus l'occasion de remarquer que la terre des Apennins est beaucoup plus tourmentée, et pour ainsi dire plus saccadée que celle des Alpes; il en est de ces tortuosités montueuses et brèves comme des flots de la Méditerranée, dont les lames sont bien plus courtes que celles du vaste Océan. Les pieds de mon guide et ceux de ma monture roulent sans cesse sur les pierres, sur les cailloux, dont le sentier

couvert par l'éboulement partiel et journalier des rochers supérieurs. Aussi, les fers des mulets sont-ils mobiles : les clous ne les retiennent aux pieds qu'en laissant l'intervalle nécessaire à l'issue des cailloux qui se glissent entre eux. Je croyais d'abord que les fers de mon mulet se détachaient, et j'en fis plusieurs fois l'inutile observation à mon guide.

J'éprouvai des tourmentes, des chutes violentes de neige. Mon mulet franchissait jusqu'à pic des hauteurs qui m'auraient renversé sur la croupière, si je ne me fusse accroché au bât, dont les extrémités élevées me retenaient sur les étriers. Mais la vue des précipices, sur lesquels ma monture tournait successivement sa tête et sa croupe, me causait de si violentes distractions, que j'oubliais bien vite mon malaise. Un faux pas pouvait me précipiter à deux mille pieds de profondeur, à travers des épines et des roches aiguës. Le guide me fit remarquer que mon mulet mettait exactement les pieds dans les formes pratiquées depuis plusieurs siècles par ceux de ses prédécesseurs. Il me recommanda de le laisser marcher librement, parce que la bride, tirée à contre-tems, pouvait l'obliger à porter

le pied de côté, nous renverser, nous perdre à jamais dans l'abîme.

Nous apercevions par intervalles des villages qui s'élevaient fort peu au dessus de leurs sites, et en conservaient la couleur, car ils étaient bâtis avec la terre et les pierres des terrains d'alentour. Nous traversions de misérables hameaux jetés dans des gorges pierreuses, glacées, attachés au noir revers des monts, ou suspendus sur des crêtes arides. Un escalier extérieur d'une douzaine de degrés, à demi ruinés, conduit à chacune de ces tristes demeures.

Mon guide me dit qu'avant peu de jours le retour serait impossible par le même chemin; que les neiges ne tarderaient pas à remplir les vallées, les gorges, les précipices, jusqu'à la hauteur du centre des montagnes, tellement que l'on n'aperçoit plus alors qu'une vaste plaine hérissée de cimes blanches, couvertes de pins argentés; les sentiers et les chemins disparaissent, de sorte qu'il arrive souvent qu'hommes et montures roulent dans les profondeurs que les neiges surmontent.

Il n'y avait pas alors plus de sept à huit pouces de neige sur les hauteurs que nous franchis-

sions, et l'eau descendait en bouillonnant dans les vallées étroites que nous traversions. J'apercevais des collines cultivées en tertres, soutenus de murs à sec ou par des gazons.

Quelquefois mon mulet s'arrêtait au devant d'un rocher escarpé, dont il fallait suivre le chemin, soit pour prendre haleine, soit pour retourner sur ses pas, comme si la marche pénible qu'il devait entreprendre le rebutait. Il est arrivé plusieurs fois à mon guide de courir après ma monture, qui m'emportait en reprenant le sentier dont il venait d'achever le trajet.

Il faut noter que tout voyageur, dans les Apennins, se fait accompagner d'un guide à pied, qui marche devant lui, et porte sur ses épaules le porte-manteau du maître, dont on a soin de ne pas charger le mulet, qui, dans ces montées pénibles, a bien assez du poids de son cavalier.

Par intervalles, et lorsque le chemin est, comme disent les gens du pays, dans la plaine, on remarque des madones de marbre ou de pierre commune, d'un pied de haut, placées dans des niches; une petite lampe brûle devant

elles. Les prêtres des hameaux voisins entretiennent ces lampes, dont la dépense est plus que compensée par la générosité des passans, tel que mon guide. Il ne manquait pas de s'arrêter, de faire une courte prière à chaque madone, et de glisser un léger tribut dans le tronc de celles qui précédaient un passage difficile ou dangereux. Il m'avertissait en même tems du prix de son hommage, et il n'a pas manqué de me compter le montant de chacun d'eux. Il me dit que les muletiers avaient ainsi l'usage de prier les madones, et de déposer leurs offrandes en parcourant ces montagnes. Vers la nuit, nous nous arrêtâmes dans un petit village adossé à une montagne couverte de neige. Nous descendîmes devant un cabaret, d'un gris sale, dans lequel nous entrâmes par une porte basse, à moitié ruinée. Je remarquai que cette porte ne se fermait pas, et que l'unique fenêtre du cabaret n'avait ni châssis ni vitres. Il faisait froid, et je me jetai sur le banc de bois noueux, à dos élevé, que je vis placé en forme circulaire autour d'une marmite qui, suspendue à l'un des fagots du plancher, bout perpétuellement au

dessus du feu allumé sur une large pierre au milieu de la chambre. L'ouverture de la porte et celle de la fenêtre tiennent lieu de cheminée; malheur aux yeux délicats.

J'eus cependant la force d'observer que la marmite contenait une eau grise, espèce de bouillon, dans lequel un grand homme maigre vint, quand je fus entré, couper du pain noir ou violet. Deux ou trois morceaux de viande nageaient dans cette eau, et l'hôte les retournait avec une longue fourchette de fer à deux dents. Il alimentait le feu de branches de châtaigniers, dont les feuilles sèches épaississaient la fumée, au point que je sortis vingt fois, les yeux en pleurs, et que je rentrai forcément, le visage, les mains et les pieds glacés.

J'attendais que l'on dressât une table, et je ne demandais pas encore à être servi, quand je vis distribuer à chacun des convives assis sur le banc circulaire une écuelle de soupe dans laquelle entrait en même tems un morceau de viande. L'écuelle était accompagnée de pain violet et d'une cruche de gros vin de la même couleur. Déjà mon muletier avait sa portion;

déjà l'hôte avait vidé sa marmite, pour y faire bouillir des châtaignes qu'il venait de prendre sur les rameaux placés au dessus de nos têtes en guise de plafond. On ne me disait mot, quand je pris le parti de demander à souper. L'hôte, sans répondre, plaça aussitôt à côté de moi, sur le banc, une écuelle semblable à celles qui venaient d'être distribuées. Il fallut manger comme les autres. Ce fut ainsi que je soupai au milieu de nos commensaux muletiers, qui ajoutaient à la fumée du feu celle de leurs pipes. Je ne pus obtenir ni table, ni nappe, ni serviette, ni fourchette, ni couteau. Je terminai mon souper avant les muletiers, dont le repas avait devancé le mien.

J'étais fort inquiet sur la qualité du lit que je supposais à ma disposition. Je voyais les muletiers sortir un instant dans la rue, rentrer, reprendre leurs places, et s'endormir en fumant. Je m'applaudissais, en supposant que, par économie, ils ne demandaient pas d'autre gîte pour la nuit, et que s'il y avait un lit, il me serait destiné, lorsque je vis l'hôte, après souper, prendre place sur le banc commun,

et faire mine de dormir. Je prévins aussitôt son sommeil, et le priai de me conduire dans une chambre à coucher. « Hélas ! me répondit-il, je n'ai d'autre chambre que celle-ci, ma chambre à four, où couche ma famille sur des feuilles de maïs, et l'étable de mes moutons. » A ces mots, il *ferme l'œil et s'endort*. En vain je demande s'il y a d'autres cabarets dans le village; en vain je sors, je parcours les rues boueuses, je frappe inutilement à quelques portes de chaumières; les habitans n'avaient tous que des litières de feuilles de blé de Turquie. Je me vis forcé de regagner mon misérable cabaret, et de dormir sur le banc au milieu de rustiques inconnus.

J'étais depuis long-tems éveillé, quand l'hôte se mit à tousser avec tant de violence, qu'il remit sur pied tous les muletiers; ceux-ci payèrent, presque sans mot dire, la taxe du cabaret, réduite à quatre *parpaïoles*, monnaie de Gênes qui vaut sept à huit centimes.

Je voulais observer, et je laissai expédier les convives, qui rechargèrent leurs mulets, et disparurent bientôt au dessus de la première montagne.

Comme le maître du cabaret m'avait paru taciturne, je lui présentai une pièce française de cinq francs pour moi, mon guide et mon mulet. Il se disposait à me rendre une poignée de parpaïoles, lorsque je lui dis que le reste était pour lui. Je le vis aussitôt perdre son sang froid : sa langue, ses jambes parurent se délier. Il me fit de grandes excuses de ne m'avoir pas deviné. Il courut m'ouvrir une chambre, renfermant, entre quatre murs bruts, un châssis de bois vermoulu, couvert d'une paillasse, dont les feuilles sèches sortaient des trous pratiqués par les souris, et me protesta que je n'en aurais pas d'autre, si je revenais chez lui ; de là, il courut à mon guide et au mulet, aida à lui remettre son bât et sa bride, le conduisit lui-même au devant de l'entrée de sa maison, me tendit l'étrier, me souleva sur ce bât, plus élevé que celui d'un cosaque, et me salua profondément. Mon guide reçut, à ce qu'il me dit en route, un verre d'eau-de-vie de gratification.

A mesure que nous approchions de Gênes, les montagnes s'abaissaient ; nous montions quelquefois, et nous descendions plus souvent.

Nous avions même quelques trajets de plaine à parcourir, mais dans des gorges et sur des sentiers au bord des torrens. A cinq lieues de Gênes, je remarquai des morceaux de marbre noir, ainsi que des pierres veinées, dans le lit de ces torrens presque à sec.

J'observai que les habitations à portée de notre vue étaient éclairées par un si grand nombre de fenêtres, que les bâtimens me parurent éclairés comme des lanternes.

Nous arrivâmes à *Cassolo*, où je restai à contempler un aqueduc tellement élevé, qu'un homme vigoureux peut à peine lancer un caillou au dessus du faîte. C'est un ouvrage des Romains qui s'étend sur quatre lieues jusqu'à Gênes. Il est situé dans une vallée étroite.

Lorsque les Autrichiens firent, en 1800, ce fameux siége de Gênes que *Masséna* soutint avec une si terrible énergie, une arche de cet aqueduc fut par eux rompue, afin de priver d'eau les assiégés.

Deux milles plus loin, on voit un autre aqueduc; puis au delà un troisième, sur la montagne à droite qui touche au *Borgo*, faubourg de

Gênes. Tous ces ouvrages sont admirables par leur étendue, leur élévation et leur solidité. Ils fournissent à Gênes d'excellente eau, que des robinets distribuent dans chaque maison. Les Génois n'en n'ont pas d'autre.

Nous nous rafraîchîmes à *Cassolo*, dans une auberge bâtie au fond des montagnes, au pied du grand aqueduc, dont plusieurs filets d'eau s'échappent avec un bruit qui se prolonge dans ces gorges, en sorte que notre auberge me parut humide, froide et mélancolique. Le vin que nous y bûmes n'était guère propre à nous réchauffer, car il avait le goût et la couleur de jus de mûre.

Bientôt les coteaux penchent vers la mer, dont nous approchons. Ils sont couverts d'oliviers, dont la vue est d'une telle tristesse, que c'est peut-être pour cela que les anciens ont fait de l'olivier l'arbre de la déesse de la sagesse.

Nous parvînmes enfin au faubourg appelé le *Bisagno*, qui n'annonce pas plus Gênes-la-Superbe, que l'on ne reconnaît la capitale de la France quand on y entre par la barrière d'Enfer.

Nous parcourûmes ce faubourg pendant une demi-heure, et nous arrivâmes à la porte de la ville.

A peine arrivé, je pris un commissionnaire génois, que le maître de l'auberge me donna comme un homme sûr, et je pénétrai sous sa direction à pied dans la ville, cherchant un hôtel propre dans un beau quartier.

Plus je m'enfonçais dans la ville, plus les rues devenaient étroites ; tellement que deux personnes qui se croisent peuvent à peine y passer librement. Je cherchais ces beaux palais de marbre si vantés ; j'en apercevais à la vérité un assez grand nombre, mais je ne pouvais les observer. Situés dans les rues dont la largeur était tout au plus de six pieds, comment mesurer leur hauteur sans se rompre le cou ? Je maudissais déjà les vaines renommées, et je commençais à me rendre à l'avis de Montesquieu, lorsque j'arrivai à la place *delle Fontane Amorose*. Cette place, sans être carrée ni spacieuse, est formée par des palais de marbre, dont les couleurs variées offrent un coup d'œil régulier. J'entrai, en tournant un peu sur la gauche, dans les trois rues principales de la ville, *Nova*,

Novissima et *Balbi*. Ces rues sont dignes de Gênes-la-Superbe. La perspective en est admirable. Elles sont pavées de larges dalles, sur lesquelles on marche comme dans une vaste galerie. Ces trois rues sont antiques, ornées à droite, à gauche, de magnifiques palais de marbre de couleurs variées, dont l'effet est imposant; elles sont spacieuses. J'observai facilement ces beaux palais alignés, d'une architecture savante; le rouge, le blanc, le vert, le gris, le noir, les veines, les nuances de toutes couleurs se confondirent à mes regards, dès l'entrée de la première rue que l'on appelle Nova, et je les vis avec toutes les illusions de l'optique; je m'arrêtai à diverses reprises pour admirer. Je n'étais embarrassé ni par les voitures, ni par les chevaux, car il en court fort peu dans une ville dont les rues larges sont si rares.

Je n'entendais point mon guide, qui m'avertissait de ne pas m'engager plus loin, parce qu'il n'y avait plus d'hôtels garnis dans un si riche quartier.

Je rétrogradai, mais seulement jusqu'à l'une des rues voisines, où mon conductenr, chargé de mon porte-manteau, m'indiqua l'hôtel dit *la*

Villa. Je crus entrer dans un palais. En effet, un seigneur génois l'avait vendu à l'aubergiste. La grande cour, entourée d'une galerie à colonnes de marbre, arrosée par une fontaine de marbre placée au centre, présente un accès dont la grandeur me parut d'abord au dessus de mes facultés; mais l'hôte me rassura, en me disant que son hôtel était assez vaste pour recevoir des voyageurs économes. Il me promit au surplus une chambre sur la mer, et c'est ce que j'exigeais de lui. Je fus en effet placé dans une pièce modeste, au quatrième étage, d'où je dominais la vaste plaine liquide. Il n'est pas inutile d'observer qu'à Gênes, les premiers étages des palais et des grandes maisons ne sont composés que de salons riches et inhabités; que le rez-de-chaussée est abandonné aux domestiques, aux portiers, et autres gens de la maison; que les propriétaires riches, et les gros négocians n'occupent que les troisièmes et quatrièmes étages. En effet, dans les rues étroites des villes bâties entre la mer et les montagnes, les rez-de-chaussées, les premiers et seconds étages sont étouffans, surtout quand la chaleur est fixée dans ces circuits resserrés que le public

parcourt. Tout est boutiques sur les rues. Elles ne sont interrompues que par quelques palais ou hôtels, presque toujours précédés d'une grande cour. A peine logé, je payai mon guide, et je courus à ma fenêtre.



— N° XIII. —

GÊNES.

Nil adeò magnum, nec tam mirabile quicquam
Principiis, quod non minuant mirarier omnes
Paulatim.

Il n'est rien de si grand ni de si admirable au commencement, que chacun n'en diminue peu à peu l'admiration.

On a beaucoup critiqué l'exclamation de Corinne, lorsque, arrivée dans la vieille capitale du monde, elle s'écrie : « Le lendemain, je m'éveillai dans Rome. » Rien n'est cependant plus naturel que cette exclamation, et je m'en aperçus lorsque le lendemain je m'éveillai dans Gênes. C'est le matin que l'on a toute la fraîcheur de ses idées ; et, quand on voyage, c'est un mouvement machinal qui, en ouvrant les yeux, fait que l'on demande involontairement : « Où

suis-je? » Je me levai de bonne heure pour jouir de l'aspect de la mer. Il est difficile de peindre l'effet que produit la vue de cet élément, lorsqu'on le contemple pour la première fois. Cette unité majestueuse que présente une mer calme, qui n'a que le ciel pour horizon, frappe surtout lorsqu'on vient d'affronter les aspérités des montagnes. Je pouvais à peine m'arracher à cette vue, quand enfin, après avoir pris le chocolat d'usage, je me déterminai à commencer mes explorations dans la ville. Mon premier soin fut d'aller trouver l'officier de marine dont j'ai parlé précédemment, M. de Venancourt, l'un des hommes les plus aimables que j'aie rencontrés, et qui, par sa politesse et ses manières distinguées, faisait bien mentir le proverbe qui attribue aux marins un caractère de brusquerie que je ne leur ai guère connu qu'au théâtre. Il faisait ménage commun avec deux autres Français, M. Chaumel, directeur de la régie des sels et tabacs, et M. Agermann, aujourd'hui chef d'une des bonnes maisons de banque de Paris. Ces trois amis, bien que d'un caractère différent, étaient jeunes, gais, prévenans, et je me trouvai charmé de leur so-

ciété. Il ne fut plus question que de savoir comment et par où je commencerais ma tournée, dans une ville où tant de choses sont dignes de piquer la curiosité et d'exciter l'admiration. Dans mon impatience, j'aurais voulu tout voir à la fois. Ces messieurs m'engagèrent à dîner, et comme ils allaient chacun à leurs affaires, j'employai cette première matinée à visiter l'extérieur des palais, et à me promener dans la ville. Je décris moins ce que j'ai vu, que je ne rends compte des impressions que j'ai éprouvées : je pris avec moi un de ces hommes obligeans dont fourmillent toutes les villes d'Italie, et qui, pour un écu, sont à la dévotion de tous les étrangers.

C'est une chose prodigieuse que la richesse immobilière de Gênes; on ne peut comparer cette ville qu'à un riche magasin, dans lequel serait une foule d'objets précieux, qui n'attendent que d'être bien placés; Gênes est vraiment un magasin de palais, mais dont la plupart sont aussi entassés que les meubles de Jacob, ou les bronzes dorés de Ravrio.

J'observai d'abord des rues étroites dans les-

quelles la population se presse comme dans les rues les plus fréquentées de Paris. Comme dans aucune de ces rues, à l'exception de celles qui traversent la ville dans sa longueur circulaire, les voitures ne peuvent passer, presque tout le monde va à pied. Je dis presque tout le monde, car je rencontrai quelques chaises à porteur, que l'on nomme *portantines*. Pendant le jour, les femmes âgées en font seules usage, et tous les gens aisés en possèdent une à eux; autrement, quand on en loue, on court grand risque de succéder à un corps mort, car c'est dans ces voitures à bras humains que l'on porte les morts en terre, et que les élégantes, par un singulier contraste, se font conduire au bal. Une chose assez digne de remarque me frappa dès le premier jour, et je vis pendant mon séjour à Gênes que je ne m'étais point trompé : il n'existe peut-être pas une ville au monde où les femmes soient aussi jolies, et les hommes aussi laids; aussi est-ce le paradis des étrangers. Les Génoises ont presque toutes une tournure charmante, une physionomie régulière et expressive, et des yeux superbes. Je rencontrai sur la place

de l'Annonciade deux jeunes personnes d'une beauté ravissante ; mon cicerone me dit que c'étaient les filles du comte Negroni. C'est de Gênes que l'un de nos généraux avait ramené la belle Mme Tealdi, que l'on a long-tems admirée dans les bals de Paris sous le consulat. Le costume des Génoises est presque uniforme. Elles sont en général vêtues de blanc, et portent sur la tête un long voile de mousseline blanche, qui retombe sur leurs bras et sur leurs épaules, et que l'on nomme *mezzaro*. Comme les rues sont pavées en larges dalles de pierre ou de granit, et qu'il n'y a jamais de boue, leur chaussure, cette partie si essentielle de la toilette, est aussi soignée que celle des Parisiennes qui ne vont qu'en voiture et ne marchent que dans les promenades.

Mon cicerone était un ancien domestique de M. Durazzo, le dernier doge de la république, que Napoléon avait nommé membre de son sénat. Il me mena d'abord au palais de son ancien patron, le plus beau et le plus spacieux de toute la ville. On y entre par un vaste portique, soutenu par un double rang de colonnes de marbre. J'étais

émerveillé de la richesse des ameublemens, de la quantité de salons, de salles et de galeries décorés avec une richesse prodigieuse, et ornés d'une foule de tableaux; c'est dans ce palais que le prince Borghèse était descendu avec toute sa cour, lorsqu'au commencement du mois de septembre précédent il était venu visiter cette capitale de l'ancienne Ligurie, la ville la plus riche de son gouvernement. Pour Napoléon, il avait préféré le palais Doria, afin de coucher dans la chambre où avait couché Charles-Quint, bien que ce palais, presque abandonné, fût beaucoup moins habitable. J'étais comme ébloui de tant de magnificence accumulée pendant plusieurs siècles, et de cette profusion de marbres blancs de Carrare, et de marbres jaunes que les Génois faisaient venir à grands frais des montagnes de la Sierra Morena, lorsqu'ils partageaient avec les Vénitiens l'empire du commerce maritime. Telle était en effet la richesse de la ville de Gênes, que non-seulement elle n'avait point de dette publique, mais qu'elle possédait en outre trente et quelques millions de revenus en Suisse et

dans plusieurs petits états d'Italie. Je demandai à mon guide ce qu'il fallait penser de certains proverbes, peu favorables aux Génois, tels que celui-ci : « Il faut trois juifs pour faire un Génois. » Et cet autre : Montagnes sans bois, mer sans poissons, femmes sans pudeur, homme sans foi. — Signor, me dit-il en hochant la tête, il y a bien dans tout cela quelque chose de vrai, mais je ne dois pas trop, en conscience, vous faire les honneurs de mes compatriotes; tant que j'ai été au service de M. Durazzo, j'ai vu abonder chez lui toutes les personnes les plus distinguées de la ville dont je connais peut-être encore mieux le personnel que les monumens; je conviens que les Génois sont très-fins en affaires; j'avoue que nos montagnes ne produisent pas de bois, et que dans aucune ville il n'est aussi cher qu'ici; il est de toute vérité que la mer de Gênes est très-peu poissonneuse, et je ne nie point le goût de nos dames pour la galanterie; mais, s'il faut trois juifs pour faire un Génois, j'ose assurer qu'il faudrait plus de trois Génois pour faire tel ou tel de vos généraux et de vos fournisseurs. » Je m'étais attiré cette observation, et je n'eus rien à répliquer.

Après avoir visité dans tous ses détails ce palais digne d'un souverain, et admiré la vue magnifique que l'on découvre de la terrasse qui regarde la mer au dessus du port, j'entrai à l'église Santo-Lorenzo, située en face dans la même rue.

Santo-Lorenzo est la métropole. Cette église est d'ordre gothique. Le portail est incrusté de marbre blanc et noir. Une douzaine de marches conduit à la principale porte, de sorte que quand une procession rentre à l'église, le porte-croix attire tous les regards par la dextérité et la légèreté avec laquelle il franchit les douze degrés sans trébucher, sans laisser tomber la croix, qui est d'une dimension prodigieuse, puisque le Christ est de grosseur d'homme; sans enfin mesurer cette hauteur périlleuse. Ce porte-croix est obligé de prendre l'équilibre à cinquante pas de ces marches escarpées, d'aller ferme, et de les franchir, avec la même assurance que s'il ne changeait pas de pas. Les curieux, le sourire sur les lèvres, ont les yeux fixés sur lui. Les dévotes, les confrères et les prêtres même éprouvent, en le considérant, une distraction momentanée telle, que plusieurs

d'entre eux trébuchent, tandis que le porte-croix arrive, sans broncher, sur le portail de Santo-Lorenzo. Cependant, le vulgaire raconte des histoires tragiques dont les époques remontent au delà de plusieurs siècles.

Le chœur de cette église est entouré d'une superbe grille dorée, qui laisse voir, de toutes parts, l'intérieur, le siége du prélat, ceux des prêtres, chanoines, archi-prêtres, et l'autel de marbre.

Bien que l'église de Saint-Laurent soit la cathédrale de Gênes, celle de San-Syro, plus moderne, est plus grande et plus belle. « C'est dans cette église, me dit mon cicerone, que les belles dames donnent leurs rendez-vous. Si pendant votre séjour ici vous êtes destiné à quelque aventure, je dois vous prévenir sur les usages, afin que vous sachiez comment les choses doivent se passer. On vous parlera des églises, et l'on vous dira négligemment l'intention où l'on sera d'y venir faire ses dévotions, au jour et à l'heure indiqués. Aussitôt que vous vous serez fait apercevoir, tenez-vous éloigné, attendez le moment où la dame sortira, et suivez-la du plus loin qu'il vous sera possible. Peut-être fe-

rez-vous une course un peu longue; peut-être irez-vous jusque dans le faubourg de Bisagno; alors vous entrerez discrètement dans la maison où la dame sera entrée avant vous; mais quelle qu'ait été avec elle l'intimité de votre conversation, gardez-vous de lui adresser la parole dans un cercle, dans un bal, ou de la saluer à la promenade, car elle ne vous répondrait pas, et n'aurait pas même l'air de vous connaître. Si Gênes est le pays de la galanterie, ce doit être pour les étrangers celui de la discrétion. Les femmes ici sont continuellement entourées de leurs nombreux galans en titre, qu'elles ne peuvent recevoir personne chez elles, sans que l'on ne devienne l'objet de l'attention publique, et de la jalousie de beaucoup de monde. » Je fus si satisfait de cet avertissement de mon cicerone, que je lui glissai une pièce d'argent dans la main, comme si j'avais déjà reçu un rendez-vous auprès de l'une des colonnes de San-Syro. Il sourit malicieusement, en faisant sans doute quelque réflexion sur la vanité française; et je ne prétends pas qu'il eût tort. Au surplus, je ne me repentis point de ma générosité, car mon homme, séduit par la vue du métal dia-

bolique, entama le chapitre des mœurs génoises, et en parla beaucoup mieux que je ne m'y serais attendu.

« Signor, reprit-il, je vois bien que vous n'êtes pas encore familiarisé avec les habitudes italiennes; permettez-moi de vous faire part de mes longues observations : vous n'ignorez pas que les habitans de l'antichambre sont ceux qui savent le mieux ce qui se passe dans les salons. Mon père était au service de la fameuse Argentine Spinola, qui vit encore dans un âge avancé, et que sa liaison avec le maréchal de Richelieu a rendue célèbre; je me rappelle avoir vu chez elle dans mon enfance votre brillant duc de Lauzun, lorsqu'il revint de la Corse. La maison de Mme Spinola était alors le rendez-vous de tout ce que Gênes avait de plus brillant. Si les Français ont ruiné Gênes en l'annexant à leur empire, ils lui avaient rendu de grands services, et vous retrouverez dans la grande salle du palais des doges les statues du maréchal de Richelieu et du maréchal de Boufflers, avec celles des grands hommes qui ont illustré notre ancienne république. A Gênes, les maris ne sont point jaloux, et l'usage des *sigis-*

bés, que l'on nomme actuellement *patit*, est immémorial. Cet usage, que rien ne saurait changer, est devenu respectable par son ancienneté. Je me rappelle avoir entendu un jour une longue conversation sur ce chapitre, et il m'en est resté plusieurs traits dans la mémoire. Il existait autrefois une espèce particulière de *sigisbés*, que l'on désignait sous le nom d'*intendij*, et dont la galanterie désintéressée rappelait les lois de la chevalerie des anciens paladins. Un *intendio* était un amant en tout bien tout honneur, et sa maîtresse n'était réellement que la dame de ses pensées. Une dame de la famille Spinola, et l'un de vos rois, offrent un exemple remarquable de ce genre de liaison.

» Louis XII était à Gênes avec ses chevaliers; Thomassina Spinola ne fut point insensible à la beauté mâle et simple, aux grâces naturelles du monarque, dont la conversation acheva de la séduire. Elle était jeune et jolie; elle le pria ingénument d'être son *intendio;* le roi y consentit, et quand il eut quitté Gênes, l'*intendimento* continua, au moyen d'une correspondance qui fut très-utile aux intérêts de la république. Thomassina prit tant de goût à ce com-

merce épistolaire; elle fut si fière d'avoir le roi de France pour *intendio*, qu'elle l'aima de toutes les facultés de son ame. Un jour on répand dans Gênes la nouvelle de la mort de Louis XII; Thomassina en conçoit un si violent chagrin, qu'elle tombe dangereusement malade; tous les soins de ses amis sont inutiles; le désespoir la conduit aux portes du tombeau; elle expire dans les regrets. La nouvelle avait été faussement répandue par la jalousie d'amans dédaignés, et Thomassina n'était plus quand arrivèrent à Gênes des lettres de son cher *intendio*. La république lui fit ériger un superbe mausolée, et le monarque fit composer, par Jean Danton, son historiographe, une épitaphe qu'il aurait peut-être mieux fait de composer lui-même.

» Aujourd'hui le nom d'*intendio* n'est plus usité, et celui de *patito* remplace à merveille la désignation de *sigisbé;* car il vient du verbe souffrir, et c'est réellement un état d'esclavage et de souffrance que celui de ces soupirans qui se sont tellement multipliés, que les Génoises ont été obligées d'en prendre plusieurs, afin de ne pas laisser sans avenir les jeunes aspirans. »

Avant de rentrer au logis de ces messieurs,

que j'avais quittés le matin, je priai mon cicerone, que je payai largement, de me consacrer une autre matinée, et de me conduire au bain. Ces sortes d'établissemens sont d'une rare élégance à Gênes, où tout en général est aussi propre que tout est sale en Piémont. Les chambres sont spacieuses et garnies de grandes baignoires en marbre blanc; rien d'ailleurs n'égale la dextérité des garçons de bains. Je retournai dans le quartier de la Bourse où demeuraient mes aimables convives; j'admirai cet ancien monument où ont passé tant de richesses, et je m'arrêtai devant la boutique d'un perruquier où je vis plusieurs spectateurs arrêtés; il y avait bien en effet de quoi exciter leur curiosité. L'un d'eux m'en expliqua obligeamment le motif.

Un seul perruquier faisait la barbe à une douzaine de Juifs : il frottait toutes ces barbes avec une drogue verte, appelée *mardocheo;* à mesure que cette pâte mordante consumait les barbes, le perruquier les enlevait toutes brûlées avec un rasoir à lame de bois. Dès que la drogue avait produit son effet sur la barbe, elle attaquait vivement la peau; et plusieurs d'entre eux

criaient après l'opérateur, qui suait sang et eau sans pouvoir suffire à la demande des enfans de Juda. Je riais encore de cette scène grotesque, quand je me mis à table, où je fis un dîner aussi bon qu'agréable.



— N° XIV. —

SUITE DE GÊNES.

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terrâ magnum alterius spectare laborem.

LUCRÈCE.

Il est doux, lorsque les vents ont courroucé les flots de la mer, de contempler du port ceux qui luttent contre la tempête.

Je fus assez heureux pendant le peu de jours que je passai à Gênes, pour être témoin du magnifique spectacle d'un orage en mer. Je n'en ferai point ici la description, mais je sais bien que, comme les seuls bâtimens battus de la tempête étaient les vaisseaux anglais sous les ordres de l'amiral Bentinck, j'éprouvai peut-être un peu trop cette douceur dont parle Lucrèce. Tout le monde était sur le rivage et le long des quais élevés, garnis de batteries, à con-

templer les flots irrités ; il était quatre heures de l'après-midi ; les marins s'agitaient dans le port et les vagues s'élevaient presque à la hauteur de *la lanterne*, nom que l'on donne au fanal dont la lumière est aperçue de plusieurs lieues en mer. Un poète toscan, voulant prouver combien la belle langue que l'on parle à Florence ressemble encore au latin dont elle dérive, composa, pour être inscrit sur la lanterne de Gênes, un distique qui est à la fois latin et italien.

In mare irato, in turbida procella,
Invoquo te, ô sacra benigna stella !

On peut cependant observer que la préposition *in* gouvernant l'ablatif, il faudrait *in mari*, au lieu de *in mare*, pour la pureté grammaticale du latin ; mais un solécisme n'est pas une raison, et le poète n'en a pas moins prouvé la similitude des deux idiomes. Pour moi, j'avais voulu rester seul pendant l'orage, afin d'en jouir à ma manière, c'est-à-dire afin de me laisser aller aux réflexions que causent les grands accidens de la nature ; peu de minutes avaient suffi pour soulever les flots de la Méditerranée ; ils furent long-tems à se calmer, quand les nuages eurent

disparu, et que le souffle des vents eut cessé : le calme était revenu dans le ciel, mais non pas encore sur la mer. Voilà, pensé-je en moi-même, la plus fidèle image des révolutions populaires ; un moment les fait germer, mûrir et éclater, tandis que le tems seul ramène l'ordre et ne le rétablit qu'à la suite d'une série d'ondulations qui retentit long-tems de bruits tumultueux : c'est la cloche mise en mouvement que nulle force humaine ne peut arrêter tout à coup. On me pardonnera, je l'espère, de n'avoir pas eu plus de commisération pour la flotte de l'amiral Bentinck ; Socrate seul eut assez de vertu pour se dire citoyen de tout l'univers, et ces vaisseaux anglais venaient habituellement si près de la ville et des forts, qu'ils semblaient narguer nos batteries, et solliciter d'inutiles bordées pour y riposter par des bombes. On eût dit qu'ils assistaient à la confection et à l'armement du *Breslaw*, comme si nos constructeurs et nos marins avaient travaillé pour les chantiers de Liverpool ; il n'est que trop vrai qu'ils s'emparèrent de ce superbe bâtiment à sa première course en mer. Certes, on n'accusera sûrement point la police de Napoléon d'avoir man-

qué d'yeux et d'oreilles ; eh bien, malgré son activité, elle ne put jamais découvrir comment les Anglais communiquaient avec le continent, dont ils avaient des nouvelles presque tous les jours. Ils venaient si près en plein jour, qu'avec une lorgnette on distinguait sans peine la figure des officiers qui se promenaient sur le pont.

J'étais à Gênes depuis une semaine, et ce tems ne m'avait pas suffi pour satisfaire la moitié de ma curiosité; j'avais cependant à me louer chaque jour davantage de l'intelligence de mon cicerone; il venait presque tous les matins à mon auberge pour savoir si j'avais besoin de ses services, que je ne refusais pas toujours.

J'avais été présenté chez les principales autorités françaises; entre autres chez M. de la Tourette, préfet de Gênes, et chez le général Montchoisy, commandant la vingt-septième division militaire; mais dans une ville où il fallait de la représentation, où tout est d'une cherté extrême, et où il y a tant de particuliers si riches, les autorités se ruinaient pour vivre d'une manière fort mesquine; les traitemens ne pouvaient d'ailleurs suffire à la dépense, surtout pour les militaires obligés d'avoir des chevaux; or, à

Gênes, la nourriture d'un cheval coûtait alors quatre francs par jour.

J'allais presque tous les jours à la poste, et je ne recevais point de lettres de mon petit bossu de Turin, qui ne devait en effet m'écrire qu'à Florence; j'en trouvai une du procureur impérial de Bobbio, qui, scrupuleux à tenir sa parole, m'envoyait une notice qui me parut fort intéressante sur *les mœurs des habitans des Apennins ;* et une autre sur *une révolte des Plaisantins*, peu après son arrivée dans ces montagnes, lorsque M. Lebrun, architrésorier et duc de Plaisance, était gouverneur de Gênes. Ces deux notices forment les deux numéros qui suivent celui-ci.

Je ne m'habituais point à rencontrer sans étonnement dans les rues de Gênes une foule de moines, de capucins, de dominicains, de franciscains, chose à laquelle mes yeux ne s'étaient point accoutumés en France; on ne les avait pas encore supprimés dans l'état de Gênes, mais ils le furent dans le courant de l'année suivante; ces malheureux, autrefois si riches, menaient une existence assez misérable, et plusieurs d'entre eux étaient réduits à demander l'aumône. Mais il fallait souvent prendre garde

de se laisser attendrir par l'aspect d'un costume religieux ; car depuis qu'ils n'étaient soumis à aucun ordre et à aucune règle, plus d'un filou endossait la robe de saint François pour s'introduire dans les maisons et y commettre des vols, ce qui était facile dans une ville où un grand nombre de maisons sont sans portiers. Je m'arrêtais aussi quelquefois sur le port et dans les rues à voir avec quelle dextérité et quelle promptitude les gens du peuple et les ouvriers jouent à un jeu nommé *la morra*, jeu d'une haute antiquité, puisque du tems des empereurs romains il charmait déjà dans toute l'Italie les loisirs de la canaille, qu'il a toujours été depuis en possession de divertir. Deux joueurs opposés l'un à l'autre ferment ou étendent alternativement, ou tous les deux ensemble, les doigts d'une de leurs mains, ou des deux, en criant *uno*, *due*, *tre*, *quatro*, *cinque* jusqu'au nombre *dieci* ; celui qui a prononcé, en même tems que se fait cette action d'une prodigieuse rapidité, le nombre de doigts étendus, a gagné.

Les Génois, comme on peut le croire, n'aimaient point le joug français, bien que ce joug fût fort doux ; mais ils s'étaient vus ruinés par

leur réunion au grand empire ; et habitués à ne fournir que des marins, la conscription pour le service de terre leur était plus insupportable qu'ailleurs ; mais ce qui les offusquait plus que leur réunion à la France, c'était de faire partie du même gouvernement que les Piémontais ; la haine entre ces deux peuples était plus irréconciliable que celle des Anglais avec les catholiques d'Irlande; mais Gênes avait encore de ces grands citoyens, véritables philantropes, et amis dévoués de leur pays, tout en déplorant sa ruine. J'en puis citer un exemple, quoique postérieur à l'époque de mon séjour à Gênes. Les récoltes de grain de 1809 avaient totalement manqué en Italie ; le pain était d'une extrême cherté, les arrivages par mer devenaient nuls par suite du blocus continental. Un homme, le comte Balbi, réunit plusieurs des plus riches Génois, leur propose une souscription pour faire venir des blés de l'intérieur de la France, et pour sa part dépose deux cent mille francs. La souscription produit une somme considérable, et pendant tout l'hiver, où l'on devait redouter la famine, le pain est maintenu pour les pauvres à un taux modéré. Du tems des doges, tous les pauvres étaient nourris

dans les palais, où on leur faisait servir à dîner un jour de chaque semaine. Les établissemens de bienfaisance sont nombreux à Gênes, mais aucun n'égale en beauté et en magnificence l'hospice connu sous le nom de l'*Albergo dei poveri*. Il fut fondé au tems des Doria, et l'on y voit la statue en marbre de tous ceux des bienfaiteurs de cet hôpital qui l'ont doté de plus de cinquante mille francs : spéculation heureuse sur l'amour propre des hommes qui le fait tourner au profit de l'humanité ; c'est ainsi qu'en Russie on obtient l'ordre de Sainte-Anne, de première classe, par un don de cinq cent mille roubles aux hôpitaux. Je ne sais, mais il me semble que s'il est permis de s'enorgueillir de ces hochets, que les princes inventèrent pour récompenser économiquement de grands services, on doit être plus fier de les porter pour avoir fait vivre ses concitoyens, que pour avoir tué ses ennemis. Mais quel contraste si, en revenant de l'*Albergo dei poveri*, on passe sur le port, et l'on demande à quoi étaient destinées d'étroites ouvertures fermées par quatre barreaux de fer, larges et longues de quatre pieds, et élevées seulement de quatre pieds. C'est là que l'on enfermait les misérables

esclaves algériens, quand l'âge ou les maladies les rendaient inhabiles aux travaux du port. Leur horrible supplice était de ne pouvoir être ni debout, ni couchés. La religion ne permettait pas de les tuer, mais rarement la république avait à les nourrir pendant plusieurs mois. Quel inconcevable mélange de bienfaisance et de barbarie! Mais pourquoi s'en étonner? Ne faut-il pas que partout où il y a de l'homme le mal marche à côté du bien?

La présence des bâtimens anglais ne m'empêcha point de faire plusieurs promenades en mer, et avant d'avoir vu la rade de Naples, je ne connaissais point de plus beau coup d'œil que la vue de la ville, quand on est en face du port, à un mille en mer. La ville, située sur le penchant d'une montagne, est bâtie sur un terrain qui s'élève en amphithéâtre; à gauche, des maisons de plaisance et des jardins se déroulent le long du faubourg de Saint-Pierre d'Arena, et sur la route de Voltri, situé à une lieue et demie de Gênes; la campagne, de ce côté, est couverte d'une quantité de villages qui semblent appartenir à la ville; les maisons s'élèvent au milieu du feuillage glauque et vacillant des oliviers, et du vert brillant

des figuiers, qui sont en grand nombre, et dont les Génois travaillent le bois avec une légèreté remarquable pour en faire des tabatières et des *cabarets* aussi élégans et plus légers, mais non moins fragiles que ceux de porcelaine. Les jardins sont couverts de fleurs dans presque toutes les saisons de l'année ; les orangers et les citronniers répandent un parfum délicieux ; dans la ville, le terrain est trop précieux pour qu'il y ait un seul jardin, si l'on excepte celui du palais Doria. Celui-ci est remarquable par une double terrasse, entièrement construite en marbre blanc, et communiquant aux appartemens du rez-de-chaussée et à ceux du premier, de telle sorte que l'on est à couvert sur la terrasse inférieure, ce qui est bien plus précieux pour garantir des ardeurs du soleil, que pour préserver de la pluie. Mon *cicerone*, profondément versé dans l'histoire de sa ville, me dit, dans une des promenades où il m'accompagnait, que l'existence de Gênes remontait à plus de deux siècles avant l'ère chrétienne. Son nom originaire était Genua, nom qui lui venait de *Janus*, à qui elle fut dédiée. Mais combien Gênes avait payé cher le gouvernement sous lequel elle florissait depuis 1528,

puisque pendant les trente-quatre années qui précédèrent l'établissement de la république aristocratique elle avait eu douze sortes de gouvernemens. Elle fut souvent en guerre avec les Français, qu'elle fit massacrer chez elle sous Charles IV; qu'elle expulsa de nouveau sous Charles VII, Louis XII, et sous François Ier. Ce sont les Génois qui ont détruit la république de Pise, fondée par une colonie grecque. Gênes a possédé à Constantinople le vaste faubourg de Pera, et était maîtresse de la Corse avant la réunion de cette île à la France; mais c'est André Doria qu'elle regarde avec raison comme le véritable fondateur d'une puissance dont, comme tant d'autres pays, jadis illustres, elle n'a plus aujourd'hui que le fatal souvenir, et la richesse de ses palais.

Un jour que je passais avec mon guide dans le faubourg de Saint-Pierre d'Arena : « Je veux, me dit-il, vous montrer un jardin qui n'a rien de curieux par lui-même, mais qui vous intéressera peut-être à cause du fait dont il a été témoin. » Il frappa à une petite porte; une vieille femme vint nous ouvrir, et nous entrâmes dans un jardin carré, tout entouré de murs, et qui n'avait

point d'autre issue que la porte par laquelle nous avions passé. « C'est ici, me dit-il, qu'au commencement du siége de Gênes, un jeune Français, lieutenant d'infanterie, nommé Henrion... — Mais, interrompis-je, le prince Borghèse a un aide de camp du même nom, actuellement chef de bataillon. — Un Génois, qui alla dernièrement à Turin, m'a dit que c'était le même; ce jeune officier, suivi de quatre de ses camarades, fit prisonniers, dans le jardin où nous sommes, quatre cents soldats autrichiens du régiment de Lastenie, et leur fit mettre bas les armes. — C'est impossible. — C'est impossible, mais c'est vrai. S'étant présenté à la porte qu'il avait entr'ouverte, il feint que ses camarades et lui sont à la tête d'une forte colonne qui effectuait une sortie; il somme l'officier de se rendre, et l'officier se rendit. Les quatre cents prisonniers entrèrent dans la ville à notre grand contentement, car *in verità, signore*, puisque nous ne pouvons être indépendans, nous aimons mieux les Français que les Autrichiens, et on vous dira la même chose dans toute l'Italie. » J'allais porter ma main à mon gousset, mais je me souvins fort à propos de la scène de Gilblas avec un parasite, chez son hôte de Pegnaflor.

Ce jour-là, mon cicerone me conduisit au palais Sera, que l'on peut à juste titre nommer la merveille de Gênes. J'avais déjà visité l'église Carignano, construite à peu près sur le même modèle que la Superga, qui domine la colline de Turin, mais plus richement ornée de tableaux et de statues, parmi lesquelles je ne remarquai point sans quelque orgueil que la plus belle de toutes était due au ciseau d'un sculpteur français; c'est le saint Sébastien du Pujet; j'avais plusieurs fois passé sur le pont Carignano, et même dessous, car il n'est jeté ni sur une rivière, ni sur un torrent; sa vaste construction sert à joindre, en face de l'église, les deux collines qui s'élèvent au dessus de la vallée profonde, que l'on nomme le faubourg de Bisagno; j'avais remarqué la maison à quatorze étages, bâtie à l'angle du pont, à droite en sortant de la ville; et en nous rendant au palais Sera, je parlais à mon guide de l'église et du pont qui y conduit. « Signor, me dit-il, ces deux monumens peuvent vous donner une idée de la prodigieuse richesse que possédaient jadis quelques familles, et en même tems de la galanterie des maris génois. Un M. Saoli, dont la famille toujours honorable existe encore, noble commerçant, je dis noble

commerçant, car ici la noblesse n'a jamais eu la sottise de dédaigner le commerce, avait fait construire à ses frais l'église Carignano, qui lui coûta quatre millions. Il faut que vous sachiez que le palais Saoli est de ce côté-ci du faubourg de Bisagno, qu'il fallait descendre et remonter pour aller à l'église. Environ quatre-vingts ans après, un membre de la même famille, qui venait d'épouser une jeune personne dont il était fort épris, dépensa trois millions à faire élever le pont que vous avez vu, afin d'éviter à sa jeune femme la peine de descendre et de remonter en allant à la messe. »

Cependant nous étions arrivés, dans la rue Novissima, à la porte du palais Sera, dont l'extérieur n'a rien d'extraordinaire. Mon guide, en entrant, me fit observer qu'il n'avait point voulu me faire commencer par là mes explorations, quoique tous ses confrères fussent dans l'habitude d'y conduire d'abord les étrangers. Il n'avait point voulu, assura-t-il, que j'en fusse ébloui avant de voir d'autres objets. L'appartement du premier, auquel on monte par un escalier en marbre blanc, mais un peu étroit, est composé d'une antichambre, d'une belle salle à

manger, de forme ovale, et de deux salons contigus ; c'est dans ce peu d'espace que l'on a dépensé deux millions en meubles et en ornemens.

De toutes parts ces deux salons, ou plutôt ce salon unique, divisé en deux parties, étendues chacune de quarante pieds carrés, présente aux yeux un luxe prodigieux de dorures, de sculptures, de marbres, de glaces immenses, de pierres rares et précieuses, de colonnes de porphyre, d'incrustations de nacre, de peintures, de tableaux des grands maîtres, de riches ciselures qu'on y voit réaliser les merveilles décrites dans les contes orientaux. Les parois des murailles sont en stuck de lapis lazuli ; quatre pendules qui décorent deux cheminées et deux consoles, chargées des plus riches candelabres et de vases précieux, ont seules coûté six cent mille francs. De nombreuses aiguilles en brillans marquent, non-seulement les secondes, les minutes, les heures, les jours, les phases de la lune, les révolutions du soleil, mais tout ce qu'il est possible de marquer par des retours périodiques. Ce salon doit être le désespoir des gens riches, et la consolation des pauvres ; les uns ne pourront atteindre à tant de magnificence

dans leurs ameublemens, les autres ne sauraient envier un luxe incommode, dont ne jouit même pas celui qui le possède, puisqu'il est, comme tous les Génois, relégué dans un petit appartement au quatrième. Ce palais appartient en réalité à ceux qui vont l'admirer, et aussi aux domestiques, qui en tirent un assez bon revenu, car on n'en sort jamais sans leur donner *la bona mano*.



— N° XV. —

MŒURS
DES HABITANS DES APENNINS.

O Fortunatos nimiùm, sua si bona norint,
Agricolas! Quibus ipsa procul discordibus armis,
Fundit humo facilem victum justissima tellus.
VIRGILE.

Ah! loin de tous ces maux que le luxe a fait naître,
Heureux le laboureur, trop heureux s'il sait l'être!
La terre, libérale et docile à ses soins,
Contente à peu de frais ses rustiques besoins
DELILLE.

« Vous avez désiré quelques détails sur les mœurs des habitans de l'Apennin; le séjour forcé et un peu long que j'ai fait parmi eux me met à même de vous satisfaire. D'abord, vous aurez quelque peine à vous figurer combien nous éprouvâmes de difficultés pour organiser le tribunal.

» Une grande pièce de l'évêché de Bobbio nous

servit de salle d'audience ; des tables, de vieux fauteuils en tapisserie, quelques planches pour élever les siéges des magistrats, des chaises de paille pour les avocats et les avoués, avec une longue barre d'un côté de la salle à l'autre, voilà quels furent les premiers fondemens du siége judiciaire de l'arrondissement, composé de quatre justices de paix. Quant aux élémens intellectuels, ils ne pouvaient être qu'au niveau d'un établissement à son berceau, formé par des hommes obligés d'appliquer des lois qu'ils ne connaissaient pas, de parler et d'écrire une langue qui leur était étrangère. Ajoutez à cet assemblage la réunion d'une cinquantaine de tableaux, suspendus au dessus de nos têtes, sur les murailles peintes en raies bleues, vertes, rouges, noires, jaunes, et d'autres couleurs : ces tableaux, au lieu de représenter *Barthole*, *Cujas*, les *d'Augues-seau*, les *de Harlay*, les *l'Hospital*, les *Molé* et autres, offraient à nos méditations les portraits des évêques de Bobbio. . . . .

» Le spectacle que ce tribunal français me donna était tout à la fois affligeant et risible. Je souffrais véritablement de voir les efforts du président, d'un rapporteur, des avocats et des

avoués, déchirant le français au point qu'il m'arrivait de ne pas les comprendre, et de ne pouvoir quelquefois deviner ce qu'ils voulaient exprimer. Je souffrais en réfléchissant sur l'injustice du gouvernement français, qui forçait un peuple conquis ou réuni à renoncer à ses lois, à ses usages, à sa langue, pour adopter et pratiquer des lois, des usages et une langue, qui ne conviennent ni à son climat, ni à ses mœurs.

» Le côté risible était de nous exprimer tant en français qu'en italien, et de ne pouvoir nous faire comprendre; de donner des conclusions inintelligibles, d'entendre prononcer des jugemens contraires à ce qui était demandé, et de lever l'audience, en nous regardant tous comme pour nous interroger sur le mérite des jugemens prononcés.

» Napoléon, par la force de ses baïonnettes, l'avait ainsi ordonné, et les peuples murmuraient; mais les Italiens nommés aux fonctions publiques cherchaient à faire mouvoir la rame, car c'était réellement une galère.

» A Bobbio, un des plus grands plaisirs c'est la danse. Le pas et la mesure ont été transmis de générations en générations; ils n'ont point varié. Ce sont les *monférines*, les *ferlanes* et

les *bisses* éternelles. Les instrumens seuls ont changé.

Jadis un tambourin isolé mettait les danseurs en cadence, dans une salle voûtée, dont les murs nus réfléchissaient la lueur sépulcrale d'une lampe. Là, s'agitaient dames et paysannes, signori, prêtres et portefaix. Le tambourin fatigua, et les amateurs accueillirent la trompette d'Allemagne. Trois joueurs de cet instrument se portaient, escortés par deux torches allumées, dans des habitations où, pour une légère somme convenue, ils faisaient sauter les familles. La musette a succédé à ces tristes bourdonnemens. Les torches sont bannies; les lampes sont attachées aux voûtes, et l'on s'agite en mesure aux sons nasillards du nouvel instrument, qui, de nos jours, charme encore les montagnards des Apennins, comme ceux des Alpes et du Jura.

C'est un spectacle curieux que de voir danser ceux de Bobbio, dames ou villageoises, peu importe : il n'y a de différence entre celles-ci que dans la rudesse des mouvemens; car, pour la vivacité et la rapidité, elles sont égales. Le cavalier tient sa danseuse, qui le saisit de même autour du corps. Ils parcourent alors un cercle qui s'arron-

dit selon l'étendue du local ; puis ils se quittent, reviennent, figurent en vis-à-vis, frappent des mains, pirouettent sur eux-mêmes, et séparément, se ressaisissent, s'enlèvent, étroitement unis ; si le danseur est fatigué, après une demi-heure d'étreintes et de sauts, il se confie à sa dame, qui le soutient, le fait tourner, l'enlève, le reprend, et lui fait exécuter sans nouvelle fatigue toutes les figures de la montferrine, ou courante, que l'académie dans son dictionnaire qualifie de *danse grave*. Cette définition ne paraît pas encore adoptée à Bobbio.

La danse appelée *forlane* vient du Plaisantin, ainsi que la bisse. Il faut pour la forlane plus de vigueur encore que pour la courante ; mais la bisse est le *nec plus ultrà :* il faut être jeune et robuste pour l'exécuter. Hommes et femmes se prennent, se quittent, se pourchassent, s'atteignent, se fuient tour à tour, et deux à deux.

La résignation des *abbés*, des *prêtres* même, à partager des plaisirs aussi pétulans, a fini par combler la mesure de ma surprise.

Les violons n'ont fait que récemment leur descente à Bobbio. La marquise Malaspina, fatiguée de l'aigre son des musettes, lasse de se

trouver confondue avec les paysans et les cabaretiers, qui voulaient profiter de l'unique musette du pays, a pris enfin le parti de faire son carnaval au son des violons, et c'est à elle que l'on doit leur introduction à Bobbio. Ils y sont descendus sur les mulets que la marquise avait envoyés à *Voghera*, petite ville voisine, et les dames, avec les cavaliers de la ville, ont dansé au son d'un instrument nouveau. Les chanoines ont préféré cet instrument, qui porte des cordes comme la harpe du roi David; en sorte que la société des danseurs de Bobbio a été pour la première fois divisée. Les gros souliers ont continué à frapper les pavés des chambres voûtées, au son des musettes, sous la fumée des lampes, et les escarpins ont cherché l'élasticité du parquet ciré des salons.

Voilà l'histoire abrégée de la danse à Bobbio.

Vous avez peut-être trouvé extraordinaire que j'aie fait participer à ces plaisirs impétueux les chanoines et autres prêtres; cependant je n'ai rien exagéré. J'en ai vu danser en habit noir, ou en redingote, même sous le masque, et en domino au carnaval. Mes yeux seuls ont pu m'en convaincre. J'ai été prévenu par des Italiens ob-

servateurs que l'usage permettait ces sortes d'écarts aux gens d'église. En Italie, le haut clergé est scrupuleux : c'est lui qui donne l'exemple des vertus chrétiennes, tandis que le moyen clergé se livre assez librement, et presque sans scandale, aux joies de ce monde.

Quoique les terres soient couvertes de glaces pendant huit mois de l'année, le sol produit plusieurs récoltes par an. J'ai vu faucher un pré au commencement de mai, en juillet, en septembre, et après la Saint-Martin, quand déjà le vent du nord dépouillait les arbres et les vignes de leur feuillage. La terre ne se repose point ; sur trois années elle n'a pas, comme en France, une année de jachère. Elle produit d'abord du blé que l'on moissonne aux premiers jours de juillet à Bobbio ; on y sème ensuite du maïs que l'on récolte en septembre ; il y a de bonnes terres qui produisent encore d'autres fruits après la récolte du maïs. Les gros propriétaires louent leurs terres à des personnes souvent riches, et qui ne cultivent pas ; celles-ci les sous-louent à un homme qui ne cultive pas davantage, mais qui surveille la culture. Celui-ci les divise, et en donne des portions à faire valoir à des paysans ;

quelquefois même un paysan, s'il est actif et intelligent, prend le tout de cette troisième main, et divise lui-même le terrage, en sorte que celui qui laboure a très-peu de grains pour lui, parce qu'il en rend une si grande quantité aux premiers fermiers, qu'il lui reste à peine un gros pain noir pour nourrir lui et sa famille. Voilà pourquoi les paysans de l'Italie sont en général si misérables au milieu de l'abondance; ajoutez à cette oppression celle de disposer des paysans, presque comme des serfs. Ils sont aux ordres des propriétaires et fermiers, qui habitent sur les lieux ou dans le voisinage, et qui les obligent à charier leur bois, leurs vendanges, à faire des voyages, tant pour eux que pour leurs amis, sans qu'ils puissent rien exiger, ni même recevoir une légère récompense. Le maître se formaliserait contre son ami qui offrirait le pour-boire à ces pauvres hommes de peine, et les maltraiterait s'ils osaient accepter.

En examinant les terres et leur culture, je dois parler des sources minérales et salées que l'on trouve aux pieds de la haute montagne qui s'élève sur la rive droite de la Trebia. Après avoir traversé le pont construit sur ce torrent, pont de

plus de vingt arches de longueur, dont plusieurs ont été détruites par des inondations, et rebâties aussi grossièrement qu'elles et tout le pont l'ont été dans l'origine, qui remonte à plusieurs siècles, ces eaux minérales se jettent dans la *Trebia*. Elles coulent de deux sources parallèles à cent pieds au dessus du niveau du torrent, et à une assez grande distance l'un de l'autre, dans une espèce de réservoir établi au bas de la montagne, qui a plus de mille pieds de hauteur, et dont la base est baignée par la Trebia. Ces eaux répandent une odeur de soufre à plus de deux cents pas. Chaque source n'est qu'un filet d'eau mousseuse et chaude, mais rapide, et qui coule avec bruit; sa chaleur est au dessus du tiède. Cette eau est fort salée, autant que celle de la mer. On croit que ces sources proviennent de quelques volcans des montagnes, dont la chaîne va jusqu'à Gênes, volcans entièrement éteints à l'extérieur. Ces eaux épurent le sang. Les habitans de Bobbio en envoient prendre dans des tonneaux. Elles procurent des bains ou une boisson salutaires. Un chimiste spéculateur avait construit un bâtiment sur leur source principale, pour en extraire le sel; mais le bois est si rare sur ces montagnes

desséchées, que le produit n'a pas couvert la dépense, et l'entreprise a été abondonnée. La bouteille d'eau peut fournir deux onces de sel ; il s'y trouve en outre du soufre. Si le transport de ces eaux était moins dispendieux, on pourrait les faire porter en bariques sur des mulets dans un pays boisé, à cinq ou six lieues, et alimenter une saline; mais personne n'en a espéré de profit.

Près de Bobbio on trouve des roches dont on détache des petits brillans qui imitent assez obscurément les pierreries.

On trouve aussi sur les bords de la Trebia des cailloux qui recèlent une matière jaune et luisante comme de l'or, ce qui se voit en les brisant. Le sol produit en outre du charbon fossile.

J'observais les mœurs et les usages dans les sociétés, quoique peu nombreuses, dans les places, dans les églises.

J'ai remarqué que les femmes, dans les rues comme dans les salons, ne saluent que de la tête ; le corps ne bouge pas. Ces têtes font trois ou quatre mouvemens assez prompts, et leur politesse est faite, en y ajoutant un léger souris ou quelques mots qu'il faut interpréter ;

Que les Italiens *bien élevés* louent en public

ceux qu'ils craignent, et les baisent même sur la bouche quand ils les rencontrent après une absence;

Qu'il y a beaucoup de jeunes prêtres à Bobbio; que plusieurs disent la messe en bottes, avec de gros anneaux d'or aux oreilles; ils ressemblent à de jeunes militaires en chape;

Que les habitans des montagnes sont industrieux, parce qu'ils doivent suppléer à la parcimonie de la nature, qui ne les traite pas libéralement; aussi les hommes de fatigue, ainsi qu'ils se nomment, vont-ils, des monts stériles de Bobbio, travailler, pendant l'hiver, dans les plaines fertiles de Plaisance et de Parme, comme ceux du Dauphiné se portent dans les campagnes de Lyon, pour y montrer à lire, écrire et compter; comme les enfans de la Savoie descendent en France, et surtout à Paris, pour y gratter la suie des cheminées.

J'ai peu vu de femmes, dans les Apennins, vives et enjouées comme les Françaises.

Un jour j'ai rencontré une de ces dames conduite à la promenade par un groupe d'attentifs. Les deux plus ambitieux la soutenaient sous les bras, et l'enlevaient à un bon pied au dessus des

ruisseaux et des boues, ou essuyaient avec leurs mouchoirs blancs la poussière de ses souliers. Notez bien que le sigisbé en titre était dispensé de ce service, et seul avait le droit de lui donner le bras à la française. Il semblait, ainsi que sa belle, permettre aux *servans mineurs* d'agir selon l'exigence des rencontres et des accidens.

Les Italiens, même des montagnes arides, des vallées sombres, sont plus musiciens que les Français des plus belles plaines; ceux-ci ne savent pas chanter la langue toscane; tandis que l'Italien qui parle français lui donne une cadence qui déplaît beaucoup moins que la monotonie du Français qui traîne l'idiome du premier.

Le changement d'usages, de jeux, de plaisirs, de sons, de langue, de société, de site, d'aspects, d'hommes et de lieux, me causa d'abord quelque mélancolie. Je me crus jeté dans un pays perdu, et que je ne pourrais jamais remonter les cimes nébuleuses qui l'entourent; mais je me résignai, et suis sorti de mon étonnement. Bientôt en y réfléchissant, j'ai trouvé la musique excellente, le *chuchu* et le *tarocco* amusans, la table bonne, et les dames aimables, quand on sait conserver avec elles la galanterie française,

qui n'engage à rien. De cette manière, j'aurais pu me plaire en Sibérie.

La veille du premier janvier 1806 me fournit l'occasion d'observer l'usage des habitans de Bobbio, et le mode de leurs souhaits de bonne année.

Le 31 décembre on se visite, on s'embrasse entre hommes; on baise la main des dames, en se disant : « Bonne fin d'année! heureux commencement de celle qui va s'ouvrir! beaucoup de prospérité! longues années, et bonne santé! — *Buon fine d'anno! buon capo d'anno! buon principio! molte prosperità, e longi anni con salute buona!* » Le lendemain, premier janvier, on n'a plus rien à se dire ; mais les familles se réunissent, mangent la soupe à l'huile, fournie de fromage de Parme râpé, de raisins secs, de jus de citron et de sucre ; savourent les morceaux de foie menu de veau ou de mouton frits ; les longues saucisses épicées, les *polpettes* ou hachis de veau, la *poulente* saupoudrée de cannelle.

Les mariages se célèbrent comme en France ; on en voit à Bobbio d'aussi étranges, tels que le mélange des richesses et de la misère, des grâces et de la difformité, de la vieillesse et de

la jeunesse. Les femmes ne succédaient pas en Italie avant l'entrée des Français; elles n'avaient droit qu'à une partie de l'héritage de leurs parens. Une somme de deux à trois mille francs formait la dot des bourgeoises, et une de quatre à cinq ou six mille francs au plus, celle des personnes distinguées et nobles.

Le sept février 1806, j'ai vu marier à la mairie un veuf de soixante-neuf ans à une veuve de soixante-trois, qui prenait son troisième mari. Le veuf avait avec lui un enfant de trois ou quatre ans, dont la mère, sa seconde femme, était morte dans les trois mois précédens. Les nouveaux époux étaient couverts de haillons, la figure hâve, les mains gercées et sales. Le mari pouvait gagner cinq sous de France, une mauvaise soupe, et du pain noir, par jour, à partager entre trois.

L'usage est d'enterrer les riches et les gens aisés, et de les porter à l'église dans une longue et large bière ouverte, et placée sur des brancards; le mort est vêtu de ses habits les plus propres, la face et les pieds découverts, les cheveux poudrés, ayant un crucifix en main. Le jour même de leur mort, ils sont portés à l'église par le clergé,

dont le nombre est réglé selon la dépense des héritiers, ou la vanité du testateur. On dépose la bière dans une chapelle, entre plusieurs cierges ardens et un bénitier. Là, des prêtres achèvent en prières la journée, et passent alternativement la nuit. Le lendemain matin, des gens étendent le défunt dans un cercueil qu'ils clouent; ils ouvrent le vaste et profond caveau creusé sous l'église, descendent le cercueil à l'aide de leurs cordeaux, au sein des chairs corrompues et des vieux ossemens; le caveau se referme jusqu'à ce que la mort revienne frapper à la porte, et la fasse ouvrir à un autre trépassé. Les indigens qui n'ont le moyen de payer, ni le clergé, ni le menuisier, sont portés, accompagnés d'un vicaire, dans une mauvaise bière, presque nus, et confiés à la nef de l'église, où ils n'ont d'autre société, s'ils y passent la nuit, que celle des rats. Le lendemain matin, ils sont jetés nus, et sans boîte, dans le caveau, sur les cadavres et les cercueils de leurs prédécesseurs. On me raconta qu'un des hommes préposés aux inhumations fut un matin entraîné dans le caveau par le poids d'un cadavre dont les jambes embarrassèrent les siennes, et tomba avec lui dans les profondeurs du sou-

terrain. On accourut avec des torches; on vit que cette chute l'avait tué, et la pierre froide retomba sur l'ouverture du caveau.

Un enfant mort né, et celui qui meurt sans le baptême, ne sont pas enterrés dans un lieu consacré. Les pères et mères sont réduits à faire creuser, dans leurs caves ou dans leurs jardins, la fosse d'un être arraché mort au sein de sa mère.

De ces idées lugubres passons aux joies de ce monde. Le 23 février 1806, premier dimanche de carême, celui des brandons, j'aperçus à la nuit des feux sur tous les monts qui ceignent Bobbio. J'ignorais la cause des flammes qui brillaient de toutes parts. J'appris que les habitans des campagnes célébraient ainsi le retour du printems; ils appellent ces feux, *le fogliate*, ou les feux du berger. Ils y font cuire des châtaignes, dont ils composent une pâte appelée *poulente*, garnie de viandes découpées qu'ils mangent en chantant; ils se régalent aussi d'*agnolotte*, sorte de potage fait de viande hachée, divisée en petites portions moins grosses qu'un jaune d'œuf, enveloppées dans de la pâte, et ils dansent au son des musettes ou des fifres. Leurs

cris de joie, et les sons de leurs rustiques instrumens, parvenaient au fond de la vallée de Bobbio.

Dans les villes, à cette époque, on casse la marmite : *Si rompe la pugnata*, c'est-à-dire que l'on place dans une chambre le vase de terre que l'on appelle marmite, dans lequel on met une pièce de monnaie, ou une paire de bas de soie, ou tout autre effet. Les joueurs sont conduits, alternativement, par des détours, les yeux couverts, dans un lieu de la chambre, d'où l'un d'eux part à sa volonté, un bâton levé à la main. Il n'a qu'un coup à frapper. S'il atteint la marmite, le coup la brise, car il doit toucher ferme, et le joueur gagne ce que le vase brisé contient. L'usage est d'abandonner le prix aux domestiques de la maison.

Le jeudi-saint, toutes les dames font leurs dévotions et leurs stations ; ce jour-là, elles parcourent la ville sans leurs servans, quoique ces bons serviteurs, suivant elles, soient très-respectueux ; cependant il faut croire que la bienséance ne leur permet pas alors d'accepter le soutien de ces honnêtes chevaliers. Dès le soir même, ils reviennent à la conversation de leurs

belles, qu'ils n'ont quittée que la veille bien tard. Le vendredi suivant, ils reprennent les us et coutumes ; ils reparaissent en public avec leurs dames.

On boit le rossoglio dans ce jour d'abstinence. On verse aux personnes qui viennent faire une visite l'eau-de-vie ou toute autre liqueur : *liquidum non frangit jejunium.* Le maître de la maison l'offre pour remédier à la faiblesse que doit causer le jeûne, car on ne doit manger qu'à la fin du jour. Aussi, le soir, on couvre les tables de poissons, on s'invite réciproquement, et on mange jusqu'à minuit. J'ai fait partie de deux à trois de ces repas.

Les médailles bénies sont facilement échangées dans ces pays contre la monnaie courante. Une petite médaille de la largeur d'un demi-sou de France, collée sous verre, et représentant une vierge tenant l'Enfant Jésus, garantit de mort subite. Les orateurs qui la vendent déclament de longues exhortations. Viennent-ils à nommer la *Madone* et l'Enfant Jésus, alors ils font de grands signes de croix en se décoiffant. Aussitôt on aperçoit une foule de chapeaux levés et remis en tête. Dans deux heures les pieux

marchands vendent quatre cents médailles aux gens de la ville et des campagnes, qui espèrent ne plus décéder qu'à loisir.

Voici comment un assassin, un avare signalé, demeurant à Bobbio, a eu recours à la religion en ses derniers momens.

Cethomme et son frère avaient tué leur oncle, qui avait assassiné leur père, lorsqu'ils étaient encore enfans. Le meurtrier dont je parle avait été jugé et banni de Gênes; les magistrats avaient sans doute adouci leur jugement, en considération du sentiment irrésistible de la vengeance, et du cri impérieux que font entendre au cœur d'un fils les mânes de son père mis à mort, dans ces pays de vengeance. Ce banni s'était réfugié à Bobbio, et l'habitait tranquillement depuis vingt-sept ans. On y connaissait son aventure, son jugement; on ajoutait même que son frère et lui, après avoir donné le coup de stylet mortel à leur oncle, avaient dévoré son cœur. Eh bien ! ce meurtrier effroyable n'avait effrayé personne à Bobbio; il y commerçait sur les denrées et sur les terres; l'usure l'avait surtout enrichi : son revenu s'élevait à cinq ou six mille francs.

Ce Génois, qui avait prêté depuis tant d'an-

nées à de si gros intérêts, devint hydropique ; la maladie faisait des progrès. L'avare, l'usurier, l'assassin est bientôt menacé de mort ; il veut faire son testament ; mais il craint d'être trompé par les notaires de Bobbio, qu'il suppose prévenus ou corrompus par les enfans de l'oncle qu'il a tué, et qui sont ses héritiers. Il fait venir deux prêtres et deux médecins. La crainte de mourir lui fait délier les cordons de sa bourse. Il paie chaque messe deux francs vingt-cinq centimes ou trois livres de Milan, et un *francesconi* ou cinq francs cinquante-cinq centimes, une bénédiction avec exposition, et de longues prières. Il se méfie des prêtres, et envoie des témoins qui doivent lui attester que les messes et les cérémonies de l'église qu'il doit payer ont été célébrées. Il se méfie des médecins de Bobbio; il en fait venir de Plaisance ; il refuse de se laisser opérer, parce qu'il croit que la ponction ordonnée est un prétexte pour le tuer ; et cet homme, qui a toujours vécu dans le crime, meurt par l'effet de la crainte qu'il a de ne trouver pour conseils, pour médecins, et pour consolateurs, que des hommes aussi dépravés que lui.

Je terminerai ce tableau par le détail d'une

cérémonie religieuse que le clergé de Bobbio célèbre tous les ans le vendredi-saint.

Dès le 3 avril 1816, une espèce de théâtre sacré, à coulisse, à fond peint avec ciel et scène, avait couvert tout le chœur de l'église de l'hôpital. Les curieux s'y étaient rendus le soir pour examiner les travaux et les décorations; deux députés de la confrérie de l'Immaculée avaient invité les autorités et les fonctionnaires publics à leurs cérémonies du lendemain.

Le 4, le tribunal, en robe, se trouvait seul de tous les fonctionnaires sur les siéges qui leur étaient préparés. Celui du sous-préfet piémontais restait vacant; j'aurais bien regretté de manquer l'occasion d'examiner une fête dramatique donnée par une confrérie italienne.

Trois croix s'élevaient au fond du théâtre. Un Christ était attaché à la plus grande, c'est-à-dire à celle du milieu. La passion et ses instrumens étaient peints sur toutes les toiles. Sur le côté droit du théâtre, on remarquait un fauteuil derrière une table couverte d'un tapis.

Autour, et près du ciel de ce théâtre, étaient attachés des anges en carton découpé et peint, de grandeur d'enfans. Sur le devant de la scène,

à la distance de six pieds l'un de l'autre, on voyait saint Joseph et saint Nicodême, de hauteur d'homme, en carton peint et découpé. Toutes ces figures étaient mues par une mécanique cachée. Une tombe enfin gisait aux pieds de deux saints, dans la partie iuférieure de l'avant-scène.

Déjà les musiciens étaient à l'orchestre; les spectateurs nombreux se pressaient dans l'église; déjà les chérubins et les séraphins agitaient leurs ailes, élevaieut leurs mains aux sons d'une musique qui cherchait un accord parfait, quand un vénérable ecclésiastique vint, le bonnet quadriforme en tête, vêtu en surplis court, sans ailes de mousseline, et garni au bas d'une large dentelle, prendre séance sur le fauteuil placé derrière la table tapissée, et prêcher, pendant une bonne demi-heure, sur la Passion. Son geste était animé et son accent onctueux. Des confrères ont ensuite chanté des prières au bas du grand Christ, pendant que deux prêtres, vêtus d'aubes blanches, montés sur deux marche-pieds, passaient sous ses bras une longue écharpe blanche, afin de le soutenir, frappaient en mesure trois coups à chaque indication des versets

chantés, et détachaient successivement, à l'aide de leurs marteaux, les clous des pieds et des mains. Tandis que les confrères continuent leurs chants, ces deux ecclésiastiques, secondés de plusieurs autres debout, au bas de la croix, descendent le Christ, dont le corps élastique cède comme un corps mort aux impressions des mains. Pendant ce tems, les anges s'agitent de toutes parts. Les prêtres placent ensuite le Christ sur un brancard, et le déposent près de l'orchestre, devenu muet.

Aussitôt d'autres prêtres, vêtus seulement de leurs soutanes, les confrères et les ecclésiastiques, couverts de leurs aubes, suivis du tribunal en longues robes, tous, le cierge en main, au jour tombant, se sont mis en marche dans l'ordre suivant :

Un joueur de flûte, un grand drapeau noir, porté par un jeune homme en habit de deuil, l'épée au côté, en bourse à cheveux, et les mains couvertes de gants noirs; un tambour dont la caisse est drapée. Viennent ensuite, sur deux files, les confrères au nombre de cinquante à soixante, vêtus de longues robes, d'un gris foncé, taillées en forme de dominos. Les capu-

chons enveloppent entièrement la tête, dont les yeux n'ont de jour que par deux petits trous parallèles.

Le brancard sous un dais noir, porté par des confrères. Les prêtres, ensuite le tribunal; puis une vierge de grandeur naturelle, élevée sur un châssis, portée et escortée par les jeunes filles de Bobbio, de toutes conditions, et toutes vêtues de blanc. Deux gendarmes ferment le cortége, et suffisent pour maintenir la foule, tant la dévotion la pénètre de l'ordre à observer. Le tambour drapé roule par intervalles, lorsque la flûte donne trève à ses sons plaintifs.

La procession, à la clarté des torches, a parcouru la majeure partie des rues de la ville, dont les fenêtres et les balcons étaient garnis de dévots et de curieux. De la terrasse de la marquise, une ligne de dames à genoux sur leurs chaises, et soutenues par leurs cavaliers, vit dans le recueillement passer le cortége. Le sous-préfet soutenait alors Mme Malaspina, qui, pour ce motif, ne lui avait pas permis de se réunir aux fidèles de la procession. Dans notre marche, j'observai que cinq ou six jeunes garçons recueillaient avec soin, de chacun des cierges que nous portions, la cire

fondue qui coulait autour de leurs extrémités supérieures. Cette récolte les a payés de leurs peines; car, suivant l'usage, ils l'ont vendue aux ciriers.

La procession fit une station devant le reposoir de l'église Saint-Colombau, et une seconde devant celui du Dôme, église paroissiale ; à chaque pause, des prêtres en soutanes, et des laïcs, chantaient en musique des prières latines. L'orchestre, composé de violons, de flûtes, de clarinettes, et de basses, s'établissait alors sur un des côtés du reposoir, et chaque musicien procédait de son mieux.

De retour à l'église de l'hôpital, et chacun rangé à sa place, le brancard a été déposé au bas du théâtre, entouré des prêtres qui ont alternativement adoré le Christ, après avoir psalmodié quelques versets; puis ont soulevé et présenté le brancard à saint Joseph et à saint Nicodême, placés, comme je l'ai dit, à l'avant-scène, aux deux extrémités d'une bière de six pieds de long et deux pieds et demi de large. Saint Joseph, saint Nicodême, à l'approche du Christ, ont baissé la tête, agité, étendu leurs bras ; ils ont paru recevoir, à genoux, le corps divin, ina-

nimé, et le placer dans la bière; ce qui a été passablement exécuté par des mains animées, cachées derrière les deux saints. Pendant ce tems, les archanges, les séraphins, du haut des coulisses, à la vue du Sauveur expiré, exprimaient leur douleur par les mouvemens convulsifs de leurs ailes et de tout leur corps. Une musique plaintive a terminé la cérémonie. Nous avons, ainsi que les prêtres, rendu les restes de nos cierges à une espèce de bedeau, et chacun s'est retiré dans le recueillement et l'édification que causait le drame religieux qui venait d'être donné par les confrères de l'Immaculée.

Bobbio a eu cinquante évêques; le dernier, *Marius Fabius*, était de Milan, et de l'ordre de Saint-Augustin, homme de mérite, mort en 1804, âgé de plus de quatre-vingts ans. Parmi ces cinquante évêques, on compte trois saints. Le roi de Sardaigne, souverain du Piémont, nommait à cet évêché, choisissait, non la naissance, mais l'homme d'érudition, et des talens à récompenser. Il fallait tout l'attrait de la prélature pour déterminer un ecclésiastique à venir s'enterrer dans l'abîme où gît Bobbio. Les abbés issus de grandes et riches maisons n'auraient jamais sup-

porté l'aspect des monts qui, de toutes parts, étendent leurs ombres sur cette petite ville.

On continue, à Bobbio, à réciter le *benedicite* en se mettant à table; la prière et le signe de croix faits, chacun se retourne alternativement à droite et à gauche, salue ses deux voisins, en leur souhaitant un bon appétit.

Les enfans sont élevés dans le plus grand respect pour leurs parens, et s'ils ne les aiment pas, du moins ils manifestent en leur présence une grande soumission, et même de la crainte. Les père et mère ne leur permettent aucune familiarité. Non-seulement ils ne tutoient pas leurs parens, mais ceux-ci leur parlent toujours avec réserve, faisant usage du mot *vous*. A huit ans, les garçons vont en pension apprendre du latin; et les jeunes filles sont enfermées dans des couvens, où elles n'apprennent rien : elles se laissent quelquefois enlever, quand elles ont quatorze ou quinze ans; car la clôture est mal observée dans ces prétendus monastères. Les enfans n'embrassent jamais leurs père et mère; le baiser des mains est la seule caresse respectueuse qui leur soit permise. Cette éducation, cette contrainte, les rend pusillanimes ou dissimulés. Ils

deviennent faux et rampans. Si quelques jeunes filles, et des jeunes gens, reçoivent leur éducation à la maison paternelle, ce qui est rare, ils marchent à neuf ou dix pas devant leurs parens; les jeunes filles doivent se tenir bien droites, ne tournant pas la tête, et baissant un peu le front pour saluer, sans que le corps s'incline. A la maison, elles habitent une chambre qui leur est destinée. Les étrangers, les amis même des pères et mères les voient rarement; elles quittent la table au dessert. Quel plaisir de se dédommager ensuite de tant de contraintes!



— N° XVI. —

RÉVOLTE DU PLAISANTIN.

—

Quanto più la donna sara Giovane, tante meglio per voi. Da quattordici anni fino a' diciassette avrete amor per amore; da diciassette sino a' ventuno un miscuglio d'interesse et d'affetto. Più la si passa con pericolo di trovare non una donatrice, ma una venditrice d'umore.

ANTONMARIA SALVINI.

Plus votre maîtresse est jeune, et plus je vous en félicite. De quatorze ans à dix-sept, vous trouverez amour pour amour; de dix-sept à vingt-un ans, ce sera un mélange d'intérêt et d'affection ; mais ensuite, craignez qu'elle ne vende plutôt qu'elle ne donne son cœur.

ABSENT de Paris depuis six semaines, ce n'est que par les journaux que j'avais eu des nouvelles de la capitale ; et bien que nous fussions au 10 décembre, la température, à Gênes, était plus belle que je ne l'avais laissée à Paris à la fin

d'octobre. Mon tems se passait fort agréablement, et je commençais à me former aux usages italiens. Le spectacle était de peu de ressource, car la troupe de Bouffons qui tous les soirs, excepté le vendredi, jour où l'on ne joue jamais en Italie, avait donné *la Capricciosa pentita*, au théâtre *del Falcone*, était assez médiocre. C'est même une chose assez singulière que dans une ville si riche en monumens de toute espèce, aucune des deux salles de spectacle ne soit passable. Les Génois aiment mieux vivre entre eux, et ils jouent en général très-gros jeu. Je pensai qu'il était tems de partir pour ne pas trouver les voies impraticables dans les montagnes qu'il fallait traverser, et je fis pour cela mes dispositions. Je voulais me rendre à Pavie, mais afin de connaître mieux le littoral, je me résolus à aller d'abord à Chiavari, et jusqu'au golfe de la Spezzia.

Un matin qu'un noble Génois était venu me rendre visite, j'amenai la conversation sur les habitans des Apennins, et je lui lus la notice que le lecteur connaît déjà, sur les mœurs de ces habitans. Comme il me vanta beaucoup la parfaite exactitude de ce récit, je me détermi-

nai à lui faire connaître également les détails que j'avais reçus sur l'insurrection des Plaisantins.

Les Français, me dit mon noble Génois, savent tout supporter, excepté la prospérité ; c'est pour eux le grand écueil, et vous ne devez pas être surpris qu'ils plaisent d'autant moins aux hommes, qu'ils plaisent beaucoup trop aux dames ; et quand avec cela ils exercent l'autorité, ils ne sont que trop portés à en abuser ; leur galanterie a presque toujours été cause des dissensions que leur présence a fait naître dans les diverses parties de l'Italie. Je ne les accuse cependant point d'avoir enlevé nos filles et nos femmes ; celles-ci n'ont été souvent que trop promptes à les suivre. Il y a dans les jeunes Italiennes une certaine franchise, un certain entraînement auquel elles se laissent aller, et j'avoue qu'elles ne sont point élevées de manière à se prémunir contre le danger de la séduction. Lors de la première entrée des Français, j'étais dans la Lombardie ; combien j'ai vu de fois que lorsqu'un régiment avait quitté une ville, après quelque tems de séjour, les pères, les mères, les gouvernantes, cherchaient en vain ce qu'étaient devenus leurs enfans ou leurs élèves ! On

courait à la recherche, ou bien l'on se bornait à s'affliger d'un malheur irréparable. On en a ramené quelques-unes; d'autres étaient abandonnées à la première étape, et rentraient bien contrites chez elles, affirmant toutes qu'on leur avait promis la foi de mariage, et que leur honneur avait été respecté. Quelques-unes, craignant la sévérité de leurs parens, n'ont osé reparaître, et ont subi dans l'opprobre leur malheureuse destinée. La justice italienne n'osait sévir quand on venait lui porter plainte contre les vainqueurs, et j'ai entendu un magistrat répondre à un père grand partisan des Français : « Il fallait défendre votre ville, vous n'auriez pas à déplorer la perte de votre fille. » Les parens les plus sages étaient encore ceux qui palliaient la faute de l'inexpérience. Mais je vous dirai que sans le savoir, l'un de vos généraux a bien réparé la faute d'un de ses officiers. La fille d'un riche seigneur milanais était dans une pension à Crémone; cette jeune personne, âgée de quinze ans et jolie comme un ange, avait échangé quelques regards bien tendres avec un jeune capitaine de chasseurs. Au bout de quelques jours, la maîtresse de pension s'aperçut de sa disparition, et

n'osa prévenir les parens d'une aussi fâcheuse nouvelle ; elle remettait toujours au lendemain, et bien lui en prit, car une semaine après la jeune personne revint à sa pension. La maîtresse prudente, au lieu de la gronder, lui demanda autant qu'elle lui promit le secret. Sur ces entrefaites, un exprès arrive de Milan, où la jeune fille est mandée dans sa famille ; tout est convenu pour la marier à un de vos généraux, qui est aujourd'hui, ainsi que sa femme, fort bien à la cour du vice-roi d'Italie, et le jeune capitaine, qui peu de tems après devint l'aide de camp du mari, a eu promptement de l'avancement. Ce n'est pas, je le crois, pour de semblables raisons que les Plaisantins se révoltèrent ; mais lisez, je vous en prie, votre manuscrit.

Je lus ce qui suit : « J'étais depuis quelques mois dans ma triste résidence de Bobbio, quand le sol de Plaisance produisit contre les Français et leur gouvernement une armée d'insurgés, dont une colonne assez considérable prit la direction de nos montagnes.

» Les Parmesans n'étaient pas étrangers à des mouvemens dont nous ne fûmes instruits que peu de jours avant l'apparition des bandes de paysans.

On nous apprit qu'ils s'assuraient des fonctionnaires publics, des autorités, et surtout des Français.

» Le maire de Bobbio déclara au sous-préfet qu'il ne pouvait répondre de notre sûreté. On lui dit : « Faites sonner le tocsin, appelez les » paysans du territoire de Bobbio à notre défense, » et fermez les portes de la ville » ; il aurait fallu ajouter : Barricadez les larges brèches des murs. A ces exhortations, il répondait froidement : « Le » tocsin sonnerait contre vous, car nos paysans se » réuniraient aux insurgés. »

» Le 3 janvier, deux émissaires plaisantins se présentèrent à la municipalité, et la sommèrent de préparer des vivres pour quinze cents hommes qui les suivaient, et qui devaient *entrer en ville* dans quatre heures. Le maire les fit parler, et il conclut de leurs révélations que les Français et leurs partisans n'avaient que le tems de se retirer.

» A midi, le sous-préfet, l'officier de recrutement, les receveurs, sortirent de la ville. Je fus prévenu de leur retraite par un émissaire du sous-préfet ; car j'aurais désiré que l'on restât ; que les portes fussent fermées, les brèches gardées,

et la ville défendue par nous et la garde nationale, contre des paysans, sans doute mal armés et indisciplinés; que des exprès fussent envoyés avant l'entrée des insurgés au gouverneur de Gênes, au gouverneur militaire des états de Parme et de Plaisance, le général *Junot*, pour demander des secours, en les instruisant que nous gardions la ville jusqu'à leur arrivée. Mon avis n'avait pas prévalu; je me vis seul exposé à servir d'otage à des paysans grossiers, qui avaient déjà enfermé des Français dans le château de *Montalto*, situé sur les frontières du Plaisantin, gardé par les insurgés, possesseurs de quatre petits canons de deux livres de balles, de cinq cents fusils, de poudre et de plomb. Je fis un petit paquet, et je courus après une trentaine de fugitifs qui me précédaient d'une demi-heure environ. Nous étions tous à pied, à l'exception du sous-préfet. Aucun habitant n'aurait consenti à nous louer, ou à nous prêter leurs montures, parce qu'ils croyaient bien ne plus nous revoir.

» Nous n'étions pas à une demi-lieue au midi de Bobbio, que nous vîmes en mouvement, sur les monts du nord, des hommes armés, dont la blancheur de la neige nous faisait parfaitement

distinguer les vêtemens et les longs manteaux gris ou bruns. Nous observâmes leur marche, qu'ils dirigeaient sur la capitale des montagnes. Nous continuâmes à suivre notre route; nous conservions cependant l'espoir que le gouvernement avait déjà pris des mesures pour étouffer une insurrection que l'on disait générale dans les états de Plaisance, et dirigée par des seigneurs qui ne se montraient pas. Nous arrivâmes à *Dezza*, conduits par des gens de confiance à travers des neiges immenses qui nous enveloppaient jusqu'à la ceinture; le froid était vif, mais la marche nous échauffait. La difficulté consistait à retirer nos jambes des neiges. Nous entrions, le plus exactement possible, dans les profondeurs ouvertes par les pieds de nos guides. Nous étions rangés en file, afin d'y parvenir sans confusion, et en vrais Français, nous égayions notre fatigue par quelques bons mots, par des citations, et par des chants. Enfin nous arrivâmes à *Prégola*, chez un *marquis Malaspina*, parent de la marquise de Bobbio. Nous n'étions pas attendus. Le marquis nous dit qu'il n'avait pas de vivres suffisans pour des hôtes aussi nombreux. Cependant, il vida tous ses paillassons, et nous man-

geâmes une centaine d'œufs, diversement accommodés : le soir on nous coucha dans des lits ou sur des matelas qui couvraient de mauvaises planches, car nous étions dans une grosse maison antique.

» Pendant ce tems, les insurgés étaient entrés à Bobbio, au nombre de quinze cents, en poussant des hurlemens épouvantables. On m'a assuré qu'un habitant assez aisé de Bobbio, ennemi des Français, que la mairie avait envoyé avec trois autres commissaires au devant des insurgés, s'était montré à la tête de ceux-ci, avec une branche de laurier sur son chapeau, comme s'il eût repris Bobbio par la force des armes. Les insurgés criaient en occupant la ville : « *E viva Dio e la madona! e viva l'imperadore, no il novo, ma il vecchio d'Austria! e viva la Spania! i duchi di Parma*, etc. » Ils avaient fait des réquisitions d'argent, de vivres, à la mairie, et à ceux des habitans qu'ils supposaient attachés aux Français. Ils avaient couru chez les receveurs don les caisses étaient vides, pillé le logement du lieutenant de gendarmerie, dont les hommes avaient été appelés imprudemment à Gênes dès le principe de l'insurrection des Plaisantins. Ils

avaient détaché quarante hommes à notre poursuite. La profondeur des neiges contraria sans doute la marche des lourds paysans qui, arrivés hors d'haleine à *Dezza*, n'eurent pas la force de venir nous prendre à *Prégola*, où ils seraient descendus deux heures après notre arrivée. Ils reprirent la route de Bobbio, parce qu'ils craignirent de la trouver fermée par l'abondance des neiges qui tombaient, et nous laissèrent achever, tant bien que mal, notre premier sommeil. Le lendemain matin, nous nous remîmes en chemin; une partie d'entre nous se dirigea vers *Voghera*, en marchant par un circuit, tournant en quelque sorte les insurgés. D'autres, tels que le sous-préfet et le lieutenant de recrutement, prirent la route de Gênes par *Novi*.

» Les insurgés étaient aux portes de *Voghera*, et nous instruisîmes le sous-préfet de l'arrondissement de ce qu'il nous dit ne pas connaître, en sorte qu'il se concerta aussitôt avec le chef de la gendarmerie de sa sous-préfecture, envoya faire des reconnaissances, fit prendre les armes à sa garde nationale, et fermer les portes de sa ville, de sorte que pas un insurgé n'a pénétré dans son chef-lieu. Leur dessein était cependant

de s'emparer, le lundi 6 janvier, de Montalto, et d'occuper *Voghera* le 8. Notre présence en cette ville, dès le 5, a pu la sauver de l'invasion.

» Bientôt des troupes légères françaises arrivent d'Alexandrie : on nous donne une de leurs compagnies. Le receveur de notre arrondissement et moi nous retournons à Bobbio, avec le capitaine et le lieutenant, suivis de leurs soldats.

» Arrivés à Bobbio, nous trouvâmes les portes et les brèches fermées. Un factionnaire nous cria : *Qui vive?* Nous répondîmes : *Français*, et nous nous fîmes reconnaître aux habitans de Bobbio, qui, pour leur propre sûreté, s'étaient déterminés au parti que nous avions conseillé d'abord pour la nôtre. Nous reprîmes la ville sans coup férir, comme les insurgés s'en étaient emparés sans brûler une amorce. Ils avaient évacué leur conquête, après avoir fait chanter un *Te Deum*, et avoir laissé une cinquantaine de leurs gens pour garder la ville, garnison qui fatiguait les habitans, et que ceux-ci, au nombre de trois cents, avaient enfin chassée de leur sein. Le gouverneur de Gênes nous fit alors parvenir le bulletin officiel, dans lequel il rend compte de ces événemens.

» Il suffit de dire que cette insurrection, qui avait commencé pendant la campagne d'Allemagne par les Français, qui avait été fomentée en publiant, dans les états de Plaisance et de Parme, que Napoléon était pris avec quarante mille Français et mis dans une cage de fer, à été étouffée par le résultat de la victoire d'*Austerlitz*; que M. *Moreau de Saint-Méry*, gouverneur de ces états, ensuite le général *Junot*, et son adjudant-général *Grand-Seigne*, ont pris des mesures énergiques pour éteindre cet incendie politique; que le général *Junot* se trouvait, le 31 janvier, à Plaisance; que M. *Grand-Seigne* s'est rendu à Bobbio, suivi de dix-huit cavaliers hanovriens; qu'un régiment suisse y a été envoyé; que deux compagnies de voltigeurs et d'autres troupes françaises s'y sont rendues; que quelques escarmouches de peu d'importance ont eu lieu entre les troupes et les insurgés, en petit nombre; qu'il semble que les vieux rochers de Bobbio aient été ébranlés par ces chocs désastreux, car, le 7 février, à dix heures, on a senti un mouvement que quelques-uns ont assuré avoir été l'effet d'un tremblement de terre de deux à trois secondes; qu'un décret de Na-

poléon a ordonné que *Mezzano*, hameau à deux lieues de Bobbio, serait brûlé, comme ayant été le point de réunion des insurgés; que cette exécution a eu lieu le 15 février 1806, sous les ordres de l'adjudant-général, qui a mis tous ses soins à tempérer la rigueur du décret, en faisant prévenir les habitans d'emporter leurs effets, en interdisant le pillage aux soldats suisses avant l'exécution; enfin en précautionnant contre les progrès de l'incendie M. de *Caraccioli*, de Plaisance, seigneur du village, propriétaire de presque toutes les maisons; son habitation principale, ainsi que l'église, furent conservées pour servir d'asile aux habitans qui, loin de perdre à ce désastre, y ont trouvé la quittance des fermages et redevances qu'ils n'avaient pas encore payés à leur seigneur. Aussi a-t-on remarqué plusieurs de ces paysans réunis se chauffer au feu de leurs cases embrasées. La ville de Bobbio a témoigné à M. Grand-Seigne sa reconnaissance de cette conduite sage, qui a maintenu l'ordre dans un pays envahi, exposé aux excès de l'indiscipline.

» Bientôt un décret a amnistié tous les insurgés, après cependant qu'une commission mili-

taire, établie à Parme, eut jugé et condamné à mort quelques chefs paysans, qui n'ont pas été tous exécutés, attendu leur contumace. Les insurgés ont publié que ce décret d'amnistie supprimait la conscription, le timbre et l'enregistrement dans les états de Parme et de Plaisance; qu'il n'irait à l'armée de Napoléon que des Plaisantins ou des Parmesans de bonne volonté; que les contributions n'excéderaient pas, chez eux, moitié de celles de France; d'autres, moins exaltés, annonçaient seulement que les aînés de familles et les fils uniques seraient dispensés de la conscription.

» Enfin, le général Junot s'est rendu lui-même, le 6 juin suivant, avec une suite de douze personnes, à Bobbio, c'est-à-dire accompagné de ses aides de camp, de l'adjudant-général Grand-Seigne, du subdélégué de Plaisance, de l'ingénieur en chef de Parme et de Plaisance, d'un comte *Scoti*, adjoint de Grand-Seigne, et autres. La ville a envoyé une garde d'honneur à cheval au devant du général; la garde nationale l'a reçu à la porte de la ville; le maire, les adjoints et le marquis *Malaspina* l'ont attendu au devant de la porte d'entrée de l'hôtel de ce dernier; enfin, un adjoint du maire lui a fait présenter, par la mar-

quise, une soixantaine de vers extatiques sur sa présence à Bobbio. L'auteur crie au mont *Penice* d'abaisser sa cime altière; à la *Trebia* de mettre un frein à son cours fougueux, et d'éclaircir ses ondes, parce que celui qui a rempli de sang et de carnage les champs, les vallons, les *collines*, les lacs, les *grands chemins*, va les franchir d'un pas de géant.

» Le général, depuis duc d'*Abrantès*, dont la fin a été si tragique, qui, avant 1789, avait été clerc de procureur à Chaumont, Haute-Marne, à peine installé dans son logement, a reçu les complimens de la marquise et des autorités constituées. Il a répondu en toscan au tribunal. J'ai remarqué qu'aucun de ses officiers, des hommes de sa suite, et de ceux qui venaient le complimenter, ne prenaient la liberté de s'asseoir devant lui, quoiqu'il fût à peu près étendu sur un long canapé. Il préludait à l'importance qu'il s'est donnée depuis, à Paris et en Illyrie. Sans doute il en avait puisé les principes en Egypte, dont le gouvernement rend les chefs si grands et les hommes si petits. Il n'y avait que les jeunes femmes qu'il n'aimait pas à voir debout devant lui; témoin une danseuse du théâtre de Parme nommée *Rotonda*; elle se donna une entorse

sur le théâtre, le général présent ; elle reçut d'abord, de la part de Junot, un aide de camp, ensuite un second ; enfin la visite de Junot lui-même. Ce gouverneur militaire fut nécessairement suivi de ses courtisans, la plupart fonctionnaires publics de Parme, notamment du maire, en sorte que leur puérile réunion autour d'une danseuse, prouvait le néant de l'esprit humain devant une femme.

» Le général fut fêté à Bobbio; il y eut grand repas et bal chez la marquise. Il soupa, but son vin de Bourgogne, qui le suivait partout ; daigna assister à une ou deux monferrines, et disparut du bal entre onze heures et minuit.

» Cette excellence venait visiter Bobbio, et jouir du calme après la tempête. Trouvant tout à son gré, il s'en alla comme il était venu, c'est-à-dire à cheval avec sa cour, reconduit de même par les habitans de Bobbio, et se divertissant à tuer en route les poules ou les canards des paysans, à coup de pistolet, afin de montrer son adresse à manier cette arme, en trottant à cheval. Il payait six francs chaque pièce que lui rapportait le paysan propriétaire, qui gardait la marchandise et l'argent.

» Le tumulte de Bobbio ne fit tourner qu'une tête, celle d'un apothicaire boiteux, qui, se trouvant dans les rues lors de l'entrée des hurleurs plaisantins, plus occupé de ses mémoires que de leur arrivée, dont il n'avait pas été prévenu, ne put fuir aussi lestement qu'il l'aurait voulu; cependant il retrouva sa maison, dans laquelle il se crut suivi de ces paysans obstinés à vouloir, selon lui, l'empoisonner, ou le disséquer L'amnistie a effacé toutes les taches politiques et mentales.

» Le danger passé, les habitans se contèrent les insidens remarquables, sérieux ou plaisans qui avaient fixé leur attention.

» Les politiques prétendirent encore que dans le midi de la France il y avait eu des mouvemens insurrectionnels, correspondans à ceux de Plaisance et de Parme; que dans le Piémont, du côté de *Bielle*, les insurgés s'étaient montrés en armes; qu'ils avaient été battus, pris et conduits à la commission militaire de *Verceil.*

» Les nouvellistes firent remarquer l'insouciance des habitans de Mezzano, qui, dès la veille, prévenus de l'incendie dont leur hameau devait être la proie, ont passé la nuit dans leurs

lits, sans songer à déménager. Ces gens, à onze heures du lendemain matin, regardaient de sang froid les progrès des flammes; plusieurs même ont indiqué à l'adjudant les places où il devait jeter les fascines. Un marchand de sel et de tabac de Mezzano, après avoir enlevé ses effets, a engagé le commandant à lancer des brûlots dans la cave de la maison qu'il louait, en faisant observer qu'il y avait du bois.

» A la vue du feu de Mezzano, séparé par la Trebia du village de la *Canimata*, la plupart des habitans de ce dernier village, qui avaient fait partie des insurgés, et ceux des hameaux d'alentour délogeaient de leurs cabanes, chassaient leurs bestiaux devant eux, dans la crainte que les Français ne vinssent brûler successivement leurs habitations.

» Le curé de Mezzano, après avoir déménagé, s'est enfui du pays, laissant la clé au tabernacle, le calice et les hosties consacrées, dans la sacristie. Le commandant Grand-Seigne a tout recueilli, et a fait l'envoi des vases sacrés et des hosties, avec les ornemens de l'église, au comte Caraccioli.

» Le curé de *Scabiesa*, village du Plaisantin, tenait enfermé dans le tabernacle un pistolet et

un stylet à sa disposition, pour se défendre de ceux de ses paroissiens insurgés qui viendraient l'attaquer jusqu'aux pieds des autels.

» Les habitans de Mezzano, réveillés de leur léthargie à la vue des Suisses prêts à les brûler, ont déménagé à la hâte; et pour emporter les futailles, ils vidaient à terre le vin, dont le poids eût retardé le transport de leurs tonneaux. Ils ont perdu une grande quantité de grains, de fourrages et d'effets. Les Suisses étaient ivres. Des habitans se chauffaient à leurs bivouacs, en buvant avec eux pendant que les flammes consumaient les chaumières. D'autres debout, ou assis au devant de leurs habitations, contemplaient en silence l'incendie de leurs toits.

» Ces malheureux n'étaient pas les plus coupables. Ceux des villages appelés la *Canimata*, *Cardorela*, *Prino*, *Macerati*, et autres, étaient les véritables insurgés; mais ceux-ci, pour détourner la foudre, dans le cas où ils succomberaient, avaient choisi Mezzano pour leur point de ralliement; y avaient sonné le tocsin, s'y étaient réunis armés, en sorte que Mezzano a passé pour le foyer de l'insurrection, et a été injustement brûlé.

» Le feu dévora vingt maisons de Mezzano.

Le 25 février, tout y a été démoli, même les habitations intactes, et les murs restés sur pied après l'incendie, à l'exception de l'église et de la demeure du comte *Caraccioli*. On a publié une défense aux habitans de faire des reconstructions avant douze ans. Une colonne a été élevée au milieu du hameau, portant inscrits les motifs qui ont fait brûler ce village.

» En ce tems, le bruit se répandit que Napoléon avait doté Junot, en récompense de son zèle à étouffer l'insurrection des états de Parme et de Plaisance, d'une abbaye sise dans le Plaisantin, du produit annuel de trois cent mille francs.

» M. Grand-Seigne a excité, par la sagesse de sa conduite dans ces circonstances pénibles, la reconnaissance d'une commune du Plaisantin, appelée *Bettola*, qui s'était acquis un nom trop célèbre dans ces mouvemens.

» Enfin, la commission militaire, formée par le général Junot, par lui dissoute pour raison de faiblesse, a-t-on dit, et recomposée par le même, a terminé ses sessions dans les premiers jours de juin, après avoir condamné à la fusillade une vingtaine d'insurgés, dont deux ecclésiastiques.

» Pendant toute la durée de l'insurrection, les réjouissances du carnaval ne furent point interrompues. Je remarquai des jeunes gens de Bobbio, vêtus en brigands plaisantins, au bal du mardi gras de cette année 1806. Cette mascarade divertit autant la bonne que la moyenne société ; et ces Italiens des montagnes offrirent une preuve bien frappante, que les Français ne donnent pas seuls à l'Europe l'exemple de la légèreté. »



— N° XVII. —

PLAISANCE.

> Et que doit-il penser, lorsque, dans une rue,
> Il trouve de pédans un escadron fourré.. ...
> Ou qu'il voit la justice, en grosse compagnie,
> Mener tuer un homme avec cérémonie.
>
> BOILEAU.

Qu'est-ce que la justice? La plus belle de toutes les chimères; elle ressemble à l'amitié : rien n'est si commun que le nom, rien n'est si rare que la chose ; et souvent la différence est grande entre prononcer des jugemens et rendre la justice : j'en ai vu prononcer de si bizarres, de si inattendus, que j'ai été plus d'une fois tenté de prendre au sérieux la mordante hyperbole du président de Montesquieu, quand il veut que l'on donne gain de cause à celle des parties qui a le moins de voix en sa faveur, tant il est

vrai qu'il y a plus d'esprits faux que d'esprits justes.

Je me rappelle avoir ouï conter dans mon enfance l'histoire d'un ancien conseiller au parlement de Toulouse qui avait pris l'habitude de faire avec Thémis de singulières capitulations. Redoutant également de rendre un malfaiteur à la société, et d'envoyer un innocent à l'échafaud, il avait pris pour règle de conduite ce qu'il appelait un terme moyen, et, sans s'embarrasser des détails plus ou moins compliqués des affaires, il concluait toujours à ce que les accusés fussent condamnés à dix ans de galère. Selon lui, les uns y gagnaient si d'autres y perdaient; mais, en somme, la justice y retrouvait son compte, et je n'oserais assurer que cette manière de juger fût plus mauvaise qu'une autre.

Avant la dernière occupation de l'Italie par les Français, occupation qui dura trop ou trop peu pour la prospérité des Italiens, rien n'était plus simple, dans la plupart des villes, que l'administration de la justice. Un sbire, pour quatre sous, donnait une citation verbale; les parties comparaissaient devant le podesta, qui prenait aussi quatre sous d'épices quand il condamnait

jusqu'à la valeur de vingt-cinq francs ; dix sous quand il prononçait sur une somme de cinquante francs ; un franc pour cent francs ; enfin, deux francs pour deux cents francs et au dessus. Les épices des juges d'appel étaient dans la même proportion. Un notaire attestait, presque sans frais, que le sbire avait donné la citation selon toutes les formes voulues. Les défenseurs ou agrégés étaient soumis pour leurs émolumens à un tarif économique, mais ils se faisaient payer chèrement les affaires d'animosité, que les Italiens nomment *cause di pontiglio*, affaires nombreuses en Italie, car ce n'était qu'après la justice du stylet que venait celle du podesta. Les Italiens sont en général peu processifs, et si les discussions d'intérêt étaient moins fréquentes chez eux que chez d'autres peuples, cela tient peut-être au peu qu'il en coûtait pour plaider, car on a remarqué que les procès sont d'autant plus nombreux que les frais de justice sont élevés.

Le contre-coup que la révolution française fit retentir au delà des Alpes bouleversa tous les états d'Italie. Les changemens survenus par l'in-

troduction des lois françaises ruinèrent les vieux jurisconsultes ultramontains, et élevèrent tout à coup les jeunes avocats. Les uns, trop avancés dans leur carrière pour se familiariser avec un nouveau langage et un code nouveau, s'éloignèrent des tribunaux; les jeunes gens, au contraire, dès qu'ils jargonnaient un peu de français, s'élançaient sur les bancs, et, voulant singer en tout nos avocats, tiraient des plaideurs inexpérimentés des sommes considérables pour le prix de quelques conseils. J'ai entendu à Gênes un jeune avocat imberbe plaider pour un homme qui avait frappé son ennemi d'un coup de stylet; sa défense était une justification. « Aucune loi, s'écriait-il, ne défend de tuer son ennemi pour sa propre conservation; » puis il citait le droit romain, et ne voyait enfin dans un stylet qu'une arme défensive. Comme on dit en France qu'un soufflet vaut un coup d'épée, il est reconnu en Italie, du moins cela était il y a vingt ans, qu'un soufflet vaut un coup de stylet. « Barbarie pour barbarie, me disait un Génois, n'avons-nous pas raison, et n'est-il pas en effet bien dur pour celui qui a reçu le soufflet, de re-

cevoir encore le coup d'épée ? » Une chose gênait beaucoup l'exercice de la justice criminelle en Italie : les confesseurs exerçaient une grande influence sur les juges, les avocats et les avoués. J'ai eu connaissance de censures très-graves de la part d'un confesseur envers un juge, à l'occasion d'un jugement rendu par le tribunal de Coni. Plusieurs fois des avoués, n'osant prêter leur ministère à tel plaideur, peu en odeur de sainteté, ont sollicité des injonctions auprès des chefs de la justice, en leur disant : « Vous en chargerez votre conscience. »

A Gênes, ni la puissance des doges, ni celle du sénat, ne pesait sur le peuple comme le gouvernement de Venise ; celui-ci n'avait adopté que la moitié du conseil de Machiavel, lorsqu'il dit : « Tuez vite et peu. » Le gouvernement des Dix, que Duclos a si bien surnommé *un despote immortel*, tuait vite et beaucoup. Cependant la peine de mort était usitée à Gênes, mais on l'appliquait rarement aussi bien qu'en Piémont. Le doge était le chef suprême de l'état, et par conséquent de la justice ; mais comme son pouvoir ne durait que deux ans, celui qui exerçait

ces hautes fonctions avait toujours en vue le moment où il serait redevenu un simple citoyen. J'ai contemplé avec une sorte de respect les images de ces hommes dans la magnifique et immense salle du palais où les doges présidaient le sénat assemblé.

Le jour de l'élection, un membre du sénat, après avoir remercié le dernier doge, lui annonçait ainsi la fin de ses fonctions : « *Monseigneur*, il y a aujourd'hui deux ans que nous vous avons élu doge ; *monsieur*, vous n'êtes plus doge : » et immédiatement il descendait du siége curule et déposait les insignes du pouvoir.

J'étais à Plaisance depuis deux jours quand je faisais ces réflexions sur la justice en Italie, car si quelques états italiens étaient encore gouvernés selon Machiavel, les états de Parme, de Plaisance et de Guastalla, ainsi que la Toscane, étaient régis, avant l'occupation des Français, par des lois aussi douces que l'air que l'on respire sur les bords de l'Arno. Un homme dont s'enorgueillit à bon droit toute l'Italie, un homme dont le nom appartient à l'humanité, avait fait triompher ses principes dans ces heu-

reuses provinces, et les grand-ducs qui les proclamèrent s'étaient associés à la gloire de Beccaria. Là, on ne croyait pas que des hommes eussent le droit de prononcer la mort d'un de leurs semblables; on pensait qu'à celui-là seul qui crée doit appartenir le pouvoir de détruire. Il est facile de concevoir tout ce que nos coutumes légalement barbares durent avoir d'odieux pour des habitans inaccoutumés à voir couler le sang humain.

A Plaisance, je logeais chez un négociant retiré des affaires depuis dix ans; après avoir voyagé en France et en Angleterre, il était revenu dans sa ville natale consacrer son tems à l'éducation de sa famille. Je l'avais connu assez intimement à Paris, chez le chevalier Angiolini, alors envoyé de Toscane en France, celui qui, par parenthèse, rendit au prince Borghèse le mauvais service de lui faire épouser la jolie veuve du général Leclerc. Mon hôte me connaissait assez pour ne point se gêner avec moi, et il ne cessait de me dire combien il eût été facile au gouvernement français de se concilier l'affection des Italiens, si, en brisant tous leurs usages, on ne leur avait

pas imposé le joug des lois françaises. En un mot, c'était un des hommes les plus prononcés contre Napoléon, bien qu'il rendît justice à ses grands talens militaires et aux bonnes qualités de notre nation. « Nous étions si heureux! me répétait-il souvent; aujourd'hui nous payons trois fois autant de contributions qu'autrefois; non-seulement la conscription nous enlève nos enfans quand ils ont vingt ans, mais sous le perfide prétexte de leur donner une éducation française dans les lycées, on prend ceux des gens riches avant qu'ils aient atteint leur douzième année, et toutes vos autorités donnent à cette indigne vexation le titre de bienfait. J'admirerai tout ce que vous voudrez, mais rien ne me fera aimer un gouvernement qui veut exercer son influence jusque dans l'intérieur des familles, et prescrire aux parens comment ils doivent élever leurs enfans. Tenez, ajouta-t-il, ce qui a comblé la mesure dans ce pays, c'est d'y avoir rétabli la peine de mort, peine atroce qui ne prévient aucun crime, puisque les crimes augmentent toujours en raison directe de la cruauté des supplices; le peuple se familiarise avec un hor-

rible spectacle qui lui fait perdre tout ce qui lui reste de candeur dans les mœurs. Ici la civilisation est très-peu avancée, j'en conviens; à l'exception d'un nombre d'hommes qu'il serait facile de compter, les vingt-huit mille habitans de Plaisance sont imbus de beaucoup de préjugés et accessibles à toutes les superstitions, mais ce n'est pas à la vue d'un échafaud qu'ils se corrigeront.

» J'aurais peine, poursuivit-il, à peindre l'affreuse journée où, pour la première fois, fut dressé sur la place publique le fatal instrument que fit inventer en France le besoin de multiplier les supplices. Ce fut vers la fin du mois de mai 1807 qu'une abominable tragédie glaça de terreur tous les Plaisantins. Je conviens que l'homme que l'on venait de condamner était un assassin, aussi j'absous les juges en condamnant la loi. Dans l'intervalle qui sépara le prononcé du jugement de son exécution, et pendant plusieurs jours après, vous eussiez vu tous les visages pâles et empreints des signes de la consternation la plus profonde; le théâtre était désert; dans les rues, dans les promenades on se demandait : *Avez-vous vu?*... absolument comme

les trappistes se disent : *Mon frère*, *il faut mourir !* Le jour de l'exécution arrivé, les habitans de tout âge, hommes, femmes, enfans, vieillards, ceux même que des infirmités retenaient ordinairement chez eux, tous encombraient la place et les rues adjacentes ; les croisées, les balcons, les toits étaient couverts de monde ; les maisons, les boutiques étaient fermées. On avait ordonné dès le matin la clôture des portes de la ville ; avant le jour, toutes les confréries, fort nombreuses ici, s'étaient répandues dans les divers quartiers, afin de quêter l'argent des messes de *requiem* pour l'ame du supplicié. Les marquis, les comtes, les chevaliers, enfin presque tous les nobles avaient endossé le long *domino* rouge de l'une de ces confréries dont ils étaient membres. Après plusieurs heures de stupeur, le fatal couteau tombe et retentit jusqu'au fond des cœurs. Cependant le bourreau fait rouler le corps du supplicié dans la caisse, et saisissant la tête par les cheveux, la montre au peuple. Non, jamais la tête de Méduse ne produisit un pareil effroi. En un instant mille bruits absurdes sont répandus et accueillis par la crédu-

lité ; le désordre s'empare de la foule. L'un soutient qu'il a vu les traits de cette tête s'agiter ; un autre prétend qu'elle a ouvert la bouche ; à l'instant chacun s'arme de son chapelet pour conjurer le démon, quand voilà qu'une voix s'écrie qu'une jambe du mort remue hors de la caisse ; le désordre est à son comble ; d'autres affirment avoir vu des flammes sortir de cette caisse ; aussitôt la masse entière des spectateurs veut prendre la fuite, criant avec un bruit effroyable que le diable s'est emparé du corps du trépassé. On se pousse, on se renverse ; plusieurs personnes, foulées aux pieds, sont grièvement blessées. Les confrères rouges, entravés par leurs longues robes, chancellent et laissent rouler l'argent contenu dans les bourses. Des forcenés proclament que l'on a vu le diable saisir le mort et l'emporter en enfer. L'étincelle électrique ne se communique pas avec plus de rapidité que ce bruit n'est répandu dans tous les quartiers de la ville, où la foule se porte au hasard. La plupart, trouvant les portes de la ville fermées, gravissent les murailles, au risque de se briser les membres. Dans ce tumulte général, chacun multiplie les signes de croix, afin d'échapper aux

griffes du diable. Le petit nombre de ceux qui étaient rentrés dans leurs maisons en sortent aussitôt, croyant la ville livrée au prince des enfers; tous fuient, emportant leurs enfans au berceau. Dans cette perplexité, le maire a recours au clergé, qui se met sur-le-champ en procession et marche vers la porte principale. Le chant mesuré des prêtres et leur marche régulière rappellent peu à peu sous la bannière sacrée les Plaisantins effrayés; le curé, suivi de son troupeau, rentre dans la ville après une excursion au dehors; tous suivent la procession; mais sans l'intervention du clergé, nulle autorité ne serait parvenue à calmer les esprits encore agités du souvenir de cette affreuse journée. — Je conviens que cet événement pouvait avoir des suites bien funestes, lui répondis-je, et je pense comme vous sur le danger de changer les lois et les habitudes des peuples; mais, sans vouloir défendre Napoléon sur tous les points, vous avez vu l'année dernière une prompte destitution suivre les plaintes des habitans de Parme. M. N..... venait d'être nommé préfet de cette ville, à la recommandation de Joseph Bonaparte; il y arrive un peu avant la fin du carême,

et donne le vendredi-saint une fête et un bal auxquels les principaux Parmesans sont contraints d'assister ; dès que Napoléon en fut instruit, une dépêche télégraphique transmit à M. N..... sa destitution. — Je le sais, et cette destitution produisit le meilleur effet, mais... nous étions si heureux !... nous étions si heureux !.... »

J'avais déjà remarqué, pendant mes premières promenades dans la ville, que Plaisance n'a aucun rapport avec ce que son nom promet d'agréable ; mais les environs en sont réellement délicieux, autant que je puis en juger en efforçant mon imagination de supposer de la verdure dans les sites et les bois desséchés par l'hiver. Quant à la ville, elle est d'un aspect sombre et triste, parfaitement en armonie avec l'air morose et chagrin de tous les habitans. Ce qu'elle offre de plus remarquable, sont les deux belles statues équestres en bronze d'Hercule et d'Alexandre Farnèse, situées sur la place, en regard de l'ancien palais. Quand on a conversé quelques heures avec un certain nombre de Plaisantins, il faut se faire effort pour croire que l'on ne vit pas au quatorzième siècle; aussi quand ils quittent leur pays, ce qui est rare, se croient-

ils transportés dans un monde nouveau. Leur incurie taciturne égale presque celle des habitans des îles grecques ; dédaigneux de travail et d'étude, ils se complaisent dans l'ignorance et la superstition. Quand le général Junot y arriva pour la première fois, toute la noblesse avait cru bien faire de se présenter devant lui en uniforme, et les nobles s'étaient sans façon couverts les épaules d'épaulettes de colonel. Le général eut beaucoup de peine à leur faire comprendre que ce genre de parure n'était permis que quand on en avait mérité le brevet sur le champ de bataille.

Plaisance est une ville fort ancienne, fondée par une colonie de Romains : elle fut prise et brûlée par Amilcar. Dans plusieurs endroits, en creusant la terre à une certaine profondeur, il y vient une eau salée qui n'a point d'ailleurs le mauvais goût de l'eau de la mer. Les moines et les ecclésiastiques y étaient si nombreux, qu'ils formaient un dixième de la population. Bien que peu féconde en hommes distingués, elle a cependant produit Ferrante Palaviccino, l'un des beaux-esprits du dix-septième siècle. Comme quelques hommes plus célèbres que lui,

c'est à ses talens que Palaviccino dut ses malheurs et sa fin déplorable. On lui attribua *il Divorzio celeste*, ouvrage plein de sel et d'amertume, dans lequel il trace un tableau peut-être outré de la cour de Rome et de ses dissolutions sous le pontificat du pape Urbain VIII. Ayant écrit contre ce pape et les Barberini, alors tout puissans, on employa l'adresse et les séductions de la flatterie pour l'attirer à Avignon; il s'y rendit avec une confiance qui lui coûta cher, car Urbain le fit décapiter. Il existe encore de lui plusieurs autres ouvrages curieux, tels que *la Pudicitia scherita*, qui n'ont jamais été traduits en français, et que les bibliomanes recherchent aujourd'hui comme très-précieux et très-rares.

Je ne restai que peu de jours à Plaisance, que les Italiens nomment *Piacenza*, de son nom latin *Placentia;* elle faisait partie du duché de Parme, sous le gouvernement des Farnèse : elle est actuellement comprise dans les états de Marie-Louise. Malgré ses belles fontaines, les magnifiques peintures à fresque des Carrache et du Guerchin, et les beaux tableaux dont ses églises sont décorées, c'est de toutes les villes

d'Italie celle qui m'a laissé de moins doux souvenirs, quoique les femmes m'y aient semblé très-jolies; je la quittai sans regret pour me rendre à Parme, qui n'en est éloignée que de sept ou huit lieues.



— N° XVIII. —

PARME.

Mihi sic usus est : tibi, ut opus est facto, face.
TERENCE, *Heauton*, act. I.

Telle est ma façon d'agir : toi, fais comme tu voudras.

Combien il serait à souhaiter que dans le monde chacun s'occupât plus de sa propre conduite, et ne censurât pas si impertinemment celle des autres ! Ce travers si commun rend plus insupportable dans la société que des vices plus fâcheux, et contribue souvent à nourrir des inimitiés nationales. En pays étranger, on nous accuse de légèreté ; je ne crois pas ce reproche fondé ; mais il le serait, qu'on ne saurait le comparer à un autre tort que nous portons partout ; c'est une exclusion de bienveillance pour nos mœurs, nos habitudes, nos usages ; peu s'en faut qu'à l'exemple des anciens Romains, nous ne traitions de barbares tous ceux qui ne vivent point

à la française ; et ce n'est pas d'aujourd'hui que nous portons dans toute l'Europe cette bonne opinion que nous avons de nous-mêmes. Les hommes les plus graves par leur caractère ne sont point exempts de ce préjugé, que partageait jusqu'au président de Montesquieu. Se trouvant à Venise avec le célèbre lord Chesterfield, une discussion s'éleva entre eux sur la prééminence des deux nations qui gagnaient beaucoup l'une et l'autre à être ainsi représentées. Lord Chesterfield accorda à la France la supériorité de l'esprit, mais lui refusa le bon sens. Montesquieu rentra chez lui peu satisfait du partage; il en était encore de mauvaise humeur quand un Vénitien, qu'il ne connaissait pas, se présente mystérieusement chez lui, et demande à l'entretenir en particulier. Cet homme lui dit alors que les inquisiteurs d'état ont conçu quelque ombrage de sa présence à Venise; qu'on doit venir dans la nuit visiter ses papiers, et que s'il s'y trouvait quelque chose qui pût le compromettre, il serait infailliblement arrêté. L'étranger se retire après avoir donné cet avis à Montesquieu. Que fait celui-ci ? Il brûle aussitôt les notes qu'il avait recueillies sur le gouvernement de Venise, et attend sans crainte la visite nocturne qui lui était

annoncée. Personne ne vient, et le lendemain il se rend de bonne heure chez le lord Chesterfield, auquel il raconte sa singulière aventure, et comment il s'est mis à couvert contre les recherches de l'inquisition. A peine Montesquieu a-t-il terminé son récit, que lord Chesterfield part d'un grand éclat de rire et ajoute : « Eh bien, mon cher président, avais-je raison de refuser du bon sens à votre nation, puisque l'un de ses citoyens les plus distingués en a manqué aussi complètement ? — Comment ? — Sans doute : avec un peu de bon sens, vous auriez pensé qu'un homme qui ne vous connaît pas ne pouvait prendre à vous assez d'intérêt pour vous rendre un tel service; et que d'ailleurs, si ce gouvernement, dont le secret est l'ame, avait pris une telle détermination, personne n'en aurait été informé. » Montesquieu convint de sa légèreté; et quand un pareil homme a reconnu ses torts, nous aurions bien mauvaise grâce à nier les nôtres; oui, nous jugeons plus ou moins favorablement les étrangers, selon que nous trouvons en eux des rapports ou des différences avec nous. J'en faisais journellement la remarque, quand je rencontrais quelques-uns de mes compatriotes en Italie. Ce-

pendant, il fallait poursuivre ma route, et me diriger vers Parme. A deux ou trois lieues de cette ville, on voit à droite et à gauche des plaines et des prairies d'une vaste étendue, et animées par de nombreux troupeaux et des bœufs d'une grandeur extraordinaire. Les champs sont clos par des haies à hauteur d'homme, plantées et taillées avec une symétrie qui ne le cède en rien aux clôtures vives des jardins les mieux tenus.

J'aperçus Parme à la distance d'une lieue environ. Je n'avais plus l'aspect de la campagne de Plaisance, ni de ces beaux accidens de la nature qui varient si agréablement un site agreste. Celui des environs de Parme était plus simple, et peut-être plus doux; du moins il ne me causa pas de surprise.

Nous marchions assez gaîment, lorsqu'à une demi-lieue, au plus, de la ville, nous rencontrâmes une procession de femmes ayant à leur tête une grande croix et deux à trois prêtres. Je ne sais où le cortége se dirigeait. Je m'aperçus alors que j'approchais d'une ville qui avait appartenu au gouvernement espagnol : on me dit que j'y remarquerais plusieurs de leurs usages et leur nombreux clergé.

Nous entrâmes en ville. Les rues et les bâtimens me semblèrent moins noirs, et ceux-ci moins élevés que ceux de Plaisance; l'aspect m'en parut plus moderne. Je n'observai rien de somptueux. Je vis presque toutes les fenêtres en petit plomb, celles même des demeures que les Italiens appellent *Palazzi :* car, en Italie, une mince habitation de petite ville, ou d'un bourg, a l'honneur de porter le nom de *Palazzo*. Ces fenêtres sont à petits carreaux, garnies de barreaux de fer peints, recourbés en dehors, la plupart recouvertes de jalousies placées entre les croisées et les barreaux, à l'espagnole.

Toutefois cette ville est fort ancienne. Les Romains, avant Auguste, la nommaient déjà *Parma*. Ce nom n'a point changé. Elle est située sur l'ancienne *voie Flaminienne*.

Cette ville a souffert, dès le tems du triumvirat, des cruautés exercées contre ses habitans par le parti d'Antoine. Cicéron parle des proscriptions dont ce parti frappa les principaux habitans de Parme, que l'auteur romain peint comme les plus honnêtes gens de l'Italie.

Auguste envoya une nouvelle colonie à Parme qui, par reconnaissance, prit le titre de *Julia Augusta Colonia*.

Cette ville éprouva des désastres lors de la destruction de l'empire d'Occident. Elle passa successivement sous plusieurs dominations, dans les guerres d'Italie.

Parme faisait partie de la Toscane quand *Cassius*, qui conspira contre *César*, y vit le jour ; d'où Horace a dit, en parlant de ce républicain, *Etrusci Cassi.*

Les Parmesans ont une université distinguée, fondée en 1599 par *Ranuccio Farnèse*. Ils prétendent qu'*Aurelius Macrobius* est né dans leur ville, dans le quatrième siècle ; mais ce fait est contesté. Ce qu'il y a de certain, c'est que de nos jours elle a vu naître le célèbre musicien Paër, qui composa son opéra d'*Agnèse*, pour en faire hommage à sa ville natale, où il fut représenté pour la première fois par une société d'amateurs, lui-même s'étant chargé du rôle d'Uberto.

Cette ville est arrosée par la rivière appelée la *Parma*, qui la divise en trois parties réunies par trois ponts.

Le palais n'offre rien de remarquable au dehors. La place principale est vaste ; mais les bâtimens qui l'entourent ne sont ni majestueux, ni élevés. Cette grande place, encombrée de misé-

rables constructions, cesse en quelque sorte d'en être une, et devient un quartier embarrassé de marchands de comestibles, et d'une foule d'acheteurs; cependant, si la place du palais Ducal était dégagée, elle formerait un assez beau carré long.

Ce qui frappe le plus à Parme, c'est l'inconcevable quantité d'églises, moins précieuses par leur architecture que par les décorations intérieures. C'est à la cathédrale de Parme que les étrangers vont admirer la fameuse coupole du Corregio, représentant l'assomption de la Vierge. La chaleur de l'imagination et la hardiesse des raccourcis y sont portées à un point extraordinaire; cette admirable composition, à laquelle on reproche cependant de grandes imperfections de dessin, et le ton trop rouge des chairs, a été bien gâtée par le tems. Parme est très-riche en tableaux du Corrége, du Parmegiano, de Paul Veronèse, du Guerchin, et de beaucoup d'autres grands maîtres.

L'académie de Parme conserve une table de bronze, sur laquelle est gravée la patente de *Trajan* aux *Velléïens*.

Elle a été, pendant plusieurs siècles, sous le

gouvernement des *Farnèse*, famille qu'Alexandre *Farnèse*, pape sous le nom de *Paul III*, a illustrée.

Cette ville entourée de murs, flanquée de bastions, a quatre milles de tour, et quarante mille habitans ; elle a de plus une citadelle, mais faible. Son principal commerce est en soie, et surtout en fromages. Celui de Parme saupoudre les soupes et les pâtes de toutes les tables d'Italie.

La bibliothèque attire les curieux. On y montre les ouvrages imprimés par *Bodoni*.

Je ne manquai pas d'aller voir cet homme célèbre, qui a tant contribué aux progrès de l'art typographique. Il venait d'être appelé au corps législatif, et n'était que fort peu touché de cet honneur. En ce moment, on imprimait chez lui l'*Homère grec*, sur peau de vélin, que l'on ne tira qu'à deux exemplaires, l'un pour Napoléon, et l'autre pour le roi de Bavière. J'étais accompagné dans cette visite par un colonel de mes amis, qui se trouvait en mission à Parme; cet excellent officier était peu versé dans tout ce qui ne tenait pas à l'art de la guerre; il eut le malheur de n'admirer dans l'Homère de Bodoni que la beauté des feuilles de parchemin. Je ne vis

jamais de coup d'œil plus expressif que celui que jeta sur moi le typographe; malheureusement Bodoni était un dévot très-timoré, et ses éditions s'en ressentent; il n'a imprimé les ouvrages latins qu'*expurgati*, et le seul ouvrage français qu'il ait jugé digne de ses presses, est le poëme de *la Religion*, du galant cardinal de Bernis.

Les habitans de Parme sont instruits et polis. Leurs mœurs sont de notre siècle, ce qui les distingue des Plaisantins.

Le grand théâtre Farnèse est en ruines, mais ces ruines attestent encore sa grandeur. Il a trois cents pieds de long, c'est le plus vaste de l'Italie; il en fut le plus beau. Aujourd'hui ses boiseries, ses dorures, ses sculptures, sont vermoulues, noircies, et tombent en morceaux. Il est à jour de toutes parts. La toiture et le plafond, en planches, croulent dans divers endroits. Tout y attestait jadis l'ouvrage prodigieux de l'art; aujourd'hui, tout y manifeste l'ouvrage destructeur du tems. Il avait été bâti sur les dessins du célèbre *Vignola*. Son enceinte pouvait contenir douze mille spectateurs, placés de manière à entendre, de toutes les parties et de tous

les coins de cette salle immense, l'acteur dont la voix les frappait également. Les mots à demi voix sont entendus de la scène par l'auditeur le plus éloigné, assis même dans un angle. Ce que cette salle a de remarquable, c'est l'absence des échos et de la confusion.

J'ai parcouru avec le colonel cette salle dans toutes ses dimensions. Je me suis placé en face, sur les côtés, de près, éloigné, dans les angles, jusque sous les combles; il était sur l'avant-scène; je l'ai toujours parfaitement bien vu, bien entendu, sans que j'aie perdu un seul de ses gestes, une seule de ses positions, une seule inflexion de sa voix.

Le théâtre Farnèse fut construit il y a un peu plus de trois siècles, pour le mariage d'Hercule Farnèse; il est de forme demi-ovale; toute la partie inférieure est en gradins à l'antique, qui s'élèvent jusqu'à la hauteur ordinaire des secondes loges. Il n'y a qu'un rang de loges, et ce rang est une galerie ornée de colonnes simples, à distances égales, qui soutiennent des arcs : elle est couronnée d'une corniche d'architecture. Au dessus est un paradis à plusieurs rangs de bancs. Le théâtre *Farnèse*, et le théâtre *Palladio*, sont

les deux seuls théâtres modernes en Italie qui soient réellement décorés d'architecture. Les personnes, qui occupaient les extrémités latérales, voyaient et entendaient aussi bien que celles qui se trouvaient en face de la scène. Abandonné depuis cent ans environ, ce précieux monument tombait en ruines; mais ces ruines curieuses permettaient de juger l'étendue et la beauté de cet édifice. Des architectes ont souvent parlé de rétablir cette salle en son premier état, afin qu'une ville d'Italie conservât du moins une salle de spectacle, couverte et construite selon les plans de l'antiquité. Mais les frais nécessaires à ces immenses réparations ont toujours fait ajourner celles-ci. La *Parma* coule derrière ce vaste édifice, en sorte que dans les pièces à spectacle, on ouvrait les clôtures qui la séparent du théâtre; on élevait l'eau presqu'au niveau de la scène, et des bâtimens paraissaient à pleines voiles. Des acteurs débarquaient, ou des vaisseaux se battaient, ce que les anciens appelaient *Naumachie*. On pouvait encore donner le spectacle de monstres marins, de poissons énormes, combattant et s'entre-dévorant.

Un autre théâtre, plus resserré encore que

celui de Plaisance de trois rangs de loges seulement, est celui qui procure aux Parmesans les plaisirs de la scène ; mais celui-ci n'a rien de remarquable. Les grotesques y figurent comme dans toutes les villes principales de l'Italie.

Il reste à parler d'un vaste jardin, ou plutôt du parc situé hors de la ville. Il est planté d'une multitude d'arbres, même étrangers. Cette belle végétation forme des bosquets qui entourent des pièces et des jets d'eau, qui dessinent de longues allées de verdure, dont le coup d'œil, la fraîcheur, flattent les sens et doivent rendre la santé. La terrasse offre l'aspect d'une vaste et riante campagne, remarquable par la victoire que remportèrent dans cette plaine, en 1734, les Français sur les Autrichiens. Cette affaire, appelée la bataille de *Parme*, eut lieu précisément au dessous de cette longue terrasse.

Le territoire de Parme paraît fertile en légumes, et favorable surtout aux melons de terre et d'eau. La place principale, les rues adjacentes, en sont couvertes. Les gros melons d'eau, que les Italiens nomment *cocomeri*, et les Provençaux *pastèques*, sont en grand nombre sur le pavé. Leur écorce est verte ; ils sont de forme

ronde ou oblongue. L'intérieur est d'un rouge violet ; les grains, aussi gros que ceux des potirons, sont noirs. Ce fruit est recherché en Italie ; il est d'un prix médiocre ; les pauvres en font leur nourriture habituelle en été ; l'eau dont il est plein est légèrement acide ; les Italiens prétendent qu'elle conserve ou rétablit les forces de l'estomac. Les riches s'en régalent en arrosant sa chair d'une bouteille de vin blanc, et même de deux, si la grosseur du melon l'exige.



— N° XIX. —

UN ORIGINAL.

—

Omnem crede diem tibi diluxisse supremum,
Grata superveniet, quæ non sperabitur hora.
HORACE.

Crois que le jour qui te luit est ton dernier jour; l'heure qui surviendra te sera d'autant plus agréable que tu ne l'auras pas espérée.

C'EST surtout en voyage qu'il est bon de vivre au jour le jour, et de ne point trop s'attacher à telle ou telle contrée : ce serait moins se créer des jouissances que se préparer des regrets. Je commençais à me plaire à Parme, où j'avais ébauché quelques liaisons assez agréables quand j'en partis brusquement pour m'enfoncer encore dans les montagnes. J'avais fait connaissance avec uu natnraliste parmesan ; le printems commençait; il me proposa de l'accompagner à

Chiavari et à la Spezzia pour y observer un phénomène naturel ; rien ne me retenait précisément, et j'y consentis de tout mon cœur. L'Italie est le seul pays qui offre sans cesse ces grands contrastes des productions des arts les plus parfaites dans les villes, avec un certain air primitif et sauvage qui rehausse l'éclat de la civilisation. J'avais fort recherché mon nouveau compagnon de voyage pendant mon séjour à Parme ; il joignait à la vivacité italienne un certain dédain de l'espèce humaine qui n'était point chez lui un calcul de bizarrerie, mais une véritable originalité. Au contraire, tous les animaux étaient les objets de sa constante admiration.

« Que les hommes sont injustes ! me disait-il un jour ; si, avant de condamner les espèces dans lesquelles l'orgueil humain se plaît à ne reconnaître que de l'instinct, on examinait quel usage fait l'homme de ce qu'il appelle sa raison, j'ignore de quel côté serait l'avantage, ou plutôt je le sais bien. Je conviens qu'il ne faut, par exemple, que de l'instinct pour engager deux taureaux à se disputer une génisse, deux chiens à s'arracher leur proie, tandis qu'il a fallu mar-

cher de perfectionnemens en perfectionnemens, de raison en raison, pour mettre en présence deux armées de trois cent mille hommes qui s'égorgent sans savoir pourquoi. Honneur soit donc à la raison. Nous sommes fiers précisément de ce qui devrait nous faire rougir, et l'humilité de nos actions condamne la vanité de nos prétentions. Rappelez-vous ce que disait un vieux philosophe grec dont j'ai oublié le nom, tant c'est chose parfaite que notre mémoire : « Les hommes s'en vont disant sans cesse qu'ils sont beaux entre toutes les créatures, et cependant ils se cachent sous les dépouilles et empruntent leur parure de celles dont ils accusent la laideur; » bien plus, vous dites sans cesse : *laid comme un singe !* et vous convenez cependant que le singe est de tous les animaux celui qui ressemble le plus à l'homme. Les savans avouent que dans l'état de nature l'homme n'a guère plus d'intelligence que les animaux; c'est beaucoup moins qu'il faudrait dire; ils pensent en outre que l'instinct des animaux domestiques se perfectionne en société avec l'homme ; beau perfectionnement que d'échanger l'instinct de la liberté contre l'instinct de l'esclavage ! mais

cette liberté, elle leur est plus chère qu'à nous. J'en faisais l'observation l'autre jour en regardant, sur la place de Parme, une troupe de chiens savans affublés d'oripeaux imités de nos ignobles vêtemens; avec quel dédain, quel mépris les regardaient les autres chiens! Une petite carline libre repoussa avec indignation les avances de l'abbé et du marquis de la troupe. Certes, il y a là plus que de l'instinct! Ce bon, cet excellent animal ne suit-il que le mouvement de son instinct quand il reste fidèle à une amitié dont nous ne sommes pas dignes; quand il accompagne seul le convoi d'un maître qui l'aurait tué s'il se fût cassé une patte à son service, pour ne pas le nourrir infirme; quand il meurt pour le défendre, quand il meurt même pour ne lui point survivre, comme le fit Hircanus, le chien de Lysimaque, qui expira sur le lit de son maître sans avoir voulu prendre de nourriture? On dira peut-être que les qualités du cœur sont compatibles avec l'instinct, mais non point celles de l'esprit et les calculs de la raison. Eh! comment jugerez-vous donc les combinaisons mentales de ce chien qui avait calculé qu'en jetant des pierres dans un vase où il restait de l'huile, il

la ferait monter jusqu'aux bords du vase ? Que direz-vous de cet autre qui, ayant perdu son maître, arrive dans un carrefour à trois voies, s'assure qu'il n'est point passé par deux de ces voies, et empaume la troisième sans hésiter, faisant ce calcul : il n'a passé ni là ni là, donc il a passé là ? Que direz-vous encore de la malignité du mulet de Thalès, qui entre dans l'eau pour faire fondre le sel dont il était chargé ? Je sais bien que Thalès le chargea ensuite d'éponges ; mais tout le mérite du philosophe fut d'être à deux de jeu avec son mulet, sans avoir même le mérite de l'invention. Les anciens, dont nous avons surtout imité les vices, reconnaissaient en quelques circonstances la supériorité des bêtes; on n'a jamais vu les animaux déifier un homme, mais bien les hommes déifier les animaux. Les Turcs leur ont élevé des hôpitaux : les Romains nourrissaient aux dépens du fisc les oies du Capitole; les Agrigentins accordaient les honneurs de la sépulture aux bêtes qui leur avaient été chères, aux chevaux, aux chiens et aux oiseaux utiles ; les Egyptiens enterraient les loups, les ours, les crocodiles, les chiens et les chats dans des lieux sacrés, et quelquefois embau-

maient leurs corps ; Cimon fit une sépulture brillante aux jumens avec lesquelles il avait gagné trois fois le prix de la course aux jeux olympiques.

» Les animaux sont beaucoup plus modérés que les hommes dans leurs appétits ; ils satisfont leurs besoins selon le vœu de la nature, sans s'exciter par des moyens factices à de honteuses intempérances. Dans quelle république ancienne et moderne a-t-il régné un aussi bel ordre que chez les fourmis ? Quel royaume est aussi bien organisé qu'une ruche d'où l'on chasse les hauts et puissans seigneurs les frélons, quand ils veulent plus que leur part du miel que distillent les laborieuses abeilles ? Est-ce un pur instinct qui enseigne aux hirondelles et aux oiseaux voyageurs quand ils doivent changer de climats ? Quel architecte leur a appris à construire leurs nids de manière à ce qu'ils soient abrités du vent et de la pluie ? Les castors, nos premiers maîtres en construction, n'ont-ils que de l'instinct ? N'avaient-ils que de l'instinct, et le fameux lion d'Androclès, et ces éléphans qui s'éveillaient la nuit pour répéter leur leçon de danse, comme pourraient le faire nos plus fameux gro-

tesques? Quel tissu de cachemire, quelle mousseline des Indes est comparable à la finesse, à l'égalité d'une toile d'araignée? Quel constructeur lancera sur les eaux des bâtimens aussi bien distribués, aussi sûrs que le nid d'un alcyon?

» Les animaux n'auraient que de l'instinct! Mais quelle puissance agit donc sur eux quand ils sont endormis et qu'ils rêvent aussi bien que nous? Ce ne sont donc point seulement les objets réels qui frappent leurs sens, il faut encore que leur imagination soit disposée de telle sorte qu'elle se représente des êtres imaginaires, car, comme l'a si bien dit le plus philosophe, le plus vrai, le plus ingénieux de vos écrivains, ce lièvre qu'un levrier imagine en songe est un lièvre sans poil et sans os. Les animaux ont une force d'esprit, non pas égale, mais très-supérieure à la nôtre; on ne les voit pas aussi souvent atteints de folie; et, chez eux, quelle résignation dans la souffrance! Le suicide leur est inconnu. Le levier est la plus belle découverte du grand Archimède, mais le levier est connu des fourmis; on les voit se servir d'un brin d'herbe pour faire passer une charge trop lourde par dessus un monticule; peut-être tout le mérite

d'Archimède est-il d'avoir pris des leçons en étudiant les fourmis. »

Mon nouveau compagnon de voyage m'en dit bien plus long en faveur des animaux, et quand nous fûmes engagés dans les montagnes, je renchéris encore sur le trop juste éloge qu'il fit des mulets des Apennins, qui, fort heureusement, n'ont point la malignité du mulet de Thalès, ce que je lui fis observer au moment où nous traversions un torrent guéable sur le dos de nos prudentes montures.

Nous parvînmes sans événement aux portes de *Chiavari*. Nous ne trouvâmes rien, en entrant dans cette petite ville, qui fût digne de remarque : toutefois, l'aspect des rues et des bâtimens me sembla assez gai. Je ne vis que peu d'édifices, gothiques et noirs. Chiavari renferme sept à huit mille ames environ. La ville est bâtie sur la côte de Gênes, vers l'embouchure de la rivière dite *la Vagua*. Les Génois en furent les fondateurs. En 1167, elle fut ruinée et reconstruite. Les Latins l'appellent *Clavarum*, *Claverum;* les autres, *Claverinum*. Son commerce la rend assez vivante, et donne de l'aisance aux diverses classes de sa population. Ses principales

rues offrent, de part et d'autre, des portiques, peu élevés à la vérité, mais commodes. Nous arrivâmes la veille de la célébration de la fête du pays. Les cérémonies religieuses y sont majestueuses, imposantes, par le concours d'un clergé nombreux, séculier et régulier, ainsi que des membres de toutes les confréries.

Les indulgences plénières, et les réjouissances publiques dans cette saison, attirent une foule d'étrangers. Nous eûmes beaucoup de peine à nous loger.

A peine installé, je sortis seul et me dirigeai vers la mer, dont la vue excite toujours mon premier intérêt.

En passant devant la cathédrale, j'entendis les chants des virtuoses, et les sons des instrumens qui les accompagnaient. Cependant, le bruit des flots de la Méditerranée que j'aperçus en même tems eurent un attrait plus puissant. Je traversai une place immense, dont la mer baigne le côté méridional, et dont l'étendue forme une vaste et large plage. Il commençait à faire chaud, car nous étions au milieu du jour.

A l'exemple de plusieurs militaires, je pris un bain de mer. J'aimais à me sentir battu pé-

riodiquement par les flots, que je voyais arriver du sein de la mer, et qui m'enveloppaient et m'entraînaient avec eux contre terre, et me ramenaient à ma place en se retirant : j'étais forcé, pour ne pas être emporté plus loin, de me cramponner, de me débattre, de me jeter même à la nage contre le cours des flots et vers le rivage, parce que je ne voulais pas *perdre pied.* Après avoir été ainsi le jouet des flots pendant un quart d'heure, que je trouvai fort long, je songeai à regagner le continent : je me rhabillai. Ce fut alors que les chants harmonieux de la cathédrale retentirent dans ma mémoire. Je me hâtai de suivre le chemin de l'église, en traversant une seconde fois la même place.

Les chants religieux continuaient ; les violons, les quintes, les basses, les clarinettes, les hautbois, les cors, les bassons, les serpens même, faisaient retentir la voûte sacrée ; les voix harmonieuses portaient aux cieux leurs accens ; les orgues répandaient partout le fracas de leurs jeux et de leurs pédales. J'entrai, et j'eus peine à parvenir, à travers la foule des fidèles, au sein de la nef.

Les cérémonies que l'on célébrait n'étaient

que le prélude de celles du lendemain, jour de la fête. Je remarquai un clergé officiant avec dignité, un peuple pénétré d'une joie religieuse, une église pompeusement décorée, et des quêteuses parées avec toute l'élégance mondaine. A la fin de l'office, je sortis avec autant d'embarras que j'en avais éprouvé pour entrer, et je vins retrouver mon compagnon, qui m'attendait pour dîner.

L'après-midi, et jusqu'au soir, les habitans, les étrangers parcourent la ville, visitent les rues, les places où s'élèvent les reposoirs, où brillent les chapelles, où se prépare le feu d'artifice. On remarque les richesses des tapisseries, la beauté et les sujets des tableaux, que les savans expliquent aux curieux, dont les signes de tête approuvent tout indistinctement. On court aussi sur les bords de la mer; on examine les petits mortiers placés pour faire retentir du bruit de leurs éclats les échos de terre et de mer. On se promène jusqu'à minuit sur la vaste plage; les élégantes s'y rendent, au soleil tombant, et la foule bigarrée s'y promène aux accords des musiciens nombreux réunis en plein air.

Le soir, les cloches et le bruit des mortiers annoncent la grande fête du lendemain, puis l'on se rend au théâtre de la ville : c'est une petite salle de province qui n'offre rien de saillant.

Le lendemain matin, je suis réveillé par le son des cloches, les éclats des mortiers et les coups de fusil ; je cours aux principaux quartiers de la ville. Je remarque la joie et la parure de la population : elle garnit les rues et les places. Les airs retentissent d'harmonie ; peu de tambours interrompent les musiciens. Déjà les différens ordres religieux se rendent, séparément et par intervalles, à la cathédrale ; les confréries y arrivent, rangées sur deux files, on peut dire *incognito*, car les grands dominos, les capuchons cachent les comtes, les marquis, les chevaliers, qui en font la plus noble partie. Bientôt le son redoublé des cloches annonce la sortie de la procession. Trois bannières, longues, étroites, en soie, en broderies dorées, paraissent de front : elles offrent les images des objets les plus sacrés ; des croix prodigieuses, auxquelles sont attachés des Christ gigantesques, suivent par intervalles : elles sont couvertes de grandes couronnes de lierre ou de fleurs, qui embrassent le

haut de l'arbre et les bras de chaque croix. Les bannières sont multipliées toujours par trois de front ; les capucins, les moines, les religieuses, les confréries marchent séparément, d'un pas lent, la tête baissée, des cierges ardens en main. La foule se presse ; elle est contenue par des porteurs de hallebardes. Les curieuses cherchent à deviner les nobles, les écuyers, les personnes de marque, qui, revêtus d'une longue robe, verte ou grise, ou bleue, et la tête encapuchonnée, le corps ceint d'une large courroie, de laquelle pendent un gros chapelet et un scapulaire, laissent briller vers elles des yeux animés, mesurent leurs pas sur le chant religieux, et marchent pieds nus. L'une dit : « Voilà le pied de M. tel.... » ; l'autre observe qu'il est trop blanc ; qu'il doit appartenir à tel comte, qu'elle nomme. On répond qu'à la taille on connaît le marquis ***. « Eh! non, réplique-t-on : sa démarche est plus assurée. » Bref, pendant que les bonnes ames en procession prient pour les assistans, ceux-ci leur disent : « Dieu vous bénisse ou vous garde toujours aussi dévot, aussi pénitent, car vous avez grand besoin de miséricorde. » D'un côté, on dit que M. le chevalier.. doit aller, pieds nus,

à six processsions dans l'année, notamment à celle de la fête patronale; de l'autre, on assure que M. M...., gros négociant, rachète, pieds nus, l'usure ou les vols commis à mains couvertes. Chacun croit deviner, sous la robe et le capuchon, celui qui a séduit quelqu'aimable innocente, qui a gagné un mauvais procès, qui a nié une dette, qui s'est emparé du champ de son voisin, qui fait payer un intérêt dont l'échéance arrive tous les samedis. Je me divertissais singulièrement à entendre jargonner les bonnes femmes, qui s'exprimaient avec assez de liberté sur le compte des pénitens, à côté même de leurs épouses, quelquefois présentes avec leurs chevaliers servans, car ceux-ci ne sont pas encore de la confrérie des maris.

Les enfans et les jeunes gens, vêtus en saint Jean, en sainte Thérèse, en saint François, en vierges, en petits moines, en religieuses, au voile noir ou à manteau, en petit Jésus portant sa croix, en Judith, en Holopherne; les reliques, portées sur des brancards, dans des caisses dorées; une belle vierge de grandeur naturelle, parée de tout le luxe des étoffes les plus riches, portée par de jeunes et jolies filles, et qui n'a-

vaient d'autres couleurs que celle d'un bandeau bleu, passent alternativement au milieu des longues files de moines, de confrères et du clergé séculier. Des chappes d'or, d'argent et de soie, aux couleurs les plus vives, couvrent les prêtres, qui marchent au devant du dais majestueux, sous lequel l'image resplendissante du saint des saints est offerte à l'adoration générale; un pasteur vénérable a les mains étendues sur le pied sacré, que porte une tablette peinte et dorée; les lévites nombreux jettent des fleurs et de l'encens. Tous les fidèles se prosternent; les mouchoirs sont placés sous les genoux; les élégantes s'humilient, soutenues par leurs servans, dont les jambes passent sous les genoux ployés de leurs souveraines.

Les fanfares font retentir les airs; les instrumens militaires exécutent des concerts religieux ou civils; de toutes parts, on voit des signes de croix, des yeux élevés au ciel; on entend les gros *meâ culpâ* dont se frappent les spectateurs rustiques et les marins de la ville au moment où passe la châsse de la belle vierge et le dais aux plumes flottantes; la satisfaction est peinte sur tous les visages; quoique des Français soient

présens, les *chiavaristes* oublient, pendant cette auguste cérémonie, et leur nouveau gouvernement, et ses procédés financiers.

Les uns suivent la procession, les autres la voient passer, et courent la revoir dans d'autres rues : on se presse surtout dans les quartiers où les stations procurent des bénédictions et des indulgences. La ville est parfumée d'encens, retentit de chants et de musique ; je partage la joie universelle; j'accours aux places où elle éclate plus généralement, avec plus de liberté.

Enfin, le cortége rentre à la cathédrale ; les offices, la grand'messe commencent ; l'organiste dispute de talent avec les virtuoses et les choristes. Je goûte, comme les Italiens, et peut-être plus qu'eux-mêmes, des morceaux mélodieux qui me touchent, qui m'attendrissent, parce que je suis moins accoutumé à leur musique. Le chant exécuté pendant le *lever-Dieu* m'émut au dernier point : j'eus cependant la force de remarquer l'onction des bonnes gens et la légèreté des dames, conversant, debout, avec leurs chevaliers ; mais il faut avouer que la foule causait nécessairement des distractions et empêchait leurs génuflexions. La quête a sans doute

été abondante, car la bourse était portée par une comtesse jeune et jolie, à demi-vêtue, comme au tems des plus fortes chaleurs, d'une blancheur éclatante et rose comme la reine des fleurs. Sa taille svelte, son maintien gracieux, son sourire, ses bras arrondis, ses mains délicates, ses vêtemens légers, élégans, les tresses de ses cheveux, artistement réunies et richement fixées par des épingles et des peignes enrichis de pierreries, les deux plus beaux chevaliers de la ville, qui la soutiennent sous les bras, tout donne à cette cérémonie, que l'on dit religieuse, l'apparence d'une fête de Gnide ou de Paphos. La messe finie, on écoute le finale de l'orchestre, puis chacun se retire, en sanctifiant par l'eau bénite toutes les pensées et les actions dont la cérémonie a été la cause première. Les divers ordres religieux, les confréries défilent alors avec assez de hâte, et comme eux, bientôt je me trouve à table.

Après le dîner, on court de nouveau aux places publiques, dans les rues principales et aux églises ; les offices reprennent avec la même solennité, puis un silence universel règne parmi les assistans; musique, orgues, chants, cause-

ries, entrées et sorties, tout se tait devant un capucin au teint brun, régulier, à la belle couronne de cheveux noirs, à la longue barbe de jais. Il paraît, les deux mains dans ses manches, et prêche sur la fête du jour.

En Italie, les chaires sont d'une étendue triple et quadruple de celles de France. Le prédicateur, que le feu de l'éloquence ne tarde pas à animer, s'échauffe bientôt, frappe, croise, élève les mains, marche, se jette en avant, recule, enfin parcourt à grands pas la piscine sacrée. Il s'arrête, accourt ensuite à une extrémité de la chaire; il revient, se précipite vers l'autre, revient encore, porte les mains en avant, jette son corps en arrière, apostrophe les spectateurs, s'adresse à un grand Christ attaché à l'extrémité de la chaire qui fait face au chœur de l'église, parle à Dieu, attendrit toutes les ames, s'attendrit lui-même et verse des pleurs que sèche bientôt le courroux qui s'empare de lui en parlant aux pécheurs : il leur jette alors toutes les foudres de l'église. En ce moment, les spectateurs frissonnent de terreur; j'entends résonner de vigoureux *meâ culpâ* : les Italiens ont souvent recours à cette marque frappante de contri-

tion; les mouchoirs sortent de toutes le poches, interrompent fréquemment le prédicateur, qui appuie toujours plus fort sur ses périodes, et quand il voit que la grande impression est excitée, il s'adoucit, se calme, finit par faire un tableau pathétique du bonheur éternel qu'il souhaite indistinctement à ses auditeurs, et leur donne à tous sa sainte bénédiction.

Les danses succèdent au recueillement; les tables sont dressées; chacun prend sa part des joies de ce monde; ensuite, grande illumination. Les cloches, les mortiers, les petits canons, la mousqueterie, qui remuent l'air depuis le point du jour et pendant les offices, redoublent le soir : toute la côte résonne, centuple le bruit de leurs explosions. Enfin, on tire un magnifique feu d'artifice, qui fait trépigner de joie les enfans, et chacun va retrouver dans son lit le calme qui succède dans toute la ville et dans les faubourgs au grand mouvement qui les a si joyeusement agités.

A quelle occupation pensez-vous, maintenant, que mon naturaliste ait employé cette journée, qui, pour moi, avait été si bien remplie ? Il n'avait pas mis le pied hors de notre

chambre, et tout le jour il avait joué avec un jeune chat. Je voulus lui faire le récit de tout ce que j'avais vu. « Je vous pardonne parce que vous êtes étranger, me dit-il, d'avoir perdu votre tems à voir ces cérémonies, plus profanes que religieuses. C'est un encens bien pur que celui que brûlent aux autels du Seigneur ces hommes vicieux, ces femmes éhontées, ces filles coquettes!... Ce petit animal m'a bien mieux diverti par la grâce naïve de ses jeux, la gentillesse de ses tours. Les chats, s'écria-t-il, les chats connaissent la pudeur! on ne les voit point, comme tant de beautés, afficher leurs amours; dans leurs caresses innocentes, ils fuient le grand jour; ils ne confient qu'à la nuit et à la solitude le secret de leur tendresse..... » Comme il était plus de minuit, je le priai de me laisser dormir, et de remettre à un autre jour son éloge des mœurs du chat.



— N° XX. —

LA SPEZZIA.

Nell' odorato, e lucido oriente
Là sotto il vago, e temperato cielo
Vive uno lieta, e riposata gente,
Che non l'offende mai caldo, nè gelo.

BEMBO.

Une nation calme et satisfaite, que n'offense jamais la chaleur ni la gelée, respire dans l'Orient sous un ciel brillant et parfumé.

L'APPARITION du printems en Italie, lorsqu'on assiste pour la première fois à cette résurrection annuelle de la nature, porte dans l'ame une certaine joie sans motif, une disposition au bonheur et à la bienveillance qu'il est impossible de définir, mais dont le spleen des Anglais doit être le contraire. Il règne dans les sens quelque chose de plus animé; l'intelligence semble s'agrandir, et les facultés de l'esprit, comme celles

du corps, deviennent, pour ainsi dire, plus complètes. J'ai vu des Italiens que l'habitude avait rendus inhabiles à sentir ce bonheur involontaire, que j'éprouvais pour la première fois; il en est d'autres, au contraire, dont l'humeur est plus exactement soumise que tous les baromètres à l'influence de la température. Je trouvai à Chiavari le capitaine de génie Delmas, aide de camp du prince Borghèse, et l'un des plus distingués parmi les officiers d'un corps qui compte tant d'hommes distingués. La richesse et la variété de son instruction ne se bornaient point aux connaissances déjà si étendues que réclame le génie militaire. Je l'avais vu à Turin; je le rencontrai sur le bord de la mer; malheureusement il n'avait que peu d'instans à me donner, et revenait précisément de remplir une mission à la Spezzia. Nous admirions ensemble cette vaste étendue de mer, ce ciel si pur; nous respirions cet air si doux que parfumait l'exhalaison des fleurs, et la même idée nous vint en même tems sur cette satisfaction inexplicable que cause la douceur du climat. J'appris de lui que de tous les hommes, celui qui, peut-être, était le plus soumis à cette action de l'air exté-

rieur était le prince Borghèse; tous ceux qui étaient admis dans son intimité le savaient si bien, qu'ils ne se hasardaient point à faire une demande au prince quand le ciel était brumeux, tandis que lorsque le soleil brillait, rien n'était si rare que d'en éprouver un refus. « En ce cas, dis-je à M. Delmas, quel que soit le résultat de votre mission, si le tems ne change pas, vous êtes sûr d'en être bien accueilli. » Nous déjeûnâmes ensemble, et il continua sa route par Gênes, où j'avais quelque envie de l'accompagner, mais je n'osai point fausser ainsi compagnie à mon singulier naturaliste; j'appris encore que depuis quelque tems la Spezzia revenait fréquemment dans les idées de Napoléon, qui avait résolu d'y faire construire une ville considérable et un grand port militaire; la mission de M. Delmas avait eu pour objet d'examiner les lieux et de faire un rapport sur cet emplacement, qu'il me dit être le plus beau des côtes de l'Europe, après le port de Constantinople.

Je dus à M. Delmas d'être présenté chez le préfet de Chiavari, M. Rolland de Villarceaux, homme excellent et très-aimable, mais qui était atteint d'une singulière maladie : dès qu'il res-

tait un moment en place, il était sujet à s'endormir. Il me parut qu'on l'aimait beaucoup dans son département, car il n'était point du nombre des préfets qui ajoutaient encore aux rigueurs de la conscription. J'appris à Chiavari que le procureur impérial de Bobbio, qui m'avait transmis à Gênes des documens intéressans sur les mœurs des habitans des Apennins, venait d'être appelé à Pise dans les mêmes fonctions, et je m'en félicitai, espérant aller bientôt le surprendre dans cette ville de la Toscane que l'on venait d'ériger en gouvernement général pour la sœur de Bonaparte, la princesse Elisa.

Je proposai à mon compagnon actuel de suivre à pied le littoral jusqu'à la Spezzia ; nous avions bien quelque velléité de faire le trajet par mer, mais la flotte de l'amiral Bentinck, que j'avais vue si souvent et de si près pendant mon séjour à Gênes, semblait se multiplier le long des côtes, et nous ne jugeâmes pas prudent de courir le risque de passer par Londres en allant à la Spezzia. Nous croyions faire d'autant mieux en suivant à pied le littoral, que l'on nous dit que les voyageurs qui voulaient courir la poste à

franc étrier sur cette route étaient le plus souvent obligés d'aller au pas.

Nous avions à notre droite la mer, que nous perdions rarement de vue, et que souvent même nous côtoyâmes pendant d'assez longs intervalles, mais la route était si horrible et si raboteuse, qu'arrivés à un bourg situé à quelques lieues de Chiavari, nous fûmes obligés de nous confier de nouveau à des mulets que nous aurions dû prendre dès le commencement. Cependant tout n'était pas plaisir, car, si nous avions préservé nos pieds, c'était bien aux dépens d'une autre partie de notre corps, tant étaient dures les selles des mulets. Il fallait d'ailleurs en changer de stations en stations, et leur allure, à chaque relai, n'était plus la même. Nous nous aperçumes qu'en ayant voulu suivre la ligne droite, nous n'avions pas pris le plus court chemin. Je m'impatientais; mon compagnon riait de tout son cœur, et chacune de mes doléances lui fournissait un nouvel argument en faveur de son thême favori.

Avant d'entrer à la Spezzia, à l'entrée du golfe, nous aperçumes Porto-Venere, bourg

mal bâti, grisâtre, peuplé de pauvres pêcheurs. Les Italiens, qui embellissent tout ce qu'ils ne peuvent pas mettre au superlatif, font à Porto-Venere les honneurs du nom de ville, comme ils saluent du nom de palais des maisons qui souvent n'ont pas la moindre apparence. « Pensez-vous, demandai-je à mon compagnon, que Vénus ait jamais protégé ces tristes habitations? — Point du tout, il faut pour cela toute la vertu d'un saint, aussi vous dira-t-on qu'elles ont pour patron saint Venerius, dont le corps repose dans la petite île de Fino, que vous voyez à peu de distance dans la mer. — Cela se peut, mais quelle que soit son origine, Porto-Venere, ses misérables demeures et ses habitans ont bien plutôt besoin de la protection d'un saint que des faveurs de la déesse de la beauté. » Au dessus de cette ville, puisque ville il y a, est une forteresse bâtie sur le penchant d'une colline dont l'aspect, quoique triste et sombre, est extrêmement pittoresque. Les montagnes présentent de vastes ouvertures qui servent d'entrées à des carrières d'où l'on tire un très-beau marbre jaune tacheté de noir.

A Porto-Venere nous mîmes de nouveau pied

à terre; nous n'avions plus qu'une lieue et demie à faire, et nous voulions du moins entrer à la Spezzia comme nous étions sortis de Chiavari, ce qui déplut beaucoup au maître du dernier relai.

Sur notre chemin nous fûmes témoins d'une scène tout-à-fait touchante, et qui prouve combien le hasard a d'empire sur la destinée des hommes. Un ancien soldat revenait dans ses foyers, et quels foyers! une masure qui servait à peine d'abri contre la pluie, que le moindre coup de vent pouvait renverser. La joie la plus vive, malgré l'apparence d'une extrême misère, régnait dans ces tristes lieux; on y versait des larmes, mais c'était des larmes de plaisir; un fils revoyait sa famille, son vieux père, ses jeunes sœurs, et la dernière fois qu'ils avaient eu de ses nouvelles, ils avaient appris que, mis en jugement pour un délit commis après sa libération, mais sous l'habit militaire, il avait été condamné à mort, à Gênes, par le conseil de guerre de la 27e division militaire; un miracle du hasard l'avait sauvé, six mois auparavant. Je vis ce malheureux, et je vis en lui le héros et presque la victime d'une erreur que j'avais

entendu raconter à Turin à mon petit bossu, que, j'espère, l'on n'a pas oublié. C'est lui qui me disait un jour que tout dépendait du hasard, et il me cita à cette occasion le fait suivant. « Jamais le secrétaire du prince Borghèse, me dit-il, n'entre dans le cabinet du prince après trois heures. Il y a quelque tems que, sans aucun motif, sans aucune raison, absolument par hasard, il y va vers cinq heures et demie; il jette machinalement les yeux sur une dépêche que, selon toute probabilité, il ne devait examiner que le lendemain matin, mais, le lendemain matin, mais, deux heures après, il n'aurait plus été tems. Cette dépêche annonçait qu'un soldat qui avait dérobé quelques effets devait être fusillé le lendemain même à Gênes, à l'heure de midi. Il croit remarquer que le conseil de guerre a prononcé dans une affaire que certaines circonstances plaçaient sous la juridiction des tribunaux civils; et il ne restait plus que dix-huit heures avant la fatale exécution! et il y a cinquante-six lieues de Turin à Gênes! Il entre sur-le-champ chez le prince; celui-ci remercie son secrétaire, l'embrasse même, pour

lui témoigner le plaisir qu'il lui fait en le mettant à même de sauver la vie à un homme ; le courrier Camille est mandé sur-le-champ; une gratification lui est promise s'il arrive à tems ; l'ordre de suspendre est expédié en toute hâte ; Camille part, il arrive ; midi n'était pas sonné, mais déjà le malheureux avait quitté sa prison, déjà il marchait vers le lieu du supplice ; il était tems encore ; le jugement fut revu et cassé; le condamné le fut seulement à six mois de prison. » C'est cette peine qui venait d'expirer ; c'est cet homme que nous avons vu dans les bras de sa famille qui n'avait pas eu de ses nouvelles depuis sa condamnation ; ils le revoyaient après l'avoir pleuré. Je soumets cette aventure, dont les principaux faits sont parfaitement exacts, à ceux des hommes d'état qui ne sont pas pressés de lire leurs dépêches, ou qui les oublient dans leurs poches, ce qui est arrivé plus d'une fois. A quoi tient donc la vie d'un homme !

Nous donnâmes quelques pièces d'argent aux plus jeunes enfans de cette famille, qu'un grand malheur évité venait de rendre pour un tems insensible à l'habitude de ses privations; quand

je m'étais hasardé à dire que je connaissais le secrétaire du prince, qui, après tout, n'avait rempli que le strict devoir de l'humanité, et par hasard le devoir de sa place, mon compagnon et moi nous fûmes comblés de bénédictions; j'ai vu le moment où il allait se réconcilier avec les hommes; quant à moi, je me trouvais tenté d'être de son avis.

Nous continuâmes notre route par de jolis sentiers, et nous entrâmes un peu avant la nuit à la Spezzia. Fatigués comme nous l'étions, nous n'eûmes d'autre soin que de souper et de nous coucher. Le lendemain, quel fut notre étonnement de trouver à notre réveil la famille que nous avions visitée la veille! Certes, ce n'était pas d'aussi bon cœur que la plupart des souverains de l'Europe se rendaient au lever de celui que la victoire, d'accord avec la lâcheté de ses ennemis, avait alors proclamé le maître du monde.

La Spezzia est une jolie petite ville, d'un aspect agréable, dont la population est active. On y remarque surtout une belle et large place qui touche à la mer, des maisons peintes à l'exté-

rieur suivant l'usage des Génois. Même après avoir vu les plus beaux sites de l'Italie, le point de vue que l'on découvre de la Spezzia me paraît encore l'un des plus magnifiques dont on puisse jouir le long de la Méditerranée. Sur le prolongement des bords de la mer, qui des deux côtés du golfe va se perdre à l'horizon, sont des maisons de campagne, des plantations d'oliviers, et partout une campagne fertile et couverte de bois et de verdure. A gauche, le golfe s'étend presque jusqu'à Livourne; la ville, bien que pauvre, renferme quatre mille habitans et me parut agréable; les abords en sont si pénibles par terre, que je ne conçois pas qu'on y vienne; mais je conçois très-bien que l'on ne soit pas tenté d'en sortir. C'était alors la résidence d'un préfet maritime.

En venant à la Spezzia, mon naturaliste avait un but; c'était d'examiner un phénomène que je crois unique au monde, et que je ne chercherai point à expliquer. A quelque distance du rivage, une source d'eau douce surgit du milieu de la mer. Cette source, dont l'action est d'une force prodigieuse, bouillonne sans cesse au dessus des

flots, et, quand la mer est calme, s'élève à peu près d'un demi-pied. Sa largeur circulaire est au moins d'une toise; on croit qu'elle provient d'une immense quantité d'eaux qui, ne trouvant point d'issue dans les montagnes, se perdent dans quelques grands entonnoirs des Apennins, pénètrent jusque dans la mer par des conduits sous-marins, et obéissent, en s'élevant, aux lois de leur force et de leur pesanteur. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'eau douce manque à la Spezzia. Si le sort eût accordé à Napoléon de faire construire le port et la ville qu'il y projetait, ses ingénieurs avaient conçu un projet dont l'exécution eût été digne des plus beaux travaux des Romains. On avait déjà reconnu la profondeur de la mer; les eaux devaient être encaissées dans une construction qui les aurait élevées au dessus du niveau de la ville nouvelle, dans laquelle elles auraient été amenées par un aqueduc, et de là distribuées dans des fontaines et des réservoirs. Mais, qui mettra à exécution de semblables projets? Il est probable que cette source prodigieuse mariera ses douces eaux aux flots amers de la Méditerranée aussi long-tems

qu'il faudra se méfier du jugement des hommes. Si le pauvre soldat a été rendu à la vie, combien peut-être ont subi la peine de mort, qui ne l'avaient pas plus méritée que lui !



FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.







